RICHARDET,

POEME.

TOME SECOND.

BRITISH
MUSEUM

Gallica

RICHARDET,

POËME.

Tom. 2^e.

LONDRES.
M. DCC. LXXXI.

35

MVSEVM
BRITAN
NICVM

RICHARDET,

POEME.

CHANT SEPTIEME.

C'est pour le ſage un curieux problême
De définir ſi le mal vient des dieux,
Car, s'il en vient, tout eſt ſans doute au mieux,
Et l'optimiſme eſt le ſeul vrai ſyſtême.
Pour appuyer ce ſubtil ſentiment,
Si je me plains d'un triſte événement;
Vous occupez, me dit-on, une place
D'où l'on ne voit qu'une ſeule ſurface
De cet objet qui fait votre tourment.
Voyez ourdir cette riche tenture,
Ajoute encor mon docteur révéré,
L'artiſte adroit dont l'art eſt admiré,
Vous ſemblera tronquer chaque figure.
L'œil n'apperçoit que maſſes de couleurs,
Qu'objet confus, ſans deſſein & ſans forme.
Ce qui d'ici vous paroît ſi difforme
Offre un chef-d'œuvre à d'autres ſpectateurs,
Il eſt ainſi de l'ouvrage admirable,

Qu'a ſu créer l'immortel ouvrier.
Qu'importe au tout l'effet particulier !
Ce qui pour vous eſt un mal formidable
Concourt au bien de l'univers entier.
Mon cher docteur, excuſez ma bêtiſe,
Mais, duſſiez-vous me traiter de pervers,
Il eſt fâcheux pour moi, quoi qu'on en diſe,
Que Jupiter me travaille à l'envers.
Du bien public je ſuis certes fort aiſe ;
Mais, en rendant ce qui me ſemble dû
A l'univers, je tiens, ne vous déplaiſe,
D'un peu plus près à mon individu ;
Et conçois mal qu'un être magnanime
Dont rien n'a pu reſtreindre le pouvoir,
N'ait ſu remplir que par mon déſeſpoir
Le but divin de ſon œuvre ſublime.
Mais, de qui donc, me dira-t-on fort bien
Provient le mal ? tout franc, je n'en ſais rien.
De vous, de moi qui ne vaux pas grand'choſe.
De moi ? tant mieux. Donc j'agis, je diſpoſe ;
Si je fais mal, je puis donc faire bien !
Raiſonnons juſte, & treve de ſcience.
Faiſant le bien, s'il eſt une équité,
J'acquiers un droit à quelque récompenſe ;
Mon avenir n'eſt donc pas limité !
Ce doux penſer me flatte & me conſole.
Je ne ſuis plus un être ſi frivole,
Vivant un jour, néant le lendemain,
Voguant ſans ciel, ſans guide & ſans bouſſole.
Je marche ferme, & je vois mon chemin ;
Sans murmurer je ſubis mon deſtin,

Et l'avenir n'a rien qui me déſole.
Mais je m'écarte un peu de mon objet.
Pour peu qu'encor ſur ce ton je raiſonne,
J'empiéterai ſur les bancs de Sorbonne,
Et ſur ma foi, ce n'eſt pas mon projet.
Mais qui pourroit s'abſtenir de morale
Lorſque l'on voit un traître Garbolin
Pouvant unir deux amans ſans ſcandale,
A les vexer prendre un plaiſir malin ?
C'eſt un abus dont j'ai l'ame bleſſée ;
Ma muſe a droit d'en être courroucée,
Car leurs malheurs nous vont alembiquer.
Mais puiſqu'enfin j'ai voulu m'embarquer,
Continuons l'hiſtoire commencée.
Nos chevaliers voyant Sarpedon mort,
Et ſes ſoldats rallentir leur effort,
Pour prévenir des attaques nouvelles
Au milieu d'eux enferment les trois belles,
Et ſans tarder s'acheminent au port.
Un bruit ſoudain les trouble & les arrête ;
D'horribles cris leur font tourner la tête,
Et dans l'inſtant cent bataillons épars
Viennent ſur eux fondre de toutes parts.
Les trois amans s'oppoſent aux perfides.
Le Scric, chargé des princeſſes timides,
Vers le vaiſſeau guide leurs pas tremblans ;
Et cependant des guerriers intrépides
Brillent déja les fers étincelans.
Leurs yeux, leurs bras, ſont l'éclair & la foudre.
Tout eſt frappé, détruit, réduit en poudre,
Et l'ennemi qu'animoit la fureur

N'éprouve plus qu'une lâche terreur.
Dans ce désordre un Nubien avide,
Plus curieux de l'or que des combats,
Voit les beautés s'éloignant à grands pas.
Suivi des siens, d'une course rapide
Il joint Despine & la prend dans ses bras;
Ses compagnons, des autres fugitives
Se saisissant, les emmenent captives.
Le Scric en vain s'oppose à leur effort;
Percé de coups il tombe demi-mort.
Tandis qu'ainsi le destin les accable,
Les paladins déja victorieux
Ont dissipé cette armée innombrable,
Et vers le port reviennent glorieux.
Mais quels revers pour leurs flammes constantes!
Le Scric mourant qu'on vient d'y transporter
Offre à leurs yeux ses blessures sanglantes,
Et désolé peut à peine conter
Son aventure & le rapt des infantes.
Il vous faudra, seigneur bien des efforts
Pour surmonter les charmes les plus forts,
Dit un vieillard expert en chirurgie.
Qui sur le Scric instrumentoit alors;
Car tout ici s'opere par magie.
Si par malheur les objets de vos feux
Sont au pouvoir de notre souveraine,
Vous ne prendrez qu'une inutile peine;
Notre vieux roi dans cet art ténébreux
Est très-instruit? mais bien moins que la reine.
Mes yeux l'ont vu bâtir en moins d'un jour
Sur un rocher une si haute tour,

Qu'à peine un aigle à ſon ſommet s'éleve ;
Jamais l'enfer n'eut de plus docte éleve ;
Et, fiez-vous à mon aſſertion,
J'en ai moi-même eu la conviction.
Ayant, ſans cauſe, attiré ſa diſgrace,
Je me vis chien, un matin, de ſa grace ;
Et j'aboyois avec diſtinction.
Dans cette tour étant en faction,
Un gros lourdaut, chargé de ma pâture,
Dont j'avois fait un véritable ami,
Me déchaîna. Je franchis la clôture,
Et déſertai le terrein ennemi.
Je dois penſer que mon Froc de Cerbere
Tenoit au ſol dont j'avois délogé ;
Car du rocher dès que j'eus pris congé,
Je redevins le vrai fils de ma mere.
Comme un miroir, le roc reſplendiſſant
N'a d'autre accès qu'un très-étroit eſpace,
Qui, dans ſa pente, uni comme une glace,
Offre un ſentier tortueux & gliſſant.
Une fourmi s'y ſoutiendrait à peine.
En deſcendant je n'eus point d'embarras,
Et me laiſſai *ramaſſer* juſqu'en bas ;
Mais pour monter, toute puiſſance humaine
S'efforceroit en vain d'y faire un pas.
Tandis qu'ainſi l'eſculape raiſonne,
Et qu'il raconte aux guerriers curieux
Tout ce qu'il ſait de ces magiques lieux,
Ils ſont ſerment d'exterminer Argone,
Qui, de ſa part, aux fureurs s'abandonne.
Elle a déja, ſur ces monts déſolés,

Fait transporter par des chevaux ailés
Les trois objets de sa noire vengeance,
Et de leur mort se réjouit d'avance.
L'intérieur de ces murs redoutés
Offre un jardin riant & délectable,
Dont les regards sont soudain enchantés,
Un pavillon de structure agréable
Semble élevé pour des divinités.
Tout ce qu'ont su, pour aider la nature,
L'art & le goût inventer de parure,
Orne à l'envi cet asyle discret
Qui de la fée est le serrail secret.
Le doux printems n'y souffre que Zéphire,
Point de frimats, point d'ardentes chaleurs;
De tous côtés étalant ses couleurs,
Flore s'y plaît; & l'air qu'on y respire
Est parfumé de ses douces odeurs;
La vive rose, éblouissant la vue,
Là, sur les fleurs regne avec majesté,
Et mille dards dont elle est défendue
Semblent encor redoubler sa fierté.
Vous y voyez la tulipe orgueilleuse,
La renoncule, & le galant muguet,
Le noble lys, l'anémone amoureuse,
Le blanc jasmin, la jonquille, & l'œillet,
Le tournesol, la fiere tubéreuse,
Et sans succès le narcisse chéri,
La violette humble, simple & modeste,
Et l'hyacinthe, en habit bleu céleste,
Qui d'Apollon fut jadis favori.
Mais qui pourroit, de la riche Pomone,

Peindre les dons offerts à chaque pas !
Les divers fruits des différens climats ;
Ceux de l'été, joints à ceux de l'automne,
Leur goût exquis, leur forme, leur beauté ;
De chaque ſens tout y flatte l'uſage,
Tous à la fois goûtent la volupté,
Et mille oiſeaux cachés ſous un feuillage
Y font entendre un amoureux ramage.
Là, vers les cieux s'élançant en fureur,
L'onde briſée en retombe écumante,
Et de la neige efface la blancheur.
Ici, formant une nappe brillante,
De ſon criſtal les yeux ſont éblouis ;
Dans un baſſin qu'entourent cent naïades,
Pour un inſtant ces flots évanouis,
Par cent détours ſurprenans, inouis,
En bouillonnant ſortent par cent caſcades.
Les deux attraits de ce ſéjour flatteur
Touchent très-peu les amantes timides,
Tout à leurs yeux ſemble un piége impoſteur ;
Tant de pouvoir entre des mains perfides
Avec raiſon redouble leur terreur.
Mais tout-à-coup, une tempête affreuſe
Vient annoncer la fée & ſon courroux,
Et de ſon char, tiré par deux hiboux,
Elle deſcend comme une furieuſe.
Que tout ici reſſente mes douleurs ;
Ce luxe inſulte au chagrin qui me tue ;
Obéiſſez, cria-t-elle éperdue,
Eſprits ; changez en des lieux pleins d'horreurs
Cet appareil qui me choque la vue.

L'arrêt fatal eſt ſoudain accompli.
A peine on voit à travers les ténebres
De trois cyprès les troncs noirs & funebres,
Et de démons ce ſéjour eſt rempli.
Vous, que le ſort à ma rage inhumaine
Vient de livrer au gré de mon ſouhait,
Dit-elle alors; c'eſt trop peu pour ma haine
Que de vous voir par une rude peine,
De vos amans expier le forfait,
Et mon triomphe eſt encor imparfait.
Mais, ils ſeront bientôt ſous ma puiſſance,
Je veux moi-même ici vous raſſembler,
Et, ſur ſa tombe, achevant ma vengeance.
A mon cher fils, tous ſix, vous immoler.
Pour obéir à ſes ordres ſiniſtres,
Déja ſortant de leurs noirs ſouterrains,
De ſa fureur les barbares miniſtres,
Sur ces beautés, qui pouſſent des cris vains,
Oſent porter leurs criminelles mains.
Sans nul égard pour tant d'appas céleſtes,
On leur arrache à l'inſtant leurs habits,
Et garottés à ces arbres funeſtes,
De mille coups leurs beaux corps ſont meurtris.
Mais ſuſpendons de ſi triſtes récits,
Et revenons à nos foudres de guerre.
Les paladins accourus au rocher
Des pieds, des mains, cherchant à s'accrocher,
A chaque inſtant donnent du nez en terre.
Vers Richardet un ours vient à grands pas,
Et s'élançant, le ſaiſit à la gorge;
Mais le guerrier tirant ſon coutelas,

D'un ſeul revers le pourfend & l'égorge.
Emerveillé de l'avoir vu courant,
Sans trébuchet dans cette route ingrate,
Il l'examine, & trouve à chaque patte
Dix crocs aigus, durs comme diamant.
Amis, dit-il, la rencontre eſt heureuſe,
Il ne nous faut qu'en trouver deux pareils,
Armer nos pieds de ſemblable orteils,
Et, ſans riſquer une chûte fâcheuſe,
Franchir comme eux cette montagne affreuſe.
Tout en parlant, il lui leve la peau,
Et la revêt comme une ſoutanelle;
Puis affublé de ce harnois nouveau,
Il veut voler où ſon amour l'appelle.
Autre ours paroît, ſuivi de ſa femelle
Par les guerriers il ſont exterminés.
A Montauban échut la peau de l'ourſe.
Tous trois enfin bien encapuchonnés,
Sans perdre tems recommencent leur courſe.
Me voici bien pour un magique bal,
Diſoit Anglante, & pour conter fleurette,
Et conquérir le cœur d'une coquette,
L'ajuſtement ſeroit original.
D'une coquette! Hé mais, ſelon la lune,
Dit Montauban un air mâle a ſon prix.
Ce froc promet une ardeur peu commune,
C'eſt un grand point & ne ſerois ſurpris
Qu'il m'attirât quelque bonne fortune.
En badinant ainſi de ſa peau brune,
Le jouvenceau point ne ſe défioit
Du trait galant qu'amour lui réſervoit.

Un pendar d'ours, ayant eu l'accointance
De l'animal dont il portoit le froc,
Vint l'aſſaillir au beau millieu du roc
Pour renouer l'ancienne connoiſſance ;
Il le léchoit, & fleurant ſa toiſon,
Le lutinoit plus fort que de raiſon.
Ses compagnons en rioient ſans meſure ;
Mais Montauban certe ne rioit pas ;
On peut juger quel fut ſon embarras ;
Car le pauvret, martyr de l'aventure,
Se vit tout prêt à quitter ſa fourrure ;
De plus en plus notre ours entreprenant
Etoit tenace, & très-impertinent.
Il part enfin ; Anglante encor en raille.
Je ſuis, dit-il, de ton opinion,
Et ton habit de couleur de muraille
A fait merveille en cette occaſion.
Un tel propos n'eût paſſé ſans réplique ;
Mais, parvenus alors ſur le plateau
D'où l'on voyoit la tour diabolique,
A chaque pas quelque ruſe magique
Leur oppoſoit un obſtacle nouveau.
Quittant bientôt leur ſauvage tunique,
Les Paladins font la guerre aux enfers.
Je paſſerai ſur les monſtres divers
Qu'arme contre eux une noire cabale,
Ces charmes vains cedent à leur valeur,
Un lac bouillant de matiere infernale
N'arrête point leur héroïque ardeur,
Malgré les feux que ce Cocite exhale,
Malgré l'effort des poiſſons enflammés

Pour entraîner ſous cette onde fatale
Les chevaliers & l'eſquif abymés,
Les trois amans par la gloire animés
De ces volcans franchiſſent l'intervalle.
Il ſont au pied du terrible manoir
Où gémiſſoit ſous un cruel pouvoir
Ce que l'amour forma de plus aimable ;
Mais de ces murs la hauteur incroyable
D'y pénétrer ne laiſſe aucun eſpoir.
Puiſque des airs la tentative eſt vaine,
Par une route obſcure & ſouterraine,
Dit Richardet, amis, il faut percer.
Juſqu'aux enfers duſſé-je m'enfoncer,
De ces rochers j'ouvrirai les entrailles ;
Duſſent enfin ſur moi ſe renverſer
Les fondemens de ces vaſtes murailles,
Rien ne me peut détourner d'y paſſer.
Ses deux couſins d'une audace pareille
Font éclater les mêmes ſentimens.
Mais tout-à-coup de longs henniſſemens
Percent la terre & frappant leur oreille.
Emerveillés d'entendre ſi près d'eux
Ces ſons, que rien ne décele à leur yeux,
Les Paladins que le ſort favoriſe
Trouvent enfin avec joie & ſurpriſe
Des ſoupiraux qu'ils n'appercevoient pas.
Paſſons encor les dangereux combats
Que ſuſcita leur nouvelle entrepriſe ;
Vous le voyez ſans que je vous le diſe,
La Fée Argonne en ces antres obſcurs
Faiſoit garder ces montures divines,

Qui dans le ſein de ces aſyles ſûrs
Avoient par l'air porté nos Héroïnes ;
Et les guerriers ayant franchi les murs
Sur ces chevaux dont l'aile eſt ſi légere,
Dans ſes jardins ſurprennent la Mégere.
Au denoûment vous voilà préparé,
Ami lecteur, ſous le fer acéré
La fée expire, & l'opéra s'acheve.
Tout diſparoît ainſi que dans un rêve,
Et les amans ſe trouvent dans un pré ;
Ces beaux coûrſiers de nature emplumée,
Qui voituroient princeſſes & guerriers,
Sont trois ânons ornés de leurs paniers,
Et tout ce feu ſe termine en fumée.
Puiſque l'affaire eſt ici conſommée,
Songeons, de grace, à Renaud, à Roland.
Je vous ai dit qu'ils alloient pourſuivant
Le raviſſeur de la belle Deſpine ;
Or, chacun ſait que ſur l'onde mutine
De s'égarer on court quelque haſard.
Au bout d'un mois, à l'iſle de la Lune,
Vulgairement dite Madagaſcar,
Nos voyageurs ſurgirent par fortune.
Le peuple noir de ce ſéjour d'horreur
Eſt aſſaſſin, lâche, traître & voleur.
Les deux champions à peine ſont à terre
Que ces brutaux viennent les inſulter ;
Roland leur fait ſigne de s'écarter,
On lui répond ſoudain à coup de pierre.
A ce ſignal d'une ſanglante guerre
Il leur décoche un regard de travers ;

(C'étoit ſon tic , il étoit roux & louche ,
Velu , cagneux , trapu , les yeux couverts ,
Et d'un aſpect honnêtement farouche.)
Voyons , dit-il , riant avec dédain ,
Si celui-ci par haſard eſt agile.
Lors il l'empoigne , & d'un ſeul tour de main
A trois cents pas le jette à croix ou pile.
Ses compagnons le voyant dans les cieux ,
Très-effrayés gagnent au pied bien vîte ,
Et ſans rêver , tous préferent la fuite
Au vain honneur d'un vol ambitieux.
Vois , mon ami , comme ils ont fait retraite.
Pour éviter compagnie indiſcrete ,
C'eſt , dit Roland , un ſecret éprouvé.
Oui , dit Renaud : tu t'en es bien trouvé ,
Mais ſans le bras , de quoi ſert la recette ?
Le bras , couſin , eſt encor aſſez bon ,
Reprend Roland ; mais cherchons , je te prie ,
Quelque cabane , ou quelque hôtellerie ,
Car je me ſens le goſier en charbon.
Dans le moment ils trouvent une auberge ;
L'hôte pâlit , & cherche à s'eſquiver.
Halte : chez toi , dit Roland , je m'héberge ;
Sois ſans frayeur , & ſonge à m'abreuver.
L'hôte à l'inſtant apporte une bouteille
Qu'il boit d'un trait. Ce baume me réveille ,
Mais il m'en faut lui dit-il , dix flacons.
Sur ces payens Renaud plein de ſoupçons
Veut l'exhorter à boire avec ſageſſe.
Sans l'écouter , le Paladin ardent ,
Déja ſéduit par la liqueur traîtreſſe ,

Cede d'abord au beſoin qui le preſſe
Puis au plaiſir ſe livre en imprudent.
Envain Renaud le prie & le ſermone ;
Il danſe, il chante, il boit à ſa ſanté ;
Il tombe enfin par le ſommeil dompté ;
Sur un grabat ſon couſin l'abandonne.
Dans cet état l'infortuné guerrier
Saiſi, lié par le Maure perfide,
Eſt à la ville emmené priſonnier.
A ce complot l'hôte ruſé préſide,
Berçant Renaud d'un conte familier.
Le bruit des flots, les bois, la nuit obſcure,
Tout le trahit dans cette conjoncture.
Après ſoupé, le Paladin ſurpris
De ne plus voir Roland ſur ſa couchette,
Entre en ſoupçon, s'informe, s'inquiete,
Cherche par-tout, & l'appelle à grands cris.
L'hôte veut fuir ; d'une atteinte ſoudaine
Renaud punit ſa lâche trahiſon,
Et furieux, brûle encor la maiſon.
Malgré la nuit, il court à perdre haleine ;
Ses tons perçans font retentir les bois.
L'écho le trompe en répétant ſa voix ;
Il reſte court ; ſe tait ; attente vaine !
Lors il reprend ſa courſe & ſes regrets,
Tout retentit dans ces ſombres fôrets
Du bruit affreux de ſa douleur amere ;
Les creux vallons, les plus ſauvages lieux
N'échappent pas à ſa recherche auſtere,
Pour les ſonder, le guerrier généreux
Semble éclairé des feux de ſa colere

Vers un rocher le haſard le conduit.
Dans ce moment une foible lumiere
Brille & ſe perd dans l'ombre de la nuit.
Il marche, & prête une oreille attentive;
Un bruit confus qu'il ne diſtingue pas,
Mêle aux accens de quelque voix plaintive
Les tons bruyans d'un ruſtique repas.
Il trouve enfin une étroite ouverture,
Il s'en approche, & découvre aiſément
L'intérieur d'une caverne obſcure
Qu'un noir fanal éclairoit triſtement.
Il reconnoît cette moreſque engeance,
Qui par la fuite évita ſa vengeance.
Dans les excès de l'amour & du vin,
Là, ces brutaux partageoient leur butin.
De tous côtés Renaud portant ſa vue,
Voit dans un coin une femme éperdue,
Qui dans ſon ſein preſſoit languiſſamment
Une beauté ſur la terre étendue
Que la douleur privoit du ſentiment;
Un jeune amant, qui tendrement l'appelle,
Ouvrant les bras, de déſeſpoir touché,
Semble vouloir, en s'élançant vers elle,
Rompre les fers dont il eſt attaché!
Et tout près d'eux un vieillard vénérable
Qui dans l'horreur paroît enſeveli,
Levant au ciel un regard pitoyable,
Des malheureux lui reproche l'oubli!
Notre héros, dont l'ame eſt pénétrée,
Cherche ſi bien qu'il découvre l'entrée.
Dans la caverne à peine deſcendu,

Sur ces cruels fondant comme un tonnerre,
A coups d'épée il déclare la guerre ;
En un clin d'œil tout ſe voit confondu,
Le ſang, le vin, le feſtin, les convives,
Tout eſt percé, répandu, pourfendu,
Hors les captifs, & les dames captives.
De leurs liens il les délivre tous,
Puis va donner ſes ſoins à l'inconnue,
Qui de ſa peur n'eſt pas bien revenue.
Troublée encor de ces terribles coups.
Le ſupliant de prendre ſa défenſe,
Prenant ſa main, implorant ſa clémence,
Elle vouloit embraſſer ſes genoux.
Renaud, jamais n'eut l'ame dure & fiere,
Tout au contraire, il étoit fort humain,
En l'écoutant, des yeux & de la main,
Il accédoit à ſa douce priere ;
Et même alors, pour ſurcroît de bonté,
Je ne ſais quoi chez lui de pathétique
Donnoit encor d'un air plus authentique
Signes certains de bonne volonté.
Craignant l'excès de ſa civilité,
Le jouvenceau doucement par la manche
Tira la belle à cette viſion,
En rougiſſant avec confuſion
Elle retire à l'inſtant ſa main blanche,
Et de l'objet détourne ſon regard.
Mais cet accès de l'amoureuſe fievre
Lui déroba certain ſouris gaillard
Qu'elle contint en ſe mordant la levre.
Sortons, ſeigneur, ſortons de ce tombeau,

Lui dit alors la prudente matrone ;
N'attendons pas la fin de ce flambeau ,
Ici partout la mort nous environne.
Le Paladin avance le premier ,
Ils marchent tous ſur les pas du guerrier.
Lorſqu'ils ſortoient de ces demeures ſombres ,
Le jour naiſſant chaſſoit déja les ombres.
Renaud galant , & toujours curieux ,
Donnant la main à la dame aux beaux yeux ;
Pour adoucir les ennuis du voyage ,
Racontez-moi , dit-il , quel ſort fâcheux
Vous a conduits dans cet antre ſauvage.
Je vais , ſeigneur , dit le jeune étranger ,
Vous faire voir avec combien de rage
Notre deſtin a ſu nous outrager.
J'abrégerai tout détail inutile ,
Nous nous nommons Agénor , & Zirphile ;
Voici l'objet de mon fidele amour ,
Et les époux dont elle tient le jour ,
A Marmora nous avons pris naiſſance ;
Et l'amitié qui lioit nos parens ,
A nous unir par des nœuds plus preſſans ,
Nous deſtina dès ſa plus tendre enfance ,
Notre berceau fut celui de l'amour ;
Il enflammoit déja notre innocence ;
Ainſi que nous il croiſſoit chaque jour.
C'eſt dans les cœurs qu'il établit ſon trône ;
Mais dès l'inſtant qu'il en eſt ſouverain ,
Il envahit tout ce qui l'environne ,
Sans qu'on y penſe il gagne du terrein.
Déja nos yeux ſoumis à ſon empire ,

Par des regards étincelans & doux,
Avertiſſoient ceux qui veilloient ſur nous
De prévenir un trop tendre delirt.
Tous deux chéris des auteurs de nos jours,
Nous nous flattions d'un prochain hyménée:
Pour couronner nos fideles amours,
Ils ſont d'accord : la parole eſt donnée :
Un accident en hâta la journée.
Le fier Léarque, un corſaire inſolent,
Qui dans Averſe à ſes loix aſſervie
Régnoit alors, vit Zirphile un moment,
Et ce moment l'enflamma pour la vie.
Il ſut bientôt que j'étois ſon rival.
Notre union pour ſon orgueil brutal
Eſt un ſupplice ; il rencontre Glicere,
(De mon épouſe elle eſt la digne mere,
Et pour tous deux ſon amour eſt égal.)
Je ne crois pas que votre eſprit balance
A rompre un nœud trop indigne de vous,
Quand vous ſaurez, dit-il, quelle alliance
Offre à Zirphile un plus illuſtre époux.
Vous vous trompez : notre choix nous honore,
Je le préfere à celui que j'ignore.
Répond Glicere : il s'agit de ma main,
Dit le tyran : vous vous trompez encor,
Lui repart-elle avec quelque dédain :
Sachez, ſeigneur, que le plus grand monarque
Ne me pourroit diſtraire de ma foi.
Il ſeroit donc moins abſolu que moi,
Dit en fureur le farouche Léarque.
Cet entretien avança nos plaiſirs ;

Le lendemain, ſans éclat & ſans fête,
Un doux hymen comble tous nos deſirs,
Et mon rival m'aſſura ma conquête.
Que ſon audace eut d'attraits pour mon cœur !
Qu'avec tranſport je bravois ſa colere !
Qu'à le punir nous montrâmes d'ardeur !
A mon amour Zirphile en fut plus chere,
Et ſon dépit augmentoit mon bonheur.
Notre ennemi retiré dans Averſe
Nous abuſoit par un calme trompeur,
Et des deſſeins de ſon ame perverſe
Sut déguiſer la perfide noirceur.
Hélas, ſans peine on trahit l'innocence !
Rien n'eſt ſuſpect aux eſprits généreux !
Pour nous tromper avec plus d'apparence,
D'une autre belle il feint d'être amoureux.
Nous jouiſſions dans une paix profonde
Des doux plaiſirs qui nous étoient offerts :
Chaſſes, tournois, maſcarades, concerts,
Danſes, feſtins, promenades ſur l'onde,
Spectacles, jeux, amuſemens divers.
Un jour (ce jour cauſe de ma ruine,
Fut le dernier de mes félicités !)
A l'appareil d'une fête marine,
Par nos amis nous fûmes invités.
Pour y conduire Arbante mon beau-pere,
Nous-fîmes tous un inutile effort,
Et ce refus ſemble être un coup du ſort !
Je n'emmenai que Zirphile & Glicere,
Et dans mon char nous nous rendons au port.
Par des combats & des joûtes brillantes,

La fête s'ouvre, & cent barques galantes
Gliſſent ſur l'onde au gré des matelots,
Sans effleurer la ſurface des flots.
Tous à l'envi ſignalent leur adreſſe :
Milles concerts ſe ſuccédant ſans ceſſe :
Les mâts dorés, les guirlandes de fleurs,
Les pavillons de brillantes couleurs,
Tout inſpiroit la joie & l'allégreſſe.
Nous nous mêlons à ces jeux innocens,
Et nous montons un riche galere,
Qui, dans ſa courſe effrayante & légere,
Semble poſer ſur les ailes des vents,
Dans ces plaiſirs on paſſe la journée :
La nuit nous offre un ſpectacle a ſon tour :
Chaque nacelle étoit illuminée,
Et cet éclat ramene un nouveau jour.
Les feux manquoient à ma ſeule galere.
J'ai fait exprès ſupprimer la clarté,
Dit le pilote avec un air ſincere,
Venez, ſeigneur, c'eſt dans l'obſcurité
Que du coup-d'œil vous verrez la beauté.
Jamais enfin fête ne fut ſi belle.
Je paſſerai ſur les déguiſemens,
Les chants, les jeux les rafraîchiſſemens,
Dont, pour cacher ſa trame criminelle,
Nous amuſa notre guide infidele :
Mais le cruel riant de nos erreurs
Force de voile, & preſſe les rameurs.
Au jour naiſſant, quel fut mon trouble extrême !
Averſe s'offre à mes regards confus !
On nous entraîne, & malgré nos refus,

On nous conduit à Léarque lui-même !
Venez-vous donc, dit-il, heureux époux,
Pour inſulter à mon dépit jaloux,
Et m'étalant votre chaîne odieuſe,
Braver ici ma flamme malheureuſe ?
Non, dis-je alors ; nous ne vous cherchions pas ;
Dans votre cour ſi nous portons nos pas,
Vous n'éprouvez que par la violence
De ces époux l'importune préſence.
Je ne dois donc rendre grace qu'au ſort
De ce bienfait, s'il eſt involontaire ;
Mais, nous dit-il, un ſentiment contraire
Me fera faire ici tout mon effort
Pour prévenir ce qui pourra vous plaire.
Je cache à peine un vif reſſentiment ;
Mais, nous voyant ſoumis à ſa puiſſance,
Près du palais, quoiqu'avec répugnance,
Nous acceptons un riche appartement.
Là, chaque jour nous recevons des fêtes ;
La volupté, ſous des dehors honnêtes,
Tend chaque jour des piéges à l'honneur,
Et mille objets charmans, mais ſans pudeur,
Daignent m'offrir de faciles conquêtes.
Tous les moyens les plus inſinuans,
Meubles, bijoux, étoffes, diamans,
(Objets d'horreur pour cette illuſtre mere !)
Sont prodigués pour amollir Glicere.
On peut juger ſi ce monſtre ruſé
Laiſſoit en paix ma fidelle Zirphile !
Par ſes dédains bientôt déſabuſé ;
Il quitte enfin une feinte inutile.

J'abrégerai cet horrible récit.
Son fol amour faiſant place à la rage,
Il s'emportoit un jour juſqu'à l'outrage ;
Près d'eux alors le haſard me conduit ;
A mon aſpect il demeure interdit.
Mais à l'inſtant ſe livrant aux furies ;
C'eſt trop braver ma flamme, & mon courroux,
A tes mépris je dois des barbaries ;
Tu céderas, en perdant ton époux ;
Gémis du ſort que ta fierté t'apprête,
Femme orgueilleuſe ! Ou de force, ou de gré,
Demain, dit-il, tu ſeras ma conquête.
Sur ton refus, d'Agénor maſſacré
Ta propre main m'apportera la tête.
Il part ſoudain. Je m'écrie en fureur ;
Que tu ſais bien, monſtre que je déteſte,
En dévoilant une trame funeſte,
Trouver ici le foible de mon cœur !
Ce ſeroit peu que de perdre la vie ;
Mais, expirer, ſans ſauver ſon honneur !
Dans le tombeau traîner l'ignominie !
Perdre ſa mort ! C'eſt l'excès de l'horreur.
Ce triſte jour ſe paſſe dans les larmes ;
Celui qui ſuit preſſe encor nos alarmes.
A mon eſprit, le ciel même irrité
N'inſpire rien dans cette extrémité !
De nos adieux le moment ſe prépare,
Et de nos cœurs le déſeſpoir s'empare :
Le temps s'envole, & le ſupplice eſt prêt.
Je vois de loin la cohorte barbare
Qui vient du lâche exécuter l'arrêt.

A cet aſpect je demeure immobile.
Vois ces cruels ; ils vont nous déſunir !
Tout eſt fini pour moi, dis-je à Zirphile.
Mais, toi, grands dieux, que vas-tu devenir !
Meurs ſans regret, me dit ma noble amie ;
Vois Agénor, vois mon libérateur ;
Au même inſtant où tu perdras la vie,
Je plongerai ce poignard dans mon cœur ;
Ce mot me calme, & j'en frémis encore !
Son déſeſpoir flatte mon cœur jaloux !
Et le trépas de celle que j'adore,
Eſt ſouhaité par ſon barbare époux !
Dans ce moment un trait de feu m'éclaire,
Et je médite un projet téméraire ;
C'eſt un moyen douteux, plein de danger ;
Mais, qui périt, n'a rien à ménager.
Nous conſultons ſur ce moyen funeſte ;
Pour nous ſauver il offre peu d'eſpoir !
Ah ! dis-je alors, les dieux feront le reſte ;
Mais rempliſſons du moins notre devoir.
En gémiſſant Glicere nous embraſſe ;
Elle conſent au projet que je trace.
De ſes habits elle aide à me couvrir,
Puis diſparoît ; je demeure à ſa place,
Et nous voyons notre porte s'ouvrir.
Vers l'officier de cette troupe impie,
Zirphile avance, & dit avec fierté :
Puiſqu'à ce point le deſtin m'humilie,
Que mon époux, du moins, ſoit reſpecté.
J'eſpere encor fléchir votre monarque ;
Ma mere & moi conſentons à le voir ;

Vous me voyez ſoumiſe à ſon pouvoir,
Et vous pouvez nous conduire à Léarque.
On obéit. De ces diſcours obſcurs
Le ſens échappe ; & ces monſtres impurs
Sans deviner nos ſecrettes penſées,
Vers le Tyran nous menent embraſſées.
De ſon palais la mer baigne les murs ;
Nous pénétrons ; j'obſerve chaque iſſue,
Par tout je porte un regard curieux ;
Tout eſt gardé ; rien ne s'offre à ma vue
Qui favoriſe un deſſein glorieux.
Dans un ſallon nous ſommes introduites.
Un triple rang d'infâmes ſatellites
Prouve la peur du tyran que l'on hait.
Tout dans ces lieux peint un triſte eſclavage.
Il ſort enfin. Chacun tremble, & ſe tait.
Il vient à nous, & d'un air ſatisfait,
A notre aſpect déride ſon viſage.
De mon pouvoir forcé de faire uſage,
Je vous parois, dit-il, bien criminel ;
Mais, pour vous vaincre, il falloit vous déplaire;
Puiſqu'à mes feux vous êtes moins contraire,
Levez, madame un voile ſi cruel.
Faites ceſſer le trouble qui me dompte,
Répond Zirphile à cet audacieux ;
De ces témoins épargnez-moi la honte ;
C'eſt bien aſſez de rougir à vos yeux.
Ivre d'amour, dans l'ardeur qui l'emporte,
A ſes deſirs il conſent aiſément,
Et la conduit à ſon appartement.
J'entre après eux, & je ferme la porte,

Que

Que par-dedans j'arrête fortement.
Vers un balcon mon épouſe s'avance,
Le ſcélérat la ſuit ſans défiance ;
Il ſe croît ſûr du ſuccès de ſes vœux.
Enfin, dit-il, c'eſt ici que mes feux
Vont triompher d'un rival que j'abhorre ?
Il n'eſt pas tems de triompher encore,
Dis-je, en jettant mes longs habillemens.
Vois cet époux que ton feu déshonore
Prêt à punir tes tranſports inſolens ;
Je le ſaiſis. Il appelle ſa garde,
Veut ſe défendre, & s'écrie éperdu.
Mon bras puiſſant le renverſe étendu,
Mon pied le foule & ma main le poignarde.
Déja la garde, accourue à ſa voix,
Frappe à grands coups ; à l'effort redoutable
Tout va céder. Viens, épouſe admirable,
Dis-je, embraſſant Zirphile mille fois ;
Bravons encor le ſort qui nous accable,
Viens ; puiſqu'il faut recourir au trépas,
Libres, vengés, notre mort eſt trop belle.
Plein de fureur je la prends dans mes bras,
Et dans les flots je m'élance avec elle.
La mer ſembla reſpecter ce fardeau,
Et ſes habits la ſoutinrent ſur l'onde ;
J'en pénétrai l'immenſité profonde ;
Mais reprenant un courage nouveau
Je reparois, & je nage vers elle.
Je reſaiſis l'idole de mon cœur,
Mon bras la preſſe, & ma bouche l'appelle ;
Et ſon péril redouble ma vigueur.

Je fends les flots d'une audace incroyable.
Fier d'entraîner cet objet adorable,
La tête aux cieux, je ne préſume pas
Que la mer oſe engloutir tant d'appas ;
L'eſpoir m'anime, & je nage ſans crainte !
Les yeux ſur moi, ſans former une plainte,
Je vois, hélas ! qu'elle ſe fait effort
Pour me cacher la rigueur de ſon ſort,
Mais la terreur ſur ſon viſage eſt peinte !
Elle pâlit, & ſa force eſt éteinte.
Enfin, tranſis, battus du flot amer,
Contre la mort luttant ſans eſpérance,
Je veux en vain ranimer ſa conſtance ;
Elle ne voit que le ciel, & la mer !
Bientôt des ſens elle perd tout uſage,
Ma voix l'appelle, elle ne m'entend pas !
Elle ſuccombe ; & je vois avec rage
Ses yeux couverts des ombres du trépas !
Malgré l'effroi dont mon ame eſt ſaiſie,
J'eſſaie encor de la rendre à la vie.
Tous mes efforts, mes ſoins ſont ſuperflus !
Ah, m'écriai-je en pleurs : Elle n'eſt plus !
Zirphile, attends ; mon ame ſuit la tienne !
Je colle alors ma bouche ſur la ſienne,
En la preſſant avec mille ſanglots,
Je me dévoue & m'abandonne aux flots.
Le juſte ciel veilloit ſur notre vie !
Pour nous ſauver, ſa clémence infinie
Daigna tracer des moyens inouis.
A Marmora dès que l'on eut appris
De ce complot l'affreuſe perfidie,

Le brave Arbante aſſemble ſes amis ;
En peu de jours il arme une chaloupe.
En s'embarquant, la généreuſe troupe
Jure la mort du corſaire inhumain,
Et de ſon iſle ils prennent le chemin.
Un accident ſoudain les déconcerte.
De ſes vaiſſeaux la mer était couverte.
On tient conſeil, & d'un commun accord,
De l'iſle entiere on fait la découverte,
On cherche un lieu de plus facile abord.
Arbante alors dont l'audace eſt extrême,
Outré de voir qu'on n'oſe s'approcher,
Saute à l'eſquif, & pour tout voir lui-même
Se fait conduire au pied d'un gros rocher.
Par un ſentier étroit & difficile
Le vieillard monte & découvre la ville.
Il s'achemine, il arrive épuiſé,
Et dans Averſe il entre déguiſé.
S'étant aſſis au détour d'une rue,
Glicere en pleurs ſe préſente à ſa vue.
Figurez-vous leur joie & leur douleur !
Elle lui conte en bref notre malheur.
Ce tendre époux la mene à ſa nacelle ;
Mais à l'inſtant ils voient étonnés
La mer roulant deux corps infortunés,
On les retire, on gagne la chaloupe.
Sans ſentiment étendus ſur la poupe,
On nous croit morts. Par des ſecours zélés
Au jour enfin nous ſommes rappellés !
Neptune encor trahiſſant notre joie
Semble à regret abandonner ſa proie !

Jouet des vents & des flots irrités,
Nous échouons ſur ces bords déteſtés.
De nos amis l'infatigable zele
Avec ardeur répare la nacelle,
Et cependant vaincus par la chaleur
D'un bois voiſin nous cherchons la fraîcheur.
Là, nous dormions au bord d'une onde pure;
Mais quel réveil! Nous nous voyons, hélas,
Chargés de fers par les noirs ſcélérats
Dont votre bras a purgé la nature.
Comme Agenor achevoit ſon récit,
Un payſan portant raiſin & figues,
Paſſe auprès d'eux. Le chaud & les fatigues
Aux voyageurs donnent de l'appétit;
On prit ſes fruits, & ſur l'herbe on s'aſſit.
Mon bon ami, parle-t-on à la ville,
Dit le héros, d'un certain chevalier
Hier d'une auberge emmené priſonnier,
Qui fait voler les gens d'un air agile!
Oui, dit le noir; on en parle en effet.
Pour le punir de ſes tours de poignet
De ſes deux mains demain on le mutile.
A ce diſcours, interdit & muet,
Pour le venger le Paladin s'apprête,
Et ſe promet de troubler cette fête.
Laiſſons, lecteur, le buveur indiſcret
Jurer encor de ſa noire guerite.
Je ſuis d'avis de repêcher l'hermite
Tandis qu'ici nous tenons le filet.
Il vous ſouvient qu'après ſon prompt veuva
Ayant envain lutté contre l'orage,

En France il fut par la vague amené.
Là, triſtement giſſant ſur le rivage,
Son ſort bientôt eût été terminé.
Jugez combien il ſe trouve étonné
De s'éveiller dans un bois agréable,
Sur un gazon nonchalamment couché,
Près d'un cheval richement harnaché.
Ce n'eſt pas tout. Une odeur délectable
Lui rend ſoudain l'uſage de ſes ſens.
Autour de lui ſont des mets ſucculens.
Il eſt couvert d'une brillante armure,
Il n'entend rien à ſa bonne aventure.
Avant d'avoir ſur cela ruminé
Il mange & boit ; vous l'auriez deviné.
Ce n'eſt, dit-il, Gabriel, ni Tobie,
Ni Mahomet qui m'ont ici conduit !
Ce ſeroient eux plutôt qui cette nuit
M'ont du naufrage imprimé la lubie
Si bien, qu'encor du péril effrayé,
Je jurerois que je me ſuis noyé,
Et j'ai dans l'ame un levain de triſteſſe !
Songeant enſuite à ſa jeune maîtreſſe ;
J'ai du regret à ce bon rêve-là ;
A pareil prix je dormirois ſans ceſſe,
Mais après tout, conclut-il, me voilà
Bien réparé. Le reſte eſt bagatelle.
Pour le préſent enfourchons cette ſelle :
Ce cheval ſait peut-être mieux que moi
Qui nous a là tous deux mis, & pourquoi.
Tous deux alors ſe mettent en voyage
Par monts, par vaux, ſans rime ni raiſon,

Rêvant enſemble. Un ſoir ſur ſon paſſage
Un pauvre aveugle étoit en oraiſon.
Seigneur, dit-il, donnez-moi quelque obole.
Frere, jamais je ne porte d'argent,
Dit Ferragus. Bon, repart l'indigent,
Vous en avez, cherchez. Sur ma parole
Je n'en ai point, dit l'autre, impatient.
L'aveugle inſiſte; & la diſpute eſt grande,
Car chacun d'eux s'obſtine ſur ce point.
De plus en plus prétendant ſon offrande
Le mendiant crie & le réprimande,
Lui proteſtant de ne le quitter point
Sans obtenir l'aumône qu'il demande.
C'eſt-là ton mot? Hé bien frere, voyons.
Bon pied, bon œil viens donc chercher ta quête,
Dit Ferragus, jouant des éperons.
Au bout d'un mille, il retourne la tête,
Et voit l'aveugle encore ſur ſes talons.
Je te ferai l'aumône à coups de gaule
Si tu ne pars, dit le mauvais chrétien.
Le mendiant, ſans lui répondre rien,
De ſon bâton lui meurtrit une épaule.
Le chevalier, écumant de courroux,
Le fer en main, l'attaque, & ſe démene;
Mais le gourdin qui pare tous ſes coups,
Du haut en bas ſur ſon corps ſe promene.
Il caracole, il y met tout ſon art,
Il ſue, il jure, il s'épuiſe à combattre
Sans émouvoir l'aveugle goguenard.
Enfin, laſſé d'être battu, ſans battre;
O toi, dit-il, dont les yeux ſont aux mains!

Dont le bourdon jamais à faux ne porte !
Fais quelque trêve à tes coups inhumains.
Que gagnes-tu, m'aſſommant de la ſorte ?
Quand ſur mon dos tu frapperois un mois,
En viendra-t-il dans ma bourſe un tournois ?
En me battant, crois-tu battre monnoie ?
Je n'en ai point, que le ciel t'en envoie.
L'aveugle, alors conſentant à la paix,
Ceſſe de l'être & change de figure.
Ouvre les yeux, dit-il, connois mes traits ;
Tu tiens le jour, ingrat, de mes bienfaits.
Tu périſſois, & ta mort étoit ſûre ;
Je t'ai tantôt du naufrage ſauvé.
Charle en péril a beſoin d'aſſiſtance ;
Mon art ſaura ſeconder ta vaillance ;
C'eſt pour cela que je t'ai préſervé.
Voyant Maugis, Ferragus immobile
Fixe ſur lui ſon regard imbécile.
C'eſt toi, dit-il, dont le bras eſt ſi lourd !
Qui fais l'aveugle, & frappes comme un ſourd ;
Mais, pour le coup, ta ſcience eſt traîtreſſe ;
Tu te verras poſſédé du démon,
Et plus damné que la poule à Simon ;
Car dieu merci, mon ami, je dis meſſe,
Et pour ce crime, il n'eſt point de pardon.
Maugis alors lui dit d'un ton ſévere,
C'eſt bien à toi, monſtre d'obſcénité,
A réclamer l'auguſte caractere
Dont tes forfaits ſouillent la dignité !
Qu'as-tu donc fait dans cette iſle lointaine ?
Et tes amours avec l'horrible naine,

Infame objet de ton affection,
Sont à tes yeux, ſans doute, bagatelle !
Je te connois : ſi ma main fraternelle
T'a départi quelque correction,
Depuis long-tems, pour plus d'une action,
Je te devois cette preuve de zele.
A ce diſcours le chevalier confus
De ſes deux mains ſe couvre le viſage.
Frere, dit-il, ton ſermon eſt diffus ;
Mais ton bâton l'étoit bien davantage !
Vers Charle enfin les voici parvenus.
Il les reçoit le cœur plein d'allégreſſe.
Des accidens juſqu'alors ſurvenus,
Il leur fait part, les flatte & les careſſe,
On ſoupe enſuite avec joie & lieſſe.
Le lendemain à Narbonne envoyé,
Ferragus part pour miſſion ſecrette,
Et dans un bois ſe trouve fourvoyé.
Il n'en a pas l'ame plus inquiete ;
Il ſuit ſa pointe, & paſſe heureuſement
Près d'une auberge ; il y prend domicile,
Et du trépas s'occupe ſenſément.
Le maître alors s'emportoit vivement
Contre un guerrier qui ſembloit fort tranquille.
Vous me prenez pour un autre, à coup ſûr,
Lui diſoit-il avec un flegme d'ange.
Je te connois, & ne prend point le change,
Répondoit l'hôte, & le cas m'eſt bien dur.
Ma ſœur étoit mince comme une aſperge ;
Mais par malheur pour ſa fragilité,
Pendant un mois tu vins ici l'été.

C'eſt trahiſon, que d'enfreindre à l'auberge
Les droits ſacrés de l'hoſpitalité.
Le cavalier repart d'un air modeſte;
Je vins hier pour la premiere fois,
Je vis ta ſœur, & lui trouvai l'air leſte;
Mais je fus ſage, & je te le proteſte,
J'ai refuſé de plus jolis minois.
Hé, ventrebleu, dit l'hôte colérique,
A ſon minois tu n'as rien opéré;
Mais pour ſon ventre, il eſt exagéré,
Et de neveux me ſemble une barrique;
Tes cheveux teints, malgré toi jauniſſans,
Et cet emplâtre appliqué ſur ta joue
N'impoſent point à mes regards perçans.
L'hiſtoire eſt rare, il faut que je l'avoue,
Ou bien de moi ta belle humeur ſe joue,
Dit le guerrier redoublant de froideur;
D'un faux ſoupçon ton ame eſt prévenue,
Je ne te vis jamais; & pour ta ſœur,
Sans contredit, ſa taille eſt fort menue.
L'hôte enragé redouble ſon ſabbat.
Voyant qu'on parle ici d'aventuriere,
L'hermite impur en hauſſant ſa viſiere,
S'approche d'eux pour juger leur débat.
Faites venir, leur dit-il, la pucelle;
On vous dira, la belle eſt groſſe ou non.
Elle deſcend, & l'on voit un trognon,
Blanc, potelé, bel œil, longue prunelle,
Dont l'eſtomac touche preſque au menton.
Point ne s'endort le juge à l'audience,
Des yeux, des mains, il conſulte le cas.

Pour éclaircir quelque fait d'importance,
A l'accuſée il dit deux mots tous bas ;
Puis gravement prononce ſa ſentence.
Ta ſœur me ſemble un miroir de décence
Et de vertu, dit le bon compagnon,
Et ſon corſage eſt tout à fait mignon.
Ce que tu prends, mon ami, pour groſſeſſe
Eſt, ſelon moi, le port d'une princeſſe ;
De ton erreur demande-lui pardon.
De ce guerrier taxé d'incontinence,
Une autre fois je vous dirai le nom ;
Il eſt déja de votre connoiſſance.
La belle alors rend grace à Ferragus.
Qui, l'œil en feu, ſoupire, & ne part plus.
En épiant quelques momens propices,
Il comptoit bien en titer ſes épices.
Mais retournons où nous avons laiſſé
Le pauvre Scric, griévement bleſſé,
Qui, redoutant la puiſſance d'Argonne,
A la douleur tout entier s'abandonne.
O Mahomet ! dit-il dans ſon effroi ;
Un mécréant, ennemi de ta loi ;
En guerre, en paix, à ſon gré nous ſurmonte !
Peux-tu ſouffrir qu'il nous couvre de honte,
Toi, mes ſujets, mon fils, ma fille, & moi !
Quel déſeſpoir accable ma vieilleſſe !
J'eus deux enfans, objets de mon amour ;
Tous deux, hélas, à ma vive tendreſſe
La même main les ravit tour à tour !
Cruel Richard ! fléau de ma famille !
Quoi, ton amour braveroit mon courroux,

Non : à ton bras quand je devrois ma fille,
L'affreux trépas me ſemblera plus doux
Que la douleur de te voir ſon époux !
Tandis qu'ainſi dans ſon ame outragée,
Le Scric médite un funeſte projet :
Il voit venir Coreſe, Anglante, Argée,
Puis Montauban, Deſpine, & Richardet.
Ah, c'eſt, dit-il, le ſort qui me l'envoie
Pour accomplir ma vengeance & mes vœux.
Il diſſimule, il approuve leur feux :
Les deux amans ſe livrent à la joie.
En les flattant d'unir bientôt leur ſort,
Le vieux trompeur prépare leur ruine.
Pendant la nuit il enleve Deſpine,
Et ſon navire eſt déja loin du port.
Ami lecteur : je ne ſaurois vous dire
Lequel de nous devroit être plus las,
Moi, de conter ſornette, ou vous d'en lire :
Mais ſur ce point, je ne vous trompe pas.
J'ai mes raiſons pour achever mon livre :
C'eſt pour mes maux un baume ſouverain,
Si vous avez les vôtres pour me ſuivre,
Je ſuis à vous : mais revenez demain.

Fin du ſeptieme Chant.

CHANT HUITIEME.

C'est perdre tems que de lire des fables.
Qui les écrit dans ſon oiſiveté
Tend une embûche à la ſociété :
Plus l'auteur plaît, plus elles ſont coupables.
Triſte cenſeur, l'arrêt eſt bruſque & dur :
Vous me jugez peut-être ſur parole.
Au cas contraire : êtes-vous donc bien sûr
D'être occupé d'un objet moins frivole ?
Votre fortune, ou votre avancement,
Ou cette gloire aux humains ſi funeſte,
Méritent ſeuls tout votre atachement,
Et votre eſprit mépriſe tout le reſte.
Mais, ſur ce point, nul état n'eſt modeſte.
Chaque mortel du grand, au payſan,
Du philoſophe, au groſſier artiſan,
Depuis le cedre altier, juſqu'à l'hyſſope,
Voit ſon talent avec un microſcope.
L'homme entêté de l'objet qu'il pourſuit
Par-tout ailleurs ne voit qu'extravagance,
Par ſa marote enfin, chacun ſéduit,
A ce qu'il fait attache l'importance.
A tout peſer dans l'exacte balance,
Que l'on verroit les ordres les plus bas

Prendre les rangs qu'occupe l'impudence !
Si je voulois des plus graves états
Montrer l'abus, quel champ pour la ſatyre !
Mais elle offenſe, & ne corrige pas;
Sans élever, je ne veux point détruire.
L'ambitieux, l'avare, l'inſolent,
De triſtes ſoins l'ame préoccupée,
Pour l'avenir laiſſent fuir le préſent.
Leur vaine attente enfin ſe voit trompée.
Le ſage ſeul, écartant les erreurs,
Sur ſon chemin cueille des fruits, des fleurs :
Avec gaîté traverſe cette vie,
Et ſans frayeur & ſans empreſſement
Attend en paix qu'elle lui ſoit ravie.
Quoi, dira-t-on, ces honneurs, cet argent,
Ne m'offriroient qu'une erreur menſongere ?
De bonne foi, voulez-vous ſainement
Apprécier ce phantôme éphémere ?
La moindre fievre en détruit la chimere.
Je ne connois qu'un ſeul point important,
A l'obſerver la vertu nous engage :
Le vice même y joindra ſon ſuffrage :
C'eſt d'être juſte, & ſur-tout bienfaiſant.
Ce ſentiment ennoblit notre eſſence :
L'homme s'éleve, & s'approche des dieux :
La paix, la joie & l'aimable indulgence,
Suivent les pas de ce mortel heureux :
A ce ſeul but doivent tendre nos vœux.
S'il eſt des gens qui ſe plaiſent à nuire,
S'il eſt des gens qui défendent de rire :
Malgré l'orgueil qui leur parle en ſecret,

Ils feront bien de lire Richardet.
Venons au fait. Roland s'impatiente :
Il eſt tout près de perdre ſes deux bras :
Pour un guerrier c'eſt un triſte attente.
Pour le tirer au plutôt d'embarras
Avec Renaud rendons-nous à la ville
Où les époux ſuivent auſſi ſes pas.
Là, ſe mêlant à la foule imbécille,
Le paladin près du billot cruel
Choiſit ſon poſte, & demeure tranquille.
D'Archers enfin vient une longue file
Bientôt après paroît le criminel.
Renaud alors tirant ſon cimeterre
Fond ſur la garde avec tant de fureur
Que, de mourans, de ſang, d'objets d'horreur,
En un clin-d'œil ſon bras couvre la terre.
Pendant ce temps, Agenor & ſon pere
Briſent les fers du guerrier outragé
Que tant de morts ont déja trop vengé.
Ainſi finit cette ſanglante guerre.
Sur leur chaloupe ils montent tous enfin,
A Marmora les quatre époux retournent :
Les deux couſins quelque tems y ſéjournent,
Puis de la France ils prennent le chemin.
Mais, cet Aſtolfe ? il eſt tems qu'on en parle:
Ayant du pal évité les tourmens,
Après l'exploit de la tour des dormans
Il ſe rendit à la cour du roi Charle
Où ſon hiſtoire avoit pris les devans.
Or, le François, railleur impitoyable,
En ſi beau champ ne pouvoit s'oublier,

Et, sur ce pieu, le faisoit renier :
Cent fois par jour il se donnoit au diable.
Il entendoit un plaisant s'écrier :
Voyez, messieurs, cet Anglois singulier,
Comme Comus, son derriere escamotte :
L'autre disoit, est-ce là la culotte
Que tu mis bas devant un peuple entier ?
Le paladin lassé de cette guerre,
Part un beau jour comme il étoit venu,
Et va chercher quelque coin sur la terre
Où son malheur ne soit point parvenu.
En voyageant, dans une hôtellerie
Il s'accointa de fillette au poil blond
Qui répondit à sa galanterie :
Et c'étoit lui qu'un hôte furibond
Injurioit avec tant d'énergie.
Pour cette fois voulant être inconnu,
Il déguisoit avec soin sa figure :
Et cependant, le jaloux prévenu
Croyoit en lui voir l'auteur de l'enflure.
Or, leur querelle, ainsi que j'ai conté,
Par compromis fut en bref décidée.
Il reconnoît notre hermite effronté,
Mais son visage est si bien apprêté
Que Ferragus n'a de lui nulle idée.
Tous deux enfin se mettent à souper.
Ayant son but, notre révérend pere
Veut de son nom aussi faire mystere.
L'anglois malin, charmé de le duper,
Bat la campagne, & lui dit, mon cher maître,
Votre air me frappe, & je crois vous connaître.

N'êtes-vous point Irlandois par haſard ?
Bien loin de-là, mon cher, je ſuis Lombard,
Comachio, répond-il, m'a vu naître.
Comachio ! dit pour ſe divertir
L'Anglois qui cherche à le faire mentir :
Nous ſommes donc d'une même patrie !
A ta ſanté : toi, Lombard ! qui l'eût cru !
Tu m'as ſauvé d'une tracaſſerie,
Et de moitié mon plaiſir eſt accru.
Ce maudit vin n'eſt pas de notre cru :
Mais buvons-en, cher pays, je te prie.
Un jeune gars qui pour lors les ſervoit,
A leur propos, de joie extaſioit.
Dans cette ville il avoit pris naiſſance,
Et d'en trouver le même jour en France
Deux citadins dans un lieu ſi déſert,
Lui paroiſſoit le paradis ouvert.
Les beaux palais ! la riche cathédrale !
Et quel château ! diſoit le traître Anglais.
On ne voit rien en France qui l'égale,
C'eſt une ville immenſe & capitale,
Dit Ferragus, qui ne la vit jamais :
Eſt-il ailleurs un terrain plus fertile ?
Vous ne ſauriez trouver à plus d'un mille
Un ſeul caillou dans ſon bénit terroir !
(Il diſoit vrai pourtant ſans le ſavoir,
Car un grand lac entoure cette ville)
Et le clocher de Sainte Alivergo !
Reprit Aſtolfe, où, juſqu'à la lanterne,
Dans un caroſſe on monte au grand galop ?
Saint Pierre, auprès, n'eſt qu'une baliverne.

Le pauvre enfant, confus, émerveillé,
De ce clocher, du château, de la ſainte,
Prêtoit l'oreille, & ſe taiſoit par crainte,
Ne ſachant pas s'il étoit éveillé.
Enfin laſſé de leurs contes atroces;
Meſſieurs, dit-il, je ſuis Comachian,
Et ne crois pas qu'on ait pu dans un an
Bâtir clochers où l'on voit des carroſſes,
Ni ces châteaux dont vous faites récit.
Mais, mon enfant, il n'eſt grand ni petit,
Répond l'Anglois, qui du trou ſaint Patrice,
Et du clocher, n'ait entendu le bruit.
Mais je ſoupçonne ici quelque artifice:
Comachio n'eſt point ton lieu natal.
Connois-tu mieux ce fameux pont d'ivoire
Qu'a Salomon conſtruit ſur ſon canal?
Eſt-il auſſi ſorti de ta mémoire?
Comachio, dit le garçon fâché,
D'un pareil pont n'a jamais eu d'envie;
Mais vous mentez; & je mettrois ma vie
Que de vos jours n'en avez approché.
Il n'avoit pas encore fini la phraſe,
Que d'un ſoufflet, par Aſtolfe appliqué,
Le pauvre diable eut le muſeau maſqué.
Les yeux ouverts, il demeure en extaſe,
Et de la ſcene, interdit, effaré,
Pendant deux mois eut l'eſprit égaré.
Le ſoupé fait, à dormir on s'apprête,
L'Anglois ruſé riant de tout ſon cœur,
Et Ferragus ruminant dans ſa tête
Que ſon pays étoit un grand menteur.

Tout commenſal, dans cette hôtellerie,
Couchoit la nuit dans un même dortoir,
Dont une lampe éclairoit le manoir.
Six lits étoient dans cette galerie;
L'hôte & ſa femme occupoient le premier;
Dans le ſecond, couchoit la ſœur replette.
L'aïeule, ayant un ſiecle preſque entier,
Dans le troiſieme étendoit ſon ſquelette.
Puis, au-delà, gîtoit l'Anglois gaillard;
Plus loin encor, l'incontinent Hermite.
Au fond étoit le grabat du Lombard,
Qui, dans l'étable avoit déja pris gîte.
Non chevaliers ne ſont gens à dormir
Avant d'avoir tenté quelque entrepriſe.
Aſtolfe eſt sûr d'une place conquiſe;
Son compagnon brûle de conquérir.
Sitôt qu'il croit qu'on a pu s'aſſoupir,
L'Anglois va droit à la lampe, & la tue.
L'hôte éveillé, s'en apperçoit ſoudain,
Il ſort du lit, s'arme d'un bon gourdin,
Et vers le bruit marche à pas de tortue.
L'Hermite auſſi s'avance à pas de loup,
Comptant les lits. C'eſt, dit-il, le troiſieme;
En ſa cliente il eſpéroit beaucoup.
Une rumeur qu'il entend tout-à-coup
Lui fait bien vîte oublier le quantieme.
A droite, à gauche eſpadonnant bien fort,
L'hôte puiſſant, du bâton trouble fête,
Atteint Aſtolfe, & lui meurtrit la tête.
Le galant tombe en criant je ſuis mort!
Au cri funeſte, un grand calme ſuccede.

L'hôte inquiet, pendant cet intermede,
Va promptement chercher de la clarté.
Mais Ferragus par le malin dompté
Au premier lit va chercher du remede.
C'eſt à celui de la vieille ſans dents,
Que le conduit ſon ardeur libertine.
L'Anglois alors ayant repris ſes ſens,
En chancelant vers le ſien s'achemine,
Et ſe remet doucement dans ſes draps.
La biſaïeule, aux premiers attentats,
Croit bonnement qu'un ſonge lui rappelle
Un tendre amant brûlant pour ſes appas
Qui la tourmente & la trouve cruelle;
Mais éprouvant que la choſe eſt réelle;
Qu'on eſt très-vif; qu'on lui-parle tout bas;
Hé mais.... comment.... je ne rêve donc pas!
Vous m'aimez donc, mon cher enfant, dit-elle?
Et cependant notre ſempiternelle
Prenoit en gré les procédés galans.
L'hôte revient après quelques inſtans,
Sous ſon manteau cachant une chandelle,
Et s'avançant au bruit qui la décele,
Croit ſur le fait prendre les deux amans.
Mais le jaloux, découvrant ſa lanterne,
Voit ſon aïeule aux mains d'un raviſſeur;
Et Ferragus, que cet aſpect conſterne,
Muet de honte, & reculant d'horreur!
A ſa ſurpriſe, Aſtolfe qui s'approche,
Rit ſans meſure; & l'hôte pétulant,
Sent de ſa bouche expirer le reproche.
La vieille alors, de colere écumant:

Petit garçon, retirez-vous, dit-elle;
Je ne ſuis pas, grace au ciel, en tutelle,
Je puis aimer autant qu'il me plaira
Ce beau monſieur; car il m'épouſera.
Moi, t'épouſer carcaſſe abominable!
J'épouſerois plutôt tout le ſabat,
S'écria-t-il en ſautant du grabat.
Bientôt s'éleve un tumulte effroyable;
La vieille, & l'hôte, & ſa femme en fureur
Injurioient le pauvre anachorette,
Et dans un coin pendant cette rumeur,
Le brave Aſtolfe & la ſœur rondelette
Se careſſoient & rioient de bon cœur.
Pour rendre encor la ſcene plus touchante,
L'aïeule alors feint une pâmoiſon.
Hôtes, voiſins, chiens, chats, valet, ſervante,
De hurlemens rempliſſent la maiſon.
Les paladins, pour finir ces vacarmes,
Prennent ſoudain leurs habits & leurs armes;
Quelque ducat par Alſtofe jeté
Finit la noiſe & fait ceſſer les larmes,
Et chacun d'eux à cheval eſt monté.
Le jour naiſſant commençoit à paroître;
A Ferragus l'Anglois ſe fait connoître,
Puis de Grenade ils prennent le chemin.
Là, dans la joie ils trouvent Charlemagne;
Ce même jour, Roland & ſon couſin,
Ayant appris qu'il étoit en Eſpagne,
Etoient venus deſcendre à ſon palais.
Plus à propos on n'arriva jamais;
Car la bataille étoit inévitable.

Des noirs payens l'armée eſt innombrable,
Et des chrétiens le nombre très-petit ;
Et le bon roi, qui du péril frémit,
Sans ces guerriers redoutoit de combattre.
Mais quand le ſort les lui rendit tous quatre,
Encouragé par ce renfort ſubit,
On peut juger quel plaiſir il ſentit.
Du camp ſur l'heure il fait ſortir l'armée ;
De leur retour la nouvelle eſt ſemée ;
Mais quand on vit les braves paladins,
Des bons françois la troupe ranimée
Avec ardeur fond ſur les Sarraſins.
Un fier géant au fort de la bataille,
Faiſoit trembler les plus hardis guerriers.
Figurez-vous la hauteur de ſa taille,
Dans une main recourbée en tenaille,
Il enlevoit des eſcadrons entiers.
Charle y fut pris ; dans cette dure criſe,
Le pauvre prince eût vu finir ſes jours,
Mais ſes neveux courant à ſon ſecours,
Au mécréant font bientôt lâcher priſe.
Ce fut ſans doute un exploit éclatant.
Il étoit tel, que Renaud & Roland
Tout à cheval n'alloient qu'à ſa cheville ;
Et l'attaquer avec le fer tranchant
Ou de la lance, eſt avec une aiguille
Vouloir combattre un énorme éléphant.
Les deux guerriers à ſes mains ſe cramponnent,
Avec adreſſe évitant ſes efforts ;
Et de plus près s'acharnent ſur ſon corps ;
A coups preſſés ſi bien eſtramaçonnent,

Qu'ils ſe font jour enfin juſqu'à ſon cœur.
Le géant mort, les ſiens pleins de frayeur
Prennent la fuite, & gagnent le rivage.
Leur roi Gazul en vain les encourage;
Les malheureux n'écoutent que la peur:
Il reſte ſeul au milieu du carnage,
Et veut du moins périr au lit d'honneur.
A haute voix ce monarque défie
Tout Paladin en combat ſingulier.
Amené là par ſon mauvais génie,
Le pauvre Aſtolfe arrive le premier.
Pour ſon malheur il n'avoit point ſa lance;
L'infortuné l'avoit laiſſée en France,
Quand le dépit le fit s'expatrier.
Ce point rabat un peu ſa confiance;
Et cependant comme un bon chevalier,
Il veut montrer qu'il eſt franc du collier,
Contre le Maure il pique avec audace,
D'un bras vainqueur le perce & le terraſſe,
Et par ſa mort termine ce duel:
Mais il reçoit lui-même un coup mortel.
Vers le bleſſé Roland vole au plus vîte,
Autant en font Renaud, Charle, & l'hermite:
On le releve, on cherche du ſecours.
Non, leur dit-il, ma fin m'étoit prédite,
Et de ma vie ici ceſſe le cours;
Faites venir un prêtre pour m'entendre.
Je ne vois pas, dit Renaud, où le prendre;
Mais, au beſoin, nous avons Ferragus,
Lui dit Aſtolfe: eh fi donc! quel abus!
Quand je n'aurois que cette raiſon ſeule;

Irai-je dire à ce prêtre indécent :
Mon révérend, c'eſt moi qui fis l'enfant
De la Suzon, tandis qu'à ſon aïeule
J'ai vu l'infâme en vouloir faire autant.
Oui, dit Roland, rien n'eſt plus malhonnête ;
Mais d'un grand ſac je couvrirai ſa tête,
Et ſans le voir, diras ton contingent.
J'ai, dit l'Anglois, peur de ce mécréant.
Qui me dira s'il me réconcilie
A notre égliſe, ou bien à Lucifer ?
Quand j'aurai fait la choſe à l'étourdie,
Je crains le change ; & qu'il ne m'expédie
Un paſſeport qui me mene en enfer.
Confeſſion pourtant eſt néceſſaire,
Reprend Renaud, fais comme il te plaira ;
Mais, mon ami, crois-moi, riſque l'affaire,
Peut-être à bien la choſe tournera.
Bien donc, répond Aſtolfe à l'agonie,
C'eſt du ſalut bien avoir la manie
Que conſentir d'être béni par lui,
Mais que ſon chef reſte au moins dans l'étui.
En bref ſe fit cette cérémonie.
Quand vers le ciel ſon ame eut pris l'eſſor,
On mit ſon corps en étroite clôture ;
Un marbre noir orna ſa ſépulture ;
On y grava ces mots en lettres d'or :
» Paſſant, cy gît Aſtolfe d'Angleterre,
» Lequel aima l'épée & le fuſeau.
» Belles, jetez des fleurs ſur ſon tombeau,
» Car en ſon tems il vous fit bonne guerre.
» Contre le Maure animé d'un ſaint fiel,

» Perçant un roi Sarrasin de sa lame,
» D'un coup fourré lui-même rendit l'ame :
» Mort pour la foi, sans doute il est au ciel.

Quittons, lecteur, cette histoire chagrine,
Car j'aimois fort mon Anglois sensuel.
Dans son pays, allons revoir Despine,
Que le vieux Scric par ruse pateline
Escamota dans son premier sommeil,
Sommeil suivi du plus affreux réveil !
Elle voit trop qu'une invincible haine
Contre Richard souleve un pere altier :
Qu'elle ne peut enfin la rendre vaine
Qu'en paroissant oublier ce guerrier.
Ce dessein pris, elle cache ses larmes,
De divers jeux amuse son loisir,
Paroît sur-tout reprendre goût aux armes,
Et des tournois fait son plus grand plaisir.
Bientôt au Scric elle n'est plus suspecte :
Charmé de voir son air libre & léger,
Il la caresse, & songe à l'engager
A n'épouser qu'un prince de sa secte.
En le rendant arbitre de son sort,
Elle confirme encor sa confiance.
De son côté, rempli de complaisance,
A tous ses goûts, il cede sans effort.
Elle en profite, & se donne carriere :
Elle choisit à la cour de son pere
Cent cavaliers, jeunes, lestes, brillans,
Tous de sa taille, aimables & vaillans :
Elle en compose une troupe légere.
Chaque guerrier de l'escadron galant

Porte une armure à la ſienne conforme,
Le lys au lys n'eſt pas plus reſſemblant.
L'aſſortiment, de même, eſt uniforme :
Le même ſoin s'étend juſqu'aux chevaux,
Même hauteur, même robe, même âge,
L'œil les confond, tant ils ſont tous égaux.
Pour achever un ſi rare aſſemblage,
Un goût pareil regne dans l'équipage.
On éprouvoit un doux raviſſement,
Lorſqu'on voyoit la quadrille guerriere
D'un même pas, & d'un ſeul mouvement,
Marcher, courir, voler dans la carriere.
Ces jeux galans, & ces tournois mignons
Etoient toujours variés par Deſpine,
Et quelquefois dans la fôret voiſine
Elle chaſſoit avec ſes compagnons.
La belle un jour, aſſez loin de la ville,
Les conduiſit par curioſité
(Ou de deſſein peut-être médité)
Vers un bocage antique, un ſombre aſyle,
Dans le pays des long-tems redouté,
Qu'on appelloit la forêt d'Origile.
Il n'étoit bruit que des enchantemens
Qu'on éprouvoit dans cet endroit ſauvage,
Et vainement, cent guerriers imprudens
Avoient tenté de s'y faire paſſage ;
L'acier étoit à l'inſtant émouſſé :
Plus pour percer on montroit de courage,
Plus vivement on étoit repouſſé.
Or, par l'effet d'un ſingulier miracle,
Si quelque belle oſoit ſe préſenter

Dans la forêt elle entroit ſans obſtacle :
Mais introduite, il y falloit reſter.
Deſpine au bord de ce bois redoutable
Examinoit avec ſa troupe aimable
Les environs de ces lieux malfaiſans,
Quand tout-à-coup un orage effroyable
Fait un chaos de tous les élémens.
Les eaux, les vents, & les feux du tonnerre
A coups preſſés frappent, s'ouvrent la terre,
Le jour s'éteint, le pâle éclair qui luit
Redouble encor la terreur & la nuit.
Dans ce moment l'eſcadron ſe diſperſe,
Et les chevaux bronchent de tous côtés :
Vers la fôret pluſieurs ſont emportés,
Un ſouffle affreux les pouſſe & les renverſe.
La ſeule reine, en cet endroit fatal,
Conduite alors au gré de ſon cheval,
Voit à l'inſtant diſſiper cet orage.
Les roſſignols à ce bruit infernal
Font ſuccéder leur plus tendre ramage,
Et le ſoleil ſe montre ſans nuage.
Je ne dirai quels furent les regrets
Des Jouvenceaux en perdant leur princeſſe,
Ni du vieux roi le deuil & la triſteſſe
Lorſqu'il la ſut tombée en ces filets,
Car de ce ſort on ſavoit l'origine.
C'eſt d'Origile un évocation.
Là cette Fée épuiſa ſa doctrine
Pour le bonheur de ſa fille Lirine,
Qui pour ſon ſexe a trop de paſſion.
Déja Deſpine ayant quitté ſes armes

Pour ſe ſouſtraire à la chaleur du jour,
Près d'un ruiſſeau qui baigne ce ſéjour,
Cueilloit des fleurs ſans trouble & ſans alarmes
Lorſque Lirine arrive avec ſa cour.
L'une de l'autre au même inſtant charmées,
Entre leurs bras ſe preſſant tour à tour,
Joignent bientôt leurs bouches enflammées
Par des baiſers tels que ceux de l'amour.
On jugeroit à voir leur tendre ivreſſe,
Que l'amitié les unit dès-long-tems.
(Sexe enchanteur ! ton délire eſt ſageſſe !
Fait pour aimer tu ne perds point d'inſtans !)
Malgré ces feux, ces tranſports éclatans,
A ſon amant l'amazone eſt fidelle.
Elle n'a point encor bu la liqueur
Qui ſur le champ bannit l'amour d'un cœur,
Et que la Fée a faite exprès pour elle.
Vers un palais galant, délicieux,
Marchent déja les princeſſes charmantes :
A leurs côtés cent nymphes élégantes
A leur concorde applaudiſſent des yeux.
Par leurs regards Deſpine eſt enhardie :
En folâtrant, aux bains on la conduit.
Des ris, des jeux, de l'aimable folie
C'eſt le ſéjour : la pudeur cede & fuit.
Le Nard exquis de l'heureuſe Arabie
Parfume ici l'haleine du Zéphir.
Dans ce ſéjour tout prévient le deſir :
Les opéra, le bal, la comédie,
Les doux concerts, les repas ſomptueux,
Cafés galans & meubles faſtueux :

Et dans un lieu plus cher à la tendreſſe,
Contre une glace un lit voluptueux
Qu'ont diſpoſé le goût & la moleſſe.
Tant de plaiſirs aident la trahiſon.
Déja goûtant le funeſte poiſon
Deſpine a pris la coupe faſcinée,
Et pour Lirine elle eſt paſſionnée,
Et méconnoît le joug de la raiſon.
Toute à l'objet de ſa flamme indécente
Elle ne peut ſouffrir d'en être abſente,
Sa vertu meurt : dans un fatal oubli
Son tendre amour demeure enſeveli.
C'eſt trop long-tems parler d'une infidelle:
Et cependant, nonobſtant ſon écart,
J'aimerois mieux ſuivre encor cette belle,
Que de conter les hauts faits de Richard.
Ce Paladin ſe livre à la triſteſſe
Dès que du Scric il apprend le départ,
Et qu'au mépris d'une ſainte promeſſe
Ce pere ingrat emmene ſa princeſſe.
Les aquilons déja ſe font ſentir :
Mais ſon ardeur ne peut ſe rallentir.
Il court au port : trouve une barque prête :
Prend un nocher ; & bravant la tempête,
Le porte à bord, & le force à partir.
La mer s'irrite, & lui fait telle fête
Qu'il eſt réduit bientôt au repentir.
La tête lourde & l'eſtomac débile,
Par le roulis il eſt tant tourmenté,
Que pour relâche en ſa perplexité
Il veut par force être mis dans une iſle.

Le nautonnier qui connoît cet aſyle,
Seigneur, dit-il, de ce péril nouveau
Eloignons-nous ; un charme difficile
Rend la valeur ou l'adreſſe inutile ;
Vous ne pourriez échapper au tombeau ;
Dans ce ſejour habite un monſtre étrange.
Soit. J'aime mieux, dit Richard, qu'il me mange
Que de me voir périr dans ton bateau.
De peur de pis on le met donc à terre
Où tout l'enfer va lui faire la guerre.
Voyons la bête, & n'en ayez pas peur,
C'eſt un dragon à viſage femelle,
Le cou d'albâtre, & la gorge très-belle ;
Hors que le tout eſt d'immenſe grandeur.
Plus, pattes d'ours ; (c'eſt une bagatelle,
Car nous voyons que mainte demoiſelle
Au bout des bras en a communément)
Main ſans défaut grace ſurnaturelle !
Item, la queue & la peau d'un ſerpent.
Par ſon inſtinct la bête embeſognée
Tend un filet d'un tiſſu ſingulier ;
Puis au milieu, tapie en araignée
Patiemment elle attend ſon gibier.
A ſecouer ces rêts Richard s'emploie.
Il les avoit apperçus par bonheur,
Et ſe garda de ce piége trompeur.
Le monſtre accourt pour fondre ſur ſa proie ;
La voyant libre, il recule de peur,
Vers ſon repaire il retourne bien vîte ;
C'eſt un rocher ; il ſe fourre deſſous,
Cache ſa griffe, & met ſa queue au gîte,

Ne laiſſant voir qu'un viſage aſſez doux.
Notre héros qui ne prend point le change,
Le ſuit, l'attaque, & ſur ſon cuir d'acier
Porte cent coups de ſon fer meurtrier;
Mais l'animal, d'une vîteſſe étrange,
D'autre filet le couvre tout entier.
Il frappe, il briſe il tranche la tiraſſe,
Et de ſes nœuds bientôt ſe debaraſſe.
De cette ruſe il cherche à ſe venger,
Mais le deſtin s'obſtine à l'outrager.
Portant au monſtre un coup de cimeterre
Sur ſon écaille il briſe comme verre.
Il reſte ferme en ce preſſant danger.
Près de cet antre un large précipice
A l'œil ſurpris offre un gouffre ſans fonds;
Un chêne altier couvre de ſon hoſpice
De cet enfer les abymes profonds;
Ses verds rameaux étendent leur ombrage
Juſqu'au-delà de ces bords dangereux.
De ſon ſang-froid conſervant l'avantage,
D'un ſaut léger Richard gagne un branchage,
Et ſans péril franchit le pas affreux.
Le fier dragon qui le voit avec rage
Près d'échapper à ſon puiſſant effort,
Vers le héros s'élance avec courage;
Son corps peſant n'atteint pas l'autre bord.
Il tombe au fond de ce vaſte Tenare,
Au roc envain il cherche à s'accrocher,
De pointe en pointe on l'entend trébucher,
Et de ſes cris l'horrible tintamarre
Va juſqu'au port effrayer le nocher.

C'eſt pour Richard un favorable augure.
Le paladin par un étroit ſentier
Dans un grand bois errant à l'aventure
Eſt ébloui d'un éclat ſingulier :
Il s'en approche, & découvre une armure,
Prés de laquelle eſt un noble courſier.
Un ſimple fil tient au mors qui l'embouche,
Il mord ſon frein, le feu lui ſort des yeux.
On lit ces mots gravés ſur un cartouche :
» Pour obtenir ces harnois précieux,
» Il faut dompter cet animal farouche.
Richard déja croit être ſûr du prix ;
Mais le cheval n'eſt pas du même avis,
Et dès qu'il voit le guerrier en meſure,
D'un air malin l'ingrate créature
Lui lance au nez deux petits fers polis ;
Peu s'en fallut qu'il n'en reçût l'atteinte.
Pour parvenir à s'élancer ſur lui,
Il paſſe envain de l'audace à la feinte,
Il ſe dépite & voit avec ennui
Qui n'obtient rien par douceur ni par crainte.
Richard s'obſtine : il rêve, il réfléchit,
Et le filet lui revient dans l'eſprit,
Il court le prend à l'antre de la bête,
Vient au courſier, & le lui lance au cou,
Puis fortement tordant ce dur licou,
Au premier tronc l'attache par la tête.
L'ayant ainſi bien encapuchonné,
Il monte alors l'animal étonné,
Qui, furieux de colere & de honte,
Croit par cent ſauts le voir déſarçonné ;

Mais il le laſſe à la fin, & le dompte.
Un ſachet d'or lui pendoit à l'arçon.
Un parchemin d'écriture laponne
Etoit au fond; il le lit ſans façon,
Et n'eſt beſoin que cela vous étonne
Car dès l'enfance il fut inſtruit, dit-on,
En toute langue, hormis en bas-breton.
Là, les amours d'Origile & Lirine,
L'enchantement de la belle Deſpine,
Et les détails de cet événement
Etoient en vers décrits fidélement.
Pour délivrer cette beauté volage,
Il eſt preſcrit que le héros vaillant
Qui ſur le monſtre auroit eu l'avange,
Sur cet écrit devoit faire ſerment
D'aller au bois fatal, & d'être ſage.
Avec tranſport dans ce même moment,
Le paladin ſur ce parchemin jure,
Puis ſe rembarque avec empreſſement,
Sans oublier le cheval ni l'armure.
Allons l'attendre en ce fatal ſéjour,
Où l'on retient l'objet de ſon amour,
Et qu'ont déja gagné, par aventure,
Les quatre amans que connoiſſez très-bien,
Etant partis du pays Nubien,
Ils on fait voile à celui de Deſpine;
Mais parvenus dans ces lointains climats,
Ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas;
C'eſt la forêt d'Origile, & Lirine.
En arrivant à ce bois toujours vert,
Les chevaliers ſuivent de près leurs belles;

Qui, pour relâche à des châleurs cruelles,
Cherchent l'abri d'un lieu ſombre & couvert,
Mais dans les airs par des Zéphirs portées,
A leurs yeux même elles ſont enlevées.
Sur le ſommet de ces arbres touffus,
Voyant voler leurs belles déſolées,
De ce prodige ils demeurent confus.
Sur un gazon la princeſſe & la Fée
Cédoient alors aux pavots de Morphée;
Mais deux objets ſi beaux, ſi précieux,
Cauſent toujours un réveil gracieux.
Un doux accueil raſſure les princeſſes;
Mille baiſers, mille tendres careſſes,
Les petits ſoins, les éloges flatteurs
Ces riens charmans qui gagnent tous les cœurs
Sont prodigués aux nouvelles hôteſſes.
Et cependant leurs amans étonnés
S'entretenoient avec un pied de nez.
Que diras-tu du vol de nos infantes?
En paradis en auroit-on beſoin?
Diſoit Anglante; elles ſont fort tentantes,
Dit Montauban; quelqu'un en prendra ſoin;
De Jupiter on m'a dit mainte hiſtoire;
Mais pour le coup je ne ſais plus qu'en croire.
C'eſt bien plutôt l'œuvre de Lucifer,
Répond Anglante; & ce dieu de la fable
N'a point de part à ce trait exécrable.
Pour ſoulager leur déplaiſir amer,
Quand aux maris on enlevoit leurs femmes,
Chacun jadis crioit: c'eſt Jupiter;
Mais tout empire en ce ſiecle de fer;

Car aujourd'hui, ſi nous perdons nos dames,
A qui s'en prendre ? au grand diable d'enfer !
Quoique l'affront à mon cœur ſoit ſenſible,
Je les ſuivrai pourtant, s'il eſt poſſible,
Quand je devrois y rencontrer la mort.
Ils vont alors au bois inacceſſible ;
Là, repouſſés par un charme inviſible,
Pour pénétrer ils font un vain effort.
Ils font le tour de la forêt ſauvage,
Et près d'un lac ils arrivent enfin,
Qui dans ſon centre ouvre un large chemin:
Une nacelle attendoit au rivage :
Sans balancer ils s'y jettent tous deux,
Et pour voguer s'y prennent de leur mieux,
Mais deux beautés qui ſortent de la poupe,
Subitement paroiſſant à leurs yeux,
Offrent leurs ſoins pour guider la chaloupe.
On part : à peine ont-ils la voile au vent,
Que Richardet au même port arrive,
Pour prendre haleine, avant que je le ſuive,
Je veux ici m'arrêter un moment.
Dans quelque accès d'un zele impatient,
Je me ſuis plaint à tort, je le confeſſe,
Du fou d'auteur, qui du couple d'amans
Faiſant le ſort, du plaiſir aux tourmens,
Du mal au bien, les promene ſans ceſſe :
Car quoiqu'au fond je ne l'approuve pas :
En l'accuſant, contre moi je dépoſe.
Examinons nos vœux, nos ſoins, nos pas :
De bonne foi, faiſons-nous autre choſe ?
Il n'eſt mortel qui ne tienne en ſa main,

Du plus au moins, le bonheur de ſa vie.
Et par l'effet d'un jugement mal ſain,
Ce qu'on poſſede excite le dedain :
Ce qu'on n'a pas excite notre envie.
Loin de jouir du bien-être préſent,
Nous n'y trouvons que dégoût, qu'amertume :
L'orgueil égare, & le deſir conſume :
Nous troublons l'eau qui nous ſert d'aliment !
Mais, dira-t-on, nous penſons ſenſément,
Et n'avons point nos cervelles coëffées
De ces lutins, ces monſtres, & ces Fées,
Ces durs combats, ces nains, & ces géans.
Eh ! nous donnons dans des excès plus grands :
Des paſſions nos têtes échauffées
Ont des objets bien plus extravagans.
Garbolin rit : & ſa muſe légere,
Sans l'adorer, décrit une chimere :
De ſes projets notre eſprit entêté
N'en voit jamais l'impoſſibilité.
Pour être heureux, eſt-il une ſcience ?
Oui chacun peut l'acquérir ſans dépenſe,
Et ſans troubler ſes précieux loiſirs.
En quatre mots : ayons de l'indulgence :
Connoiſſons-nous : modérons nos deſirs :
Mais armons-nous ſur-tout de patience :
Car le bonheur, quoiqu'un vain peuple penſe,
Conſiſte moins à jouir des plaiſirs
Qu'à fuir les maux qu'entraîne la démence.
Sur ces écarts c'eſt aſſez raiſonné :
Que celui-ci, lecteur, ſoit pardonné,
Et je reprends ma tâche avec courage.

Notre Richard descend sur le rivage,
Voit ses cousins, les appelle étonné :
Ils semblent sourds. Dès qu'il est sur l'arene,
Tendrons charmans n'attendent pas qu'il vienne
De mainte barque il se voit entourer :
Avec ardeur chacune offre la sienne,
Et c'est à qui se verra préférer.
Le Paladin les trouve intéressantes :
De leur débat s'amuse avec plaisir,
Et les voyant toutes si caressantes,
Point ne voudroit refuser ni choisir.
Viens avec nous, lui dit l'une d'entr'elles,
Beau chevalier, formé pour les amours,
Quitte le poids de ces armes cruelles :
Viens, nous saurons te filer d'heureux jours.
Laisse un laurier farouche, imaginaire,
A ces mortels qu'afflige la laideur,
Qui, comme toi, n'ont pas le don de plaire.
Ton front aimable, où brille la candeur,
Dut-il jamais exciter les alarmes !
Tes yeux, d'amour les plus puissantes armes,
Sont ils donc faits pour inspirer l'horreur !
L'injuste soif de faire des conquêtes
Désole trop la triste humanité,
Puisque ce n'est qu'en écrasant des têtes,
Qu'affermissant son pied ensanglanté,
Un guerrier monte à l'immortalité.
La douce paix, idole de la terre,
Pour un héros est-elle à dédaigner ?
Hélas ! ce n'est que pour la voir régner,
Que quelquefois on peut souffrir la guerre !

Mais par l'eſſor d'un inſtinct généreux,
Si ta grande ame aſpire à tout ſoumettre,
S'il te faut vaincre enfin pour être heureux,
par des efforts plus doux, moins dangereux,
Que de lauriers ton cœur peut ſe promettre!
Nous combattrons ſous l'étendard d'amour.
Mes ſœurs & moi, diſputant la victoire,
Compte, guerrier, quelle moiſſon de gloire,
Si tu nous peux ſubjuguer tour à tour!
Le bon Richard, tenté, de cette aubaine,
Par tant d'attraits ſe laiſſe enfin forcer,
Et veut entrer dans la barque prochaine:
Mais ſon cheval refuſe d'avancer,
Saute, bondit du devant, du derriere,
Frappe, ſe dreſſe, & ſe montre rétif;
Fait tant enfin, que chaque bateliere
Craignant ſes pieds, & ſa dent meurtriere,
Avec frayeur regagne ſon eſquif.
Le chevalier rentre alors en lui-même,
Se reſſouvient du grimoire Lapon,
Et dit tout haut: mon cheval a raiſon.
Il voit ſoudain changer en rage extrême
Ce doux accueil & ces tendres regards;
Les chaſtes ſœurs lui jettent cent brocards;
Lui demandant qui des deux eſt le maître?
Au premier pré s'ils ne vont point repaître?
Et pour adieux leur lancent mille dards.
Honteux d'avoir mérité cet outrage,
Sans dire un mot, le modeſte guerrier
Au ſein des eaux pouſſe ſon fier courſier,
Et veut gagner l'autre bord à la nage.

Il fend les flots, & voit déja la plage,
Mais au moment qu'il eſt prêt d'aborder,
Des feux ſoudains s'élancent du rivage,
Et leur vapeur forme un brutal nuage
Dont ſon cheval ſe ſent intimider.
Il va plus loin, & contre ſon attente,
Pareil obſtacle empêche ſa deſcente.
Il tente encor ſans s'impatienter;
Mais quelque part qui s'oſe préſenter,
Toute la côte eſt d'abord enflammée;
Il eſt couvert de ſoufre & de fumée:
Et ſon courſier, de l'odeur rebuté,
Avec horreur fuit ce bord empeſté.
Le paladin, d'un manteau qu'il apprête
De l'animal enveloppant la tête,
Sur ces volcans le porte avec effort:
Aucun péril ne peut troubler ſon ame:
Sans la ſentir il traverſe la flamme,
Pour cette fois, mon cheval avoit tort,
S'écria-t-il: ce feu n'eſt point à craindre.
Dès que de l'onde en effet Richard ſort,
Il voit par-tout l'embraſement s'éteindre.
Il eſt alors dans un charmant vallon.
Il ſaute à terre, & fait dans la prairie
A ſon cheval paître l'herbe fleurie,
Et près de lui s'étend ſur le gazon.
Là, reprenant l'écriture divine
Que dans le lac il a ſu préſerver,
Il la relit, & ſe met à rêver.
De tant de chocs l'ame triſte & chagrine,
Tous ſes penſers ſe tournent vers Deſpine,

C'eſt, diſoit-il, un ſort aſſez fatal
De voir toujours ſa princeſſe enlevée.
Pour cette fois, du moins, c'eſt une Fée,
Et je n'ai point à craindre de rival :
Car ce qu'on dit ici de l'Androgine
Qui follement brûle pour cet objet,
Quand ce ſeroit ce que je m'imagine,
C'eſt bagatelle : & pour être inquiet,
Je connois trop le bon goût de Deſpine.
En s'occupant de ces raiſonnemens,
De tous côtés il promenoit ſa vue.
Il voit ſortir de la forêt touffue
Un enchanteur en longs habillemens,
Qui doucement l'appelle, & le ſalue :
Le ciel, dit-il, rempliſſe tes ſouhaits !
A cette voix Richard court, & s'empreſſe :
En s'approchant, qu'elle eſt ſon allégreſſe,
Quand de Maugis il reconnoît les traits !
A mon ſecours, c'eſt le ciel qui t'envoie :
Ami, dit-il, que tu viens à propos !
Calme les maux dont tu me vois la proie,
Rends à mon cœur Deſpine & le repos.
L'adverſité fait briller le courage,
Répond Maugis au héros palpitant ;
Vois ton malheur d'un œil ferme & conſtant ;
Cher Richardet, ta Deſpine eſt volage ;
C'eſt encor peu ; tu ſerois trop heureux
Qu'elle n'eût point à rougir de ſes feux ;
Et de l'objet pour qui ſon cœur te quitte,
Qu'elle eût du moins pu venter le mérite.
Ami ſon choix à jamais déteſté

Eſt plus honteux que ſa légéreté,
Il eſt frivole, affreux, abſurde, infâme;
Tu vas frémir de ſa fragilité,
Elle aime un monſtre, en un mot, une femme.
Bon! une femme! ai-je bien entendu!
Dit Richardet; je croyois tout perdu!
Mon cher ſorcier, que le diable t'emporte?
Pourquoi, pour rien, m'alarmer de la ſorte?
Des accidens que j'ai pu redouter
C'eſt-là le moindre, à ne me point flatter.
Ce feu follet qui te paroît étrange
Ne peut durer; elle perdroit au change:
Et nous avons ſans beaucoup de travail,
De quoi braver ce vain épouvantail.
Mais faiſons grace à ma tendre princeſſe.
Je donnois, moi, tantôt dans un ſerrail
Sans mon cheval, vrai miroir de ſageſſe,
Qui par bonheur tenoit le gouvernail.
Nous avons tous nos momens de foibleſſe.
Pour affranchir bientôt de ces liens
Cette béauté dont je pleure l'abſence,
J'ai mon ami, recours à ta ſcience.
Enſeigne-m'en, ſi tu peux, les moyens.
En conſervant ce cheval & ces armes
Tu peux marcher, dit Maugis ſans alarmes;
Mais, prends-y garde, ami, dans aucun cas
N'ais ſur ce point, ni bonté, ni foibleſſe,
Quoiqu'on te diſe enfin, n'en deſcends pas.
Tes yeux jamais ne verroient ta maîtreſſe;
Enſeveli dans ces ſauvages lieux
Tu traînerois une obſcure vieilleſſe,

Si tu perdois ce cheval précieux.
Lui ſeul rendra ton ſuccès infaillible ;
De l'animal connois l'heureux talent.
Quelque vertu qu'ait un charme invincible,
Chef-d'œuvre heureux d'un enchanteur ſavant,
Il doit céder à ſon pouvoir terrible ;
Tout eſt détruit par ſes pieds de devant,
Les tours, les monts, les flammes & les ondes,
Les gouffres pleins de reptiles immondes,
Monſtres, fantômes, hypogrife, ou géant,
Tout ſous ſes pas rentre dans le néant.
Je crois de plus qu'il n'eſt pas inutile
De t'éclaircir ſur ce fatal ſéjour.
Tu ſauras donc que la fée Origile
Pour un génie eut jadis de l'amour,
Et qu'à Lirine ils donnerent le jour.
Cette union céleſte & glorieuſe
La conduiſoit à l'immortalité ;
Mais au mépris de la fidélité,
D'un écüyer elle fut amoureuſe.
Son feu honteux pour un ſi vil objet,
A ſon époux ne put être ſecret.
Il s'indigna d'une ardeur criminelle,
La dégrada de ſon droit d'immortelle,
De ſes regards la bannit ſans retour,
Et pour punir cette épouſe infidelle
Il ſe ſervit de ſon coupable amour.
Pour chaque objet qui s'offroit à l'infâme,
Elle ſentoit une impudique flamme ;
Mais par l'effet du magique pouvoir
Qui la rendoit ſi facile & ſi tendre,

Un autre point qui pourra te ſurprendre,
Dans tous ſes ſens portoit le déſeſpoir.
A chaque amant qui convoitoit la belle
Elle inſpiroit une ardeur mutuelle ;
Tous deux unis par les mêmes deſirs,
N'en attendoient que les plus doux plaiſirs.
Je vais tâcher de t'expliquer le reſte.
Il te ſouvient d'avoir lu quelque part
Qu'un enchanteur par l'effet de ſon art
A certain roi fit un tour très-funeſte.
Chez ſa maîtreſſe auſſi-tôt qu'il venoit,
La mort ſembloit lui fermer la paupiere
Qui ne s'ouvroit jamais à la lumiere
Qu'à chaque pas qui d'elle l'éloignoit.
Le fier génie, enclin à la vengeance,
Se reſſouvint de ce trait malfaiſant :
Et dans Paris le cas ſeroit plaiſant
Si chaque époux avoit même puiſſance.
Pour ces amans, d'amour le clair flambeau
A contre-tems ſe montrant triſte ou beau,
De près s'éteint, & de loin ſe ralume
Tant & ſi bien, qu'en ce tourment nouveau
En vains efforts chacun d'eux ſe conſume
En maudiſſant l'enchantement malin.
Depuis ce tems, Origile chagrine
Qu'un tendre amour attache à ſa Lirine,
Craignant pour elle un ſemblable deſtin,
Lui fit horreur du ſexe maſculin.
L'art acheva dans cette conjoncture
De décider un penchant clandeſtin
Qu'avoit déja préparé la nature :

La Fée enfin pour confirmer l'abus
Fit ce ſéjour, d'où tout mâle eſt exclus.
Tandis qu'ainſi le ſage l'endoctrine,
Sur ſon cheval Richard eſt remonté,
Et le conjure avec vivacité
De le conduire où peut être Deſpine.
Tu vas la voir, dit Maugis, à l'inſtant:
Je conduirai cette grande aventure.
Il prend d'un nain les traits & la figure,
Et de la terre, à ſon ordre puiſſant,
Sort un bidet qui lui ſert de monture.
En s'avançant dans la forêt obſcure,
Survient contre eux un géant mal-adroit,
(Tous ſur ce point ſont aſſez uniformes)
Qui pour toute arme a des pierres énormes,
Il en lance une, & ne viſe pas droit.
Vers un endroit dont le nom ſcandaliſe,
Et chez géans donne beaucoup de priſe,
(Et celui-ci de plus étoit Lorrain)
Le bon cheval détache un coup mal ſain.
Cette ruade entre eux finit la guerre.
Se plaignant fort du coup prémédité,
Qui donne atteinte à ſa poſtérité,
Le mécréant couvre un arpent de terre.
Nos paladins après l'avoir quitté
Voient errer dans des routes charmantes
Groupes divers de femelles fringantes.
Rappelle ici toute ta fermeté,
Mon cher couſin, dit le nain à leur vue:
Tout ce cortege annonce la beauté
Dont j'ai pour toi redouté l'entrevue.

Songe ſur-tout à tenir pour ſuſpects
Tous les propos emmiellés de Deſpine
Qui te feroit hacher pour ſa Lirine
Par un abus renouvellé des Grecs.
Dans ce moment les deux gentes pucelles
Sortent gaîment du bocage prochain
Chantant, ſautant, ſe tenant par la main,
Se careſſant comme deux tourterelles.
La Fée à peine a vu le Paladin,
Qu'elle pâlit; ce cheval & ſes armes
Pour ſon amour lui donnent des alarmes,
Et ſur ſon front ſe peint un noir chagrin.
Viens dans mes bras, dit-elle, ma colombe,
(Bas à Deſpine en la tirant à part)
Vois ce guerrier: c'eſt le cruel Richard,
Celui qui mit ton frere dans la tombe.
Il faut ici que le traître ſuccombe,
Pour l'attirer employons tout notre art:
Feins de l'aimer, & ſa perte eſt certaine.
Deſpine alors qu'un puiſſant charme entraîne,
Sans le connoître aborde ſon amant.
Puis-je ſavoir, ſeigneur, dit la princeſſe,
D'où vous venez, & quel ſort nous adreſſe
Un chevalier ſi brave & ſi galant?
Dans votre cœur eſt-il permis de lire?
Ajouta-t-elle, avec un doux ſourire,
Pour quelque belle eſt-il déja bleſſé?
Mais près de nous quel ardeur martiale
Vous fait reſter ſur votre Bucéphale;
Pourquoi de fer êtes-vous hériſſé?
Donnez, ſeigneur, à votre courtoiſie

L'air moins auguſte, & l'accueil plus humain,
Car de danſer il me prend fantaiſie,
Je vous attends pour me donner la main.
Le pauvre amant qui malgré le grimoire,
N'a jamais cru qu'elle ait pu l'oublier,
Bien tendrement ſe met à la prier
De rappeller ſes ſens & ſa mémoire.
Ah, diſoit-il, ſi ton perfide cœur
Brûla pour moi d'une ſincere ardeur,
Comment parjure, en le voyant paroître,
De ton Richard méconnois-tu les traits ?
Ton *imbroglio*, maſque, n'eſt pas mauvais !
Comment veux-tu qu'on puiſſe reconnoître,
Dit-elle, un nez que l'on ne vit jamais ?
Lirine alors, qui par cette querelle
Voit échapper le héros furieux,
S'approche, & dit d'un air myſtérieux ;
Ceſſez, ſeigneur, de la croire infidelle,
Pour feindre ainſi Deſpine a ſes raiſons.
Danſez enſemble, & pendant cette fête
Si vous pouvez l'attirer tête-à-tête,
Je veillerai contre les trahiſons.
L'amour le rend imbécille & crédule,
Et pour deſcendre il appelle ſon nain
Qui de dépit murmure, geſticule,
Lui fait la moue, & ſe tourmente envain.
Il vous plaît donc faire votre toilette !
Hé bien, dit-il, paſſons dans ce boſquet,
Là je mettrai nos chevaux au piquet,
Puis-je ſaurai dans votre humeur coquette
Vous traveſtir en mignon de couchette,

On peut toujours vous faire un gros bouquet.
Le chevalier rit de ſa bruſquerie,
Et ne ſent pas l'amere raillerie
De l'écuyer qu'il ſuit au fort du bois.
C'eſt dont ainſi que tu tiens ta promeſſe,
Lui dit Maugis, chevalier diſcourtois!
C'eſt à la danſe, au luxe, à la molleſſe
Que Richardet borne ici ſes exploits!
Mais ta prudence enfin eſt déplacée,
Répond l'amant: tu ſais ce qu'on m'a dit;
A feindre ainſi la princeſſe eſt forcée,
J'ai vu ſon cœur j'ai lu dans ſa penſée,
Dans ſes beaux yeux ſon amour eſt décrit.
Je dirai plus; dût-elle à ma ruine
Tourner ſon art, ſa beauté, ſon eſprit;
A tous ſes vœux mon tendre cœur ſouſcrit,
Je périrai ſans offenſer Deſpine.
Fuis donc, ingrat; mépriſe mes bienfaits,
Repart Maugis en reprenant ſes traits.
Va éprouver la trame la plus noire,
Avec tes jours cours immoler ta gloire.
Quitte, Richard, ces armes, ce courſier:
Ils étoient faits pour un cœur magnanime.
Toi, lâche amant, guerrier puſillanime,
Change en fuſeau ton inutile acier.
Richard frappé comme d'un coup de foudre,
Sent à ces mots une ſecrette horreur.
L'honneur combat; mais prêt à ſe réſoudre,
Hélas, dit-il, tu déchires mon cœur,
Mon cher Maugis; mais crois-tu donc toi-même
Que cet objet ſi doux, ſi généreux,

S'osât livrer à la fureur extrême
D'assassiner un amant malheureux !
Tu vas le voir, rougis de ta foiblesse,
Dit à l'instant le sage impétueux ;
Mais un héros, pour être vertueux,
A-t-il besoin qu'on l'éclaire sans cesse !
De gazons secs assemblant un monceau,
Il forme alors un fantome nouveau,
Et par l'effet de sa haute science,
Du paladin lui donne l'apparence.
Mais de morale il me prend un accès.
Une autre fois de ce tour de soupleſſe
Je conterai la suite & le succès.
Un peuple Grec voulant à la jeuneſſe
Donner l'horreur du vin pris à l'excès,
Faisoit gorger de ce traître breuvage
Des malheureux réduits à l'exclavage.
Ses vils effets excitant le mépris
Servoient d'exemple à ces jeunes esprits.
Nous nous croyons aujourd'hui très-habiles ;
Mais ces enfans, du moins, étoient dociles !
Pour parvenir à voir la vérité,
Le premier pas est la docilité.
Plus d'un Richard se prévient, & s'entête ;
On prêche en vain ; il n'en fait qu'à sa tête.
Nous ne manquons jamais de précepteur,
Nos actions n'en sont pas plus sensées,
Un jour trop tard.... bon soir mon cher Lecteur.
Allons dormir sur ces bonnes pensées.

Fin du huitieme Chant.

CHANT NEUVIEME.

EN ruminant ſur quelque rêverie,
Dont nuit & jour je noircis mon papier,
Un ſentiment biſarre & ſingulier,
Moitié réel, moitié plaiſanterie,
A mon eſprit offre un riant tableau.
Nous rêvons tous, chacun comme il ſe trouve;
Grand ou petit; foible ou fort; laid ou beau;
Et quelque ſort qu'ici-bas on éprouve,
Sa courte fin remet tout de niveau.
C'eſt, dira-t-on, un problême nouveau;
Ce n'eſt pas tout. Il faut que je le prouve.
Pour procéder avec préciſion,
Interrogeons quelque être aſſez durable
Pour avoir vu mainte mutation
Depuis Noé. L'époque eſt mémorable.
N'allons pas loin. Ce champ, oui, ce limon,
Mieux qu'un docteur va nous faire un ſermon;
Il parlera ſans égard & ſans feinte.
Je fus, dit-il, forêt au temps jadis.
Fauves ſans nombre habitoient mon enceinte;
Quelques humains entreprenans, hardis,
Vinrent un jour détruire leur taniere.
Le fer, les feux dans mon ſein introduits,

Avec

Avec fureur ſéparent de leur mere
Cent pins altiers que mille ans ont produits.
Un laboureur, de ma triſte aventure,
Me conſola par d'utiles travaux.
Je ne fus point ingrat à ſa culture;
Mais ma bonté lui donna des rivaux;
Du plus puiſſant je devins le partage.
Bientôt après, ce prétendu ſeigneur
Me deſtina pour un nouvel uſage;
Il ſe plaiſoit ſur-tout au jardinage,
D'une muraille il m'accorda l'honneur.
Le changement plut à ſon ſucceſſeur;
Sur mon terrein il bâtit un village,
Puis me vendit. Un autre poſſeſſeur
Fit renverſer juſqu'au moindre édifice,
Creuſa mon ſein, & le fit remplir d'eau.
Depuis, d'un ſort & d'un maître nouveau,
En divers temps j'eſſuyai le caprice;
Pour vous tracer cette fatalité,
Je fus le prix du ſang, de l'avarice,
De l'infamie, ou de l'iniquité.
Conquis, troqué contre un métal ſtérile,
Forêt, jardin, pré, maiſon, étang, ville,
De main en main toujours défiguré,
Chacun ſuivant ſon génie indocile,
Me retournant, m'arrangeant à ſon gré;
Vous me voyez. Je ſuis champ labouré.
Ils exerçoient un pouvoir inutile:
Ils ſont paſſés, & je ſuis demeuré.
Or, dites-moi, ſi vous pouvez connoître
Quel fut d'eux tous mon véritable maître:

Car je m'y perds du ſoir au lendemain.
Nul ne l'étoit. Tous s'imaginoient l'être,
Et chacun d'eux a fait un ſonge vain.
N'en doutons point : malgré l'erreur commune,
Je n'eus jamais de deſpote certain,
Et n'ai ſubi le pouvoir ſouverain
Que du deſtin, du temps, de la fortune.
Si notre vie eſt un tiſſu d'erreurs ;
Si ce champ ſeul a couté tant de ſonges,
Combien notre or, nos titres, nos grandeurs,
(Biens paſſagers, ou frivoles menſonges,)
Combien nos maux, nos ſoucis, nos malheurs,
Nous pourroient-ils déceler de rêveurs ?
Nous rêvons donc : la choſe eſt avérée :
Ou, pour parler plus poſitivement,
Tout le paſſé, le fut-il d'un moment :
Tout l'avenir, que notre ame altérée
Dans le lointain contemple avidement :
Songes errans, dans la nuit azurée !
Que reſte-t-il de réel ? Le préſent :
Mais ce préſent a ſi peu de durée,
Qu'en y penſant, il fuit légérement.
Quoi ! me dira quelqu'un que je réveille :
Rien n'eſt ſolide ! Et je travaille en vain !
A vos diſcours ſi l'on prêtoit l'oreille,
Mon bon ami, que deviendroit demain ?
Entendons-nous : la choſe eſt très-facile.
Dans vos projets allez votre chemin,
S'ils ſont ſenſés : ſi leur but eſt utile.
Modelez-vous ſur ce pilote habile
Qui ſur la mer gouverne ſon vaiſſeau.

Que le vent gronde, ou que le temps ſoit beau,
Rien n'eſt certain ſur l'onde inſidieuſe.
Son eſprit fier, ſon ame courageuſe
Sont occupés d'un intérêt plus grand.
Dans les périls toujours ferme & conſtant,
Son œil voit tout, & ſa main conduit l'œuvre.
C'eſt un écueil, une barre, un courant :
Suivant l'obſtacle il regle ſa manœuvre.
Rien n'affoiblit ſon deſſein arrêté :
Plus il combat, plus ſa vertu s'exerce.
En divers ports il échange, il commerce,
Laiſſant par-tout où la mer l'a porté
Des monumens de ſon utilité.
De ce pilote on devine l'emblême ;
C'eſt la raiſon ; le vaiſſeau, c'eſt nous-même,
Et cette mer, l'eſpace de nos jours ;
Ainſi du reſte. Abrégeons ce diſcours ;
Car de dormir quelqu'un auroit envie ;
Déja peut-être en ai-je fait les frais.
Encor ce mot. Marquez par des bienfaits
Cent point divers du cours de votre vie,
Et, tout entier, vous ne mourrez jamais.
Fuyez ſur-tout l'illuſion frivole,
Qui de ſon charme aveugle les amans ;
Au gré des vents, ſans agrès, ſans bouſſole,
Voyez errer leur navires flottans.
Voyez Richard, qu'un ſage garde à vue,
Aux lacs groſſiers d'une ruſe prévue,
Aveuglément cherchant à ſe livrer ;
Aux fers honteux tendant les mains lui-même,
Et s'irritant dans ſon erreur extrême

De tous les ſoins qu'on prend pour l'en tirer.
Sans l'écouter, dans un épais nuage
Maugis s'enferme avec le paladin,
Qui ſe déſole en voyant ſon image
Tenir ſa place en ce cercle badin.
Le chant, la danſe, & les galanteries,
Les ris, les jeux, & les agaceries,
Sont employés d'abord à l'attirer.
Mais à l'inſtant qu'ils ont ſu l'entourer,
Ces doux objets ſe changent en furies,
De vingt poignards le fantôme percé
A leurs genoux en vain demande grace;
En un moment mutilé, dépecé,
Leur barbarie à l'envi ſe ſurpaſſe.
Jamais le corps du chantre de la Thrace
En plus de parts ne ſe vit diſperſé.
Lirine alors s'emparant de la tête,
Que la princeſſe avec férocité
Oſe arracher du tronc enſanglanté,
Vers le palais, fiere de ſa conquête,
Marche à grands pas, & ſur un cabinet
En arrivant étale ce trophée.
Figurez-vous la fureur de la fée,
Lorſqu'elle voit que ce fatal objet
N'eſt qu'un gaſon, au lieu de Richardet.
Mais laiſſons-la conſulter l'art magique,
Pour découvrir quel trait diabolique
Malignement traverſe ſon repos;
Et retournons à l'imprudent héros,
Qui, conſterné de la ſcene tragique,
N'a pas encor ſu proférer deux mots,

Hé bien, tu vois, dit l'enchanteur habile,
Dans quel péril ton amour indocile
Sans mon ſecours t'alloit précipiter ?
Reprends, crois-moi, le cheval & l'armure,
Et ſi tu veux achever l'aventure,
Songe ſur-tout à ne les plus quitter :
Que ta princeſſe échappée à ce piége
Ne ſorte enfin de ce bois ſacrilége.
Près d'eux alors s'éleve un bruit ſoudain,
Et de rechef l'enchanteur devient nain.
Deux chevaliers couverts d'armes brillantes,
De leur côté viennent en folâtrant :
Mais ſur l'acier, des guirlandes galantes,
De longs cheveux à boucles ondoyantes,
Mouches, rubans, & bouquet dominant,
Font un contraſte auſſi fou que plaiſant.
Quoi ! s'écria Richard dans ſa ſurpriſe,
Reconnoîtrai-je à tant de mignardiſe
Les vaillans fils de Renaud, de Roland !
Quitte ce ton emphatique & pédant,
Répond Anglante : ici n'eſt point admiſe
La ſombre humeur qui te ſingulariſe.
Mon grand couſin, ajouta Montauban,
Sur ton cheval, fier comme un Artaban,
Tu n'entends rien à la valeur exquiſe
D'une friſure, ou d'un joli ruban.
Richard rougit de colere & de honte.
Ce ſont les fruits du fatal Taliſman,
Lui dit le nain : calme une ardeur trop prompte,
Et ſachons d'eux comment on vit ici.
Le chevalier alors les interroge.

Pour te conter la choſe en raccourci,
Dit Montauban, nous vivons ſans ſouci,
Et nos deſirs ſont notre unique horloge.
Ici, par-tout on mange, on boit, on loge:
Diables valets ſervent à point nommé:
Et ce ſéjour ſeroit très renommé
Sans certain point qui rabat de l'éloge.
Quel eſt ce point? reprend le paladin.
C'eſt: dit Anglante, un petit ſort badin,
Peu catholique, & qu'on défend au prône,
Que de ces lieux la diſcrette matrône
Jeta jadis au ſexe maſculin.
On nous avoit enlevé nos maîtreſſes,
Et pour les ſuivre en ces routes traîtreſſes,
Nous avions fait des efforts impuiſſans.
A nos regards s'offre un grand marécage
Qui donne accès à la forêt ſauvage,
Unique but de nos deſirs preſſans.
Là, deux tendrons, frais, vermeils, & fringans,
Dans leur eſquif nous offrent le paſſage.
Tout en voguant vers l'oppoſé rivage,
Nous leur tenons quelques propos gaſcons.
Pour acquitter ainſi votre péage,
Vous, paroiſſez, meſſieurs, trop bien en fonds:
Payez, payez, nous dirent les donzelles,
Et ſans regret vuidez vos eſcarcelles:
Payez, enfans, c'eſt autant de ſauvé,
Et vous perdrez ce qu'aurez réſervé.
Payons, couſin: les coquines ſont belles,
Nous diſions-nous. Adieu donc nos deniers.
Ayant payé comme de gros fermiers,

Tant, que tous deux à ſec nous demeurâmes,
Dans cet aſyle enfin nous nous rendons.
Par ces taillis nous marchons, nous perçons,
Et par bonheur nous rencontrons nos dames :
Tu peux juger ſi nous les embraſſons.
Ce doux effet de notre ardeur conſtante
Dans leurs eſprits excite l'épouvante :
Par leurs beaux yeux, qu'un charme a prévenus,
(Le croiras-tu !) nous ſommes méconnus.
Pour rappeller nos traits à leur mémoire,
Nous leur contons en vain leur propre hiſtoire :
On nous écoute avec un air glacé,
Et de leur cœur l'amour eſt effacé :
Avec frayeur elles prennent la fuite.
Nous les ſuivons, mais de loin ſeulement,
Pour éviter que notre empreſſement
N'augmente encor la peur qui les agite.
Nous les voyons avec raviſſement
Se joindre alors à l'aimable Deſpine,
Qui ſur le bras d'une beauté divine
Tout en marchant s'appuyoit tendrement.
Nous avançons vers la dame inconnue,
Qui contre nous dès long-temps prévenue :
Ah, vous voici, dit-elle, beaux garçons !
Je l'avoûrai, votre mérite eſt rare :
Mais dans ces lieux domine un goût biſarre.
Vos airs tyrans pour nous ſont des chanſons :
Les traits vainqueurs dont votre orgueil ſe pare
Ne produiront ici que des glaçons.
De ce moment, inconnus à nous-même,
Nos grands talens nous ont abandonnés,

Tout se refuse à nos vœux forcenés :
Nous essayons dans ce dépit extrême
De vains efforts contre un pouvoir suprême :
Mais il ne reste à nos sens étonnés
Que des desirs sans cesse aiguillonnés.
Incessamment au milieu de ces belles,
Nous les servons comme divinités :
Nous adorons leurs moindres volontés,
Et tous nos goûts sont inspirés par elles.
Cette parure enfin, que tu nous vois,
Cette frisure est l'œuvre de leurs doigts :
Elles portoient ces rubans, ces guirlandes,
Et sur leur sein ces fleurs ont reposé.
Ce que lutins contre nous ont osé
Est adouci par des faveurs si grandes.
Détaillez-nous en termes plus précis,
Reprend Richard, ce que c'est que la Fée :
Car vous semblez dans vos fades récits
A ses attraits ériger un trophée,
Et sur ce point j'ai l'esprit indécis.
C'est, dit Anglante, une étrange poulette
Qui sans façon en public fait toilette,
Et dont l'orgueil, du plus parfait des corps
Effrontément étale les trésors.
Mais, tu ne peins ici que la coquette,
Dit Montauban ; la tendre Bachelette
Mérite bien un portrait régulier.
Cette Lirine est une créature,
Mais sans modele ; un être singulier
Qui réunit tout ce que la nature
Peut assembler dans un beau cavalier.

Figurez-vous l'amour en joli page ;
L'air décidé, l'œil noir, gentil corſage,
Démarche leſte, & jambe faite au tour ;
Lirine encor l'emporte ſur l'amour.
Tous les talens, les graces, l'élégance,
Cette indécence, & cette indignité,
Cet air ouvert, & cette noble aiſance
Que nous nommons ſupériorité ;
Tout eſt divin, tout ravit, tout enflamme !
Et quelque objet, héros, génie, ou dame,
Pour qui ſon choix ait jamais éclaté ;
De ſon bonheur qu'il tire vanité !
Tu peux m'en croire, & tout nuls que nous ſommes,
Duſſent un peu nos belles en pâtir,
Nous n'aſpirons à devenir des hommes
Que pour pouvoir un jour la convertir.
Juſqu'à préſent, avec idolâtrie,
A ſon ſeul ſexe elle donne des ſoins.
Si d'un amant elle eſt jamais ſervie,
Qu'il jouira d'un ſort digne d'envie
Dans les tranſports dont nous fûmes témoins !
Dans un verger, obſerve la conduite
D'un vaillant coq, de poules entouré ;
Diſtribuant au cercle qu'il invite
Le grain broyé ſous ſon bec aceré,
Se panadant, & d'un morceau d'élite
Gratifiant ſa poule favorite :
Telle on la voit, en moderne titan,
Tyranniſer la céleſte aſſemblée
Que lui ſoumet ſon maintien capitan.

Tout attaquer, tout apporter d'emblée,
Et ſe donner tous les airs d'un ſultan.
Mais! ſur quels droits, l'aimable enchantereſſe
Sait affermir ſon empire amoureux!
De quels plaiſirs elle enivre ſans ceſſe
Tant de beautés dociles à ſes vœux!
Du franc moineau les tendreſſes ſolides,
Les vifs élans, les feux paſſionnés,
N'ont rien d'égal à ces effets rapides,
Volcans heureux de ſes ſens effrénés.
Tu peux juger par ce crayon fidele,
Quoiqu'au-deſſous de la réalité,
Si ta Deſpine, à tant de volupté,
Eut ſi grand tort de n'être pas rebelle.
Et quand la belle eût eu la fermeté
De réſiſter à cette ardeur nouvelle,
Dans ce ſéjour un magique pouvoir
Eût à ſon cœur impoſé ce devoir.
Ne parlons plus de ce charme funeſte,
Répond Richard: mes griefs ſont réels,
Et d'un objet que mon ame déteſte;
Tu n'as point ſu les complots criminels.
Tandis qu'ainſi de la Fée amoureuſe
Les jeunes gens vantent la vie heureuſe,
Elle paroît. Ses longs cheveux épars,
Et la fureur qu'expriment ſes regards
N'effacent point ſa beauté merveilleuſe.
Un gros buiſſon lui dérobe Maugis:
Mais elle voit les guerriers réunis.
De leur concorde elle ſemble affligée,
Et deux lutins, à ſes ordres ſoumis,

Prennent les traits de Coreſe & d'Argée
Pour diviſer ces puiſſans ennemis.
Dans ce moment la grêle & les tempêtes
Fondent ſur eux, & menacent leurs têtes:
Mais des guerriers les harnois enchantés,
Et du cheval les rares qualités
De ces fléaux leur épargnent l'atteinte.
Le ſeul Maugis reſſentoit quelque crainte:
Car chez la Fée il ſe trouvoit alors,
Où ſes démons n'étoient pas les plus forts.
Sans s'approcher, les deux feintes princeſſes
Aux deux couſins prodiguant les tendreſſes,
Les invitoient à quitter Richardet.
Suivant les pas du couple Farfadet,
Ces aveuglés croient à ces preſtiges.
De mes récits je me tirerois mal
Si je voulois raconter les prodiges
De mon héros & de ſon bon cheval.
Hydres, ſerpens, hypogrifes énormes,
Les cris, la nuit, les fantômes affreux,
Les coups peſans, les déluges de feux,
Et tout l'enfer, ſous mille & mille formes
Cedent enfin à leurs efforts heureux.
A tant d'exploits Urine encor réſiſte.
Richard ſur elle oſe lever le bras.
Frappe, inhumain: l'enchantement ſubſiſte,
S'écria-t-elle: en vain tu me vaincras,
Et par mon ſang, dans ſa haine affermie,
D'un cœur ſi lâche à jamais ennemie,
Deſpine en pleurs vengera mon trépas.
Sur cette belle il jette alors la vue,

Et ſe reproche un attentat honteux.
Et cependant la princeſſe éperdue
Par un centaure eſt ravie à ſes yeux.
Il fuit Lirine, & ſon cœur lui pardonne.
Après le monſtre il court, il s'abandonne,
Et ſon courſier ſeconde ſon ardeur.
Mais dans l'inſtant que le fer le menace,
Le quadrupede oppoſe à ſa fureur
Ce tendre objet qui lui demande grace.
Richard s'arrête, & tout ſon ſang ſe glace,
Il veut en vain tourner le raviſſeur;
Devant ſes coups il ne voit que Deſpine.
Le fier courſier, qui ſoudain ſe mutine,
De l'ennemi redouble la terreur,
Et le contraint à reprendre la fuite.
Dans ſa frayeur le monſtre a beau ruſer,
Le paladin ardent à ſa pourſuite,
Fait mille efforts pour le dépayſer,
Et le preſſant aux confins d'une route,
Le force enfin au parti qu'il redoute.
Il ſe trouvoit au bord de la forêt.
Et d'en ſortir la défenſe eſt expreſſe;
Mais à l'atteindre il voit le fer tout prêt,
La peur le trouble, il perd dans ſa détreſſe
Le ſouvenir de ce fatal arrêt.
A peine a-t-il fait ce pas indiſcret,
Deſpine échappe, elle tombe ſur l'herbe
Et le centaure alors foible & rempant,
Que le cheval foule d'un pied ſuperbe,
Eſt ſous ſes pas abîmé dans l'inſtant,
Légérement le héros ſaute à terre,

Et ſon amante eſt déja dans ſes bras,
Qui, ne voyant qu'un attirail de guerre,
Frémit encor, & ne le connoît pas.
Mais, il lui parle, il hauſſe ſa viſiere.
A la douceur de ces traits, de ces yeux,
Aux tendres ſons de cette voix ſi chere,
Un ſentiment ſoudain, délicieux,
Occupe alors ſon ame toute entiere.
L'amour reprend tous ſes droits ſur ſon cœur,
Le ſouvenir d'une erreur paſſagere,
Dans ſon eſprit qu'un ſort ne trouble plus,
N'eſt qu'une idée, une vapeur légere,
D'un ſonge vain trait biſarre & confus.
Comment ici tracer la vive image
De deux captifs long-temps dans l'eſclavage,
Qui ſont enfin libres dans leurs amours!
Si d'un torrent on arrête le cours,
Quand de la digue, à ſes eaux oppoſée,
Il force enfin la barriere briſée.
Rocs entr'ouverts, chênes déracinés,
Sont par ſes flots arrachés, entraînés
L'air comprimé que renferme la poudre,
S'il ſent la flamme au ſein d'un fauconneau,
En s'échappant, tonne, imite la foudre,
Lance à la fois l'éclair & le carreau.
Par ces effets, d'une ardeur trop contrainte
La violence eſt foiblement dépeinte.
Mais, où trouver des traits aſſez puiſſans,
Pour exprimer ces plaiſirs raviſſans,
Quand à ſon gré l'ame nage & ſe noie
Dans les tranſports d'une ineffable joie!

C'étoient ſes feux, ces torrens de douceur
Que des amans éprouverent les cœurs,
Après des jours ſi remplis de traverſes.
Je paſſerai les queſtions diverſes,
Dont je pourrois prolonger l'entretien.
Peut-on finir lorſque l'on s'aime bien!
Près de la mer, dans des côteaux fertiles,
A la diſtance environ de vingt milles,
Deſpine avoit un ſuperbe château.
Ils vont s'y rendre; & s'étant mis en ſelle,
Le paladin place en croupe ſa belle
Sur ſon cheval plus vîte qu'un oiſeau.
En peu de temps ils gagnent cet aſyle.
En s'approchant de ce ſéjour tranquille,
L'œil enchanté voit des parcs ſpacieux;
Et des ruiſſeaux d'une onde douce & pure
Semblent marquer, par leur tendre murmure,
Quelque regret de quitter ces beaux lieux.
Dans des jardins vaſtes, délicieux,
Où l'art par-tout embellit la nature,
On voit de loin des croupes précieux,
Marbres vivans qu'anima la ſculpture.
Sous des boſquets de riante verdure,
Et de leur ſein s'éleve juſqu'aux cieux
Un bâtiment de noble architecture.
Vers ce palais, ils s'avancent gaîment,
Et le guerrier deſcend avec Deſpine
Près d'un commode & riche appartement.
Lors, un vieillard d'encolure chagrine;
Où courrez-vous, leur dit-il bruſquement?
De quel pays vient-on ſi leſtement?

De France, ami, dit Richard qui badine.
L'autre répond : point ne m'ébahiſſez,
Et je l'aurois juré ſur votre mine,
Car ſans façon vous vous établiſſez ;
Mais pour ce ſoir cherchez ailleurs un gîte.
Sans raiſonner, ouvre-nous au plus vîte,
Dit le héros, avant qu'il ſoit plus tard.
Je ſuis ſans clés, ou le diable m'emporte,
Dit l'obſtiné ; faiſons donc d'autre ſorte ;
La clé, c'eſt toi, lui replique Richard.
A travers corps, il ſaiſit le vieillard,
Et l'appuyant d'une atteinte un peu forte,
Avec ſon buſte il enfonce la porte.
Du bruſque exploit il paroît s'étonner,
Seigneur, dit-il, vous pouvez ordonner.
Depuis le temps que ſans manger, ni boire
Sur ſon cheval trottant comme un courrier,
Contre l'enfer combat notre guerrier,
Il meurt de faim, nonoſtant ſa victoire ;
Car, comme on ſait, on ne vit point de gloire.
Mais ce qui plus le tenoit en ſouci,
Dans le château que je décris ici
Du châtelin froide étoit la cuiſine.
Le malheureux qui reconnoît Deſpine
Eſt tout confus de la traiter ſi mal.
Du vin, des noix, du pain & du fromage,
Des fruits, du beurre, avec quelque laitage :
Dans un palais ! le repas eſt frugal.
Tous mets ſont bons près de l'objet qu'on aime,
Le tendre amour les apprête lui-même :
La belle reine, & le héros vainqueur,

N'avoient jamais ſoupé d'auſſi bon cœur.
Mais tout prend fin : il faut qu'on ſe retire.
Pour deux amans qui tant ont à ſe dire
Il ne faudroit qu'un ſeul appartement :
Et le lecteur penſe malignement
Qu'on profita ſans remords & ſans crainte
De la douceur d'être là ſans contrainte.
Mais il ſe trompe ici très-lourdement.
Car deux logis d'une diſtance extrême
Pour leur malheur leur furent préparés.
Richard s'en plaint : mais Deſpine elle-même
Avoit voulu qu'ils fuſſent ſéparés.
Je dois juſtice à la ſage princeſſe.
Jamais ſon cœur n'eut de lâche foibleſſe :
L'en ſoupçonner ſeroit lui faire tort :
Et ſuppoſé qu'un excès de tendreſſe
L'eût engagée, en quelque inſtant d'ivreſſe,
A pardonner je ne ſais quel tranſport :
Qui ne ſe laſſe à combattre ſans ceſſe !
C'étoit l'amant qui ſe trouvoit trop fort,
Et l'on ne doit s'en prendre à la maîtreſſe.
Raiſon aveugle ! hélas, de quoi ſers-tu
Tu vas prêchant à la pauvre Deſpine
De ſubjuguer ſon cœur qui ſe mutine,
Et d'immoler l'amour à la vertu,
Elle te croit. Tu cauſes ſa ruine :
Car le Narquois, dont notre chevalier
A ſon entrée avoit fait un bélier,
Dès qu'il les voit dormant ſans défiance,
De ſon affront cherche à tirer vengeance
En leur jouant un tour de ſon métier.

Sans nul remords de trahir la patrone
Qui ne lui fit jamais aucun chagrin,
Il fait deſſein de ſe rendre à Cobone
On ne comptoit qu'une heure de chemin.
Là, le vieux Scric faiſoit ſa réſidence.
Sur un eſquif il part en diligence.
Dans le palais dès qu'il eſt introduit,
Sire, dit-il, bon ſoir & bonne nuit.
Un fait nouveau qui de près vous regarde,
En ce moment m'oblige de vous voir.
Deſpine hier arriva vers le ſoir
Dans le château qu'avez mis ſous ma garde,
Et maintenant je penſe quelle y dort.
Je n'en voudrois pourtant jurer bien fort,
Car vous ſaurez quelle avoit pour eſcorte
Un maître fire, un enfonceur de porte
Par qui mes reins ont été diffamés;
Et quoiqu'à part je les aie enfermés,
N'en croyez pas la princeſſe plus sûre;
Car il n'eſt gond, verrouil, fer, ni ſerrure
Dont ſans effort ſon bras ne vienne à bout,
Force d'Hercule eſt ſon paſſe-par-tout.
A ce diſcours du Scric l'ame eſt émue;
Ce cavalier, dit-il, eſt-ce Richard?
C'eſt lui, dit l'autre. Ah, ma fille eſt perdue!
Repart le roi; j'arriverai trop tard.
A ſon départ tandis qu'il ſe prépare,
A la forêt voulez-vous revenir?
J'aime la fée, il faut en convenir.
Lirine en pleurs, ſe plaint du ſort barbare
Qui de Deſpine à jamais la ſépare.

Dans un feuillage elle apperçoit le nain;
D'un fer tranchant elle veut le pourfendre,
Mais remarquant ſa taille avec dédain,
Au premier arbre elle va le ſuſpendre.
Elle le prit pour quelque ſapajou,
Car ſi la belle eût cru que ce bijou
Lui déguiſoit Maugis qu'elle redoute,
En ce moment il eût péri ſans doute.
Mais ſes eſprits ne l'avertirent pas;
Et les démons de factions diverſes,
Quoiqu'en effet de natures perverſes,
Gardent entr'eux de ſecrets concordats.
Dès que du nain elle s'eſt éloignée,
Par ſes ſuppôts il eſt mis à cheval,
Et, l'air contrit, la mine renfrognée,
Il ſort du bois qui lui fut ſi fatal.
Dans ſes détours erroient à l'aventure
Les deux couſins diſpos & réjouis
Qu'avoit ſéduits une vaine impoſture,
Et leurs lutins dans une route obſcure
A leurs égards s'étoient évanouis:
Leur mauvais ſort les guide vers Lirine
Qui dans ſon cœur que la rage domine,
Sent tout-à-coup naître un deſir preſſant
De ſe venger ſur ce peuple innocent.
De ce projet ſon ame eſt ſoulagée;
Venez, dit-elle, en compoſant ſes traits,
Venez, guerriers, habiter mon palais;
Là, dans les bras de Coreſe & d'Argée
Vous jouirez d'un deſtin plein d'attraits.
A peine entrés, leurs membres s'affoibliſſent,

Et de la fée un ordre ſouverain
Reglent leur ſort, des démons les ſaiſiſſent;
On leur prononce un arrêt inhumain
Qui les condamne à périr par la faim.
Dans un ſallon deux ſuperbes conſoles
Aux chevaliers ſervent de pied d'eſtal.
Tout autour d'eux en formes de coupoles
S'éleve un mur du plus brillant criſtal.
C'eſt vainement que les ſœurs affligées
Pour leurs amans implorent la pitié;
Depuis long temps ces belles negligées
De leur crédit ont perdu la moitié.
De gros cailloux, pour briſer la muraille,
Leurs bras armés martellent les dehors,
Et les couſins que l'appétit travaille,
Font au-dedans de ſemblables efforts.
A tous leurs coups le verre impénétrable
Eſt tranſparent enſemble, & malléable;
On vendroit cher un ſecret auſſi beau.
Les voir pâtir n'eſt pas choſe agréable:
Ainſi, lecteur, retournons au château.
Quoi, pour y voir enlever l'héroïne?
Me direz-vous: ce trait eſt fort nouveau?
Patientez. Garbolin à Deſpine
Six ou ſept fois fait ce galant cadeau.
Puiſqu'elle a pris ſon mal en patience
Sans en mourir, ne vous tourmentez pas.
On peut, dit-on, ſe plaire à ce tracas,
Je n'en ſais rien: conſultez la ſcience
De qui s'eſt vu quelquefois dans le cas.
Le Scric ſans bruit prend ſa fille & l'emmene:

Dans un instant vous apprendrez son sort.
Dès le matin Richardet se promene
Sous le balcon de la belle qui dort :
Le pauvre amant, du moins, se défigure.
De ce sommeil il s'étonne, il murmure :
Il ouvre, il entre, il parcourt le palais.
Parbleu, dit-il, la récidive est rude,
Etre enlevée encor sur nouveaux frais !
C'est pour ne point en perdre l'habitude.
Contre la Fée il reprend des soupçons,
Et le voilà déja dans les arçons
Pour regagner la forêt qu'elle habite.
Son bon cheval l'y transporte au plus vîte.
En arrivant il entre au pavillon
Où les captifs faisoient leur carillon.
Il voit en pleurs les malheureuses filles,
Et leurs amans dans ces claires bastilles,
De leurs deux bras faisant le moulinet
Sans parvenir à casser leurs coquilles.
Vous voici donc piece de cabinet ?
Certes, dit-il, l'aventure est unique.
Qui vous a mis cette étrange tunique :
Sur le cristal cent fois plus dur qu'un roc
Il frappe alors & de taille & d'estoc :
Sans nul succès il se lasse, il s'épuise,
Et cesse enfin une vaine entreprise.
Mais son cheval sautant sur ces donjons
Aux paladins fait faire les plongeons,
Et sous ses pieds ces calottes de verre
Sont à l'instant réduites en poussiere.
Lirine accourt à cet horrible bruit.

Son ame éprouve une terreur ſoudaine
Lorſqu'elle voit les objets de ſa haine
Braver ſon art, & ſon pouvoir détruit.
Elle abandonne une ſcienee vaine,
Et renonçant à tout magique effort,
Pour ſeul aſyle elle invoque la mort.
Son déſeſpoir & ſes touchantes larmes
A ſa beauté prêtent de nouveaux charmes,
Et ſur ſon ſein ſes habits déchirés
Ne cachent plus des tréſors admirés.
Au fer vengeur elle offre ſa poitrine;
J'ai mérité ta juſte inimitié,
Frappe, Richad, la trop tendre Lirine.
Si ton grand cœur dédaigne ſa ruine,
Frappe du moins, dit-elle, par pitié.
Ah! dit Richard en jetant ſon épée,
Donnez-moi donc le cœur d'un ennemi.
Dans votre ſang ma main ſeroit trempée!
A ce ſeul mot tout le mien a frémi.
Par vous encor Deſpine m'eſt ravie!
Il ne me reſte à donner que ma vie,
Elle eſt à vous. Votre divin aſpect
M'a pénétré du plus tendre reſpect.
Si tant d'amour pour ma belle princeſſe
Ne peut trouver grace devant vos yeux,
Dites un mot. Je vaincrai ma foibleſſe;
Je contraindrai ma fatale tendreſſe.
Non; Richardet ne fera point gémir
Ce que les dieux ont formé de plus rare,
Et je croirois être un lache, un barbare,
Si mon bonheur vous coûtoit un ſoupir.

Jeune héros, répond l'illuſtre dame,
Je ne crains point en quittant mon erreur
Qu'un cœur ſi noble impute à la frayeur
Le changement que je ſens dans mon ame.
Vous redoutez de faire mon malheur !
Vous préférez de vivre miſérable !
Ah, Richardet ! Il eſt plus équitable
Que je vous rende enfin ce tendre cœur
Que je n'ai dû qu'à mon art redoutable ;
Il brûle encor pour ſon premier vainqueur.
Croyez ſur-tout que celui de Lirine
Se réduiſant à la ſainte amitié,
Uni ſans ceſſe à Richard, à Deſpine,
A tous les deux ſe donne par moitié.
Pour réparer un injuſte caprice
Qui trop long-tems a fait votre ſupplice,
A vous unir je mettrai mon bonheur.
Le vôtre enfin ſera ma récompenſe ;
Et ce pouvoir, cette haute ſcience
Dont j'ai pour moi dédaigné le ſecours,
Je l'emploîrai pour ſervir vos amours.
Par ces propos d'eſtime mutuelle.
Facilement le lecteur peut juger
Qu'on fit bientôt la paix univerſelle,
Ce qui plût fort à qui vouloit manger.
On s'éclaircit ſur le ſort de Deſpine ;
Pour la chercher on ſe met en chemin,
Et de ces lieux qu'abandonne Lirine,
Elle détruit l'enchantement malin.
Les chevaliers, la Fée & les infantes
En voyageant cauſoient avec gaieté,

Et le retour de la virilité
Leur inſpiroit cent rencontres plaiſantes,
Lorſqu'à leurs yeux ſe préſente Maugis.
Il croit d'abord ſe tromper, & s'étonne
De les voir tous paiſiblement unis.
Avec tranſport la troupe l'environne,
De l'aventure on lui dit le précis,
Lirine & lui deviennent bons amis.
Il leur apprend que le Scric à Cobone
Depuis deux jours tient ſa fille en priſon
Sans que perſonne en ſache la raiſon.
Il vous ſouvient de cette nuit perfide
Où la princeſſe amoureuſe & timide
De ſon amant à regret ſe priva
Elle eût ſans doute été moins ſcrupuleuſe,
Si du malheur qui leur en arriva
Elle eût prévu la trame inſidieuſe.
Emûe encor de ces regards touchans,
Des doux accens de cette plainte tendre,
Quand le ſommeil s'empare de ſes ſens
Elle croit voir, elle imagine entendre
L'objet chéri de ſes deſirs preſſans.
L'illuſion lui peignoit les inſtans
Où la vertu, laſſe de ſe défendre,
Fait place enfin aux amours pétulans.
Des mouvemens réels & violens
Qu'elle attribue à l'amant qu'elle adore,
Flattant ſon cœur, l'éveillent doucement,
Et pour céder du moins plus décemment,
La belle feint de ſommeiller encore.
Mais la clarté d'un funeſte flambeau

En juſte effroi change une erreur ſi chere;
Ses triſtes yeux, à l'aſpect de ſon pere,
Euſſent alors préféré le tombeau.
Dans cet accès de ſurpriſe & de crainte
Elle ne peut proférer une plainte,
Et le vieux Scric qui redoute Richard
N'oſe éclater, & preſſe le départ.
Mais, à Cobone à peine eſt-elle entrée,
Que le cruel l'enferme dans la tour.
Voilà, dit-il, fille dénaturée,
Où te conduit un parricide amour.
A ce reproche, elle reprend courage
A tort, ſeigneur, votre bouche m'outrage.
Vous le ſavez, dit la princeſſe alors;
Et j'en appelle à vos propres remords.
J'écarterai la triſte circonſtance
D'un accident aſſez vérifié,
Et d'un héros par vous juſtifié
Je m'abſtiendrai de vanter l'innocence.
Contre l'amour dont je reſſens le trait
Si la nature eſt ici ſoulevée,
Notre union par vous-même approuvée
Vous rend, ſeigneur, complice du forfait.
Richard m'adore; il m'a ſauvé la vie.
Dans un cercueil elle m'étoit ravie;
Nous périſſions tous deux ſans ſon ſecours,
Et je lui dois, hélas, vos propres jours!
Vous redoutez qu'une flamme ſi chere
De Mahomet attire la colere!
Quel eſt mon crime? En quoi ma paſſion
S'oppoſe-t-elle à la religion?

De tout pays, & de toutes croyances,
Vous poſſédez cent belles à la fois ;
D'un ſeul amant lorſque mon cœur fait choix,
Sur moi du ciel vous craignez les vengeances !
Quelle raiſon vous force à nous haïr ?
L'ai-je cherché pour vous déſobéir ?
Fut-ce par lui que je fus enlevée,
Lorſqu'évitant un orage fatal
Je me perdis dans un piége infernal ?
Hélas, c'eſt lui qui m'en a préſervée !
Nous revenions tous deux dans vos états ;
Dans ce château je ne vous fuyois pas.
Si j'euſſe craint de rencontrer mon pere,
J'euſſe choiſi quelque terre étrangere.
De votre aveu j'attendois mon bonheur,
Je dirai plus ; votre intérêt, ſeigneur,
Semble exiger cette heureuſe alliance.
Vous connoiſſez la force & la vaillance
De ce guerrier qu'offenſent vos refus.
Pourquoi ſouſcrire à de lâches tributs ?
Fardeau honteux, que le ſuperbe Ulaſſe
A vos ſujets impoſe avec audace.
Dans Richardet vous aurez un vengeur ;
Quel ennemi pourra jamais vous nuire,
Si ce guerrier, que l'univers admire,
Qui de l'enfer fut tant de fois vainqueur,
Par ſa valeur protege cet empire ?
Mais, au mépris de la foi, de l'honneur,
Si vos dédains irritent ce grand cœur,
Contre ſon bras où ſera votre aſyle ?
Dans vos états, errant, perſécuté,

Il vous faudra, fuyant de ville en ville,
Finir vos jours dans la calamité.
Le roi païen ſent bien la vérité,
Et ces raiſons ont de quoi le confondre;
Mais affermi dans ſa perverſité,
Il fuit Deſpine, & n'oſe lui répondre.
Pour ſe ſouſtraire au joug humiliant
Qu'à ſes ſujets impoſe un prince avare,
Il imagine un autre expédient;
C'eſt de donner ſa fille à ce barbare.
En un inſtant le traité ſe conclut;
Car dans Cobone, alors très-mal munie,
Ce même jour avec cérémonie,
Le fier Ulaſſe exigeoit ſon tribut.
Ce prince affreux eſt roi d'Abiſſinie;
Il eſt géant, cruel, traître & brutal.
Devant Paris il fit jadis la guerre,
Où Richardet d'un coup de cimeterre
Bleſſa ce monſtre, & tua ſon cheval.
Or comme il craint ce dangereux rival,
Sans différer, partant à la ſourdine,
Dans ſon pays il emmene Deſpine
Qui n'a pour lui que mépris & qu'horreur;
Le Scric les ſuit le remords dans le cœur.
Et cependant dans Cobone alarmée,
De cette fuite on eſt bientôt inſtruit.
Déja d'un ſiége on fait courir le bruit,
Et la milice à l'inſtant eſt armée.
Avec grand ſoin chaque porte eſt fermée.
Les chevaliers, les dames & Maugis
Avec ardeur s'avançoient vers la place.

Des gens de guerre & de la populace,
Leur petit nombre étonne les esprits.
Sont-ce donc-là ces puissans ennemis?
S'écrioient-ils dans leur aveugle audace.
Du haut des murs, le déhanché vieillard
Qui se souvient de la porte enfoncée;
Tout est perdu, cria-t-il; c'est Richard!
La résistance, amis, est insensée;
Ouvrez bien vîte à ce maudit chrétien,
De vous sauver c'est l'unique moyen.
On rit au nez du malheureux prophete:
De fiers-à-bras une foule indiscrete,
Voyant qu'ils sont cent contre un, à-peu-près,
D'une sortie ordonne les apprêts.
Les premiers rangs de la troupe légere,
De ce projet portent la folle enchere.
Notre héros, de ces guerriers poltrons,
Perce & détruit les premiers escadrons;
Chacun se sauve où la frayeur le porte;
Ceux de dedans alors ferment la porte.
Sur les remparts on traîne des chevrons,
On fait bouillir la poix & les gaudrons;
Pour s'opposer à la brusque entreprise
En vains efforts le citoyen s'épuise;
Aux paladins, bitumes allumés,
Pierres, cerceaux, poutres, traits enflammés,
Ne causent pas de peine plus fâcheuse
Qu'eau de lavande, ou fleurs de tubéreuse.
Richard, que guide une amoureuse ardeur,
Vers une porte avance avec fureur,
Et de sa lance, à l'égal de la foudre,

Il porte un coup qui la réduit en poudre.
Ce bruit affreux inſpire la terreur :
Le peuple tremble, & la garde interdite
Quitte la porte & prend ſoudain la fuite.
Les chevaliers entrent en combattant :
On ſe renferme, on court, on les évite ;
Et cette ville où flottoit à l'inſtant
De curieux l'immenſe multitude,
En un clin-d'œil ſe change en ſolitude.
Anglante alors enfonce une maiſon,
Dans le foyer chacun prend un tiſon :
La flamme en main ils ſortent dans la place ?
Et de brûler font l'horrible menace :
Vers le palais ils courent furieux.
Des cris perçans s'élevent juſqu'aux cieux :
Tout eſt en pleurs, & nul n'oſe paroître.
Ce ſeul vieillard, déja ſi mal mené,
Prenant pitié d'un peuple infortuné,
Oſe riſquer ſa tête à la fenêtre.
Guerrier, dit-il, pour qui rien n'eſt fermé,
Que ton courroux ſoit enfin déſarmé.
Les habitans de la triſte Cobone,
Comme tu vois, ſont de race poltronne,
Et n'ont rien fait qui puiſſe t'offenſer.
Ils ſont du Scric, comme tu peux penſer,
Fort peu de cas, puiſqu'il les abandonne ;
Que par pitié ta bonté leur pardonne.
En les perdant, qu'eſperes-tu gagner ?
Le tems qu'ici tu perds à les détruire,
Ton ennemi l'emploie à s'éloigner.
Traître ! en erreur tu cherches à m'induire,

Répond Richard ; je te connois trop bien !
Tu m'as privé de mon unique bien !
Cobone tombe & touche à ſa ruine
Si dans mes mains tu ne remets Deſpine.
Elle ! ſeigneur, elle n'eſt plus ici :
Elle eſt partie, & ſon époux auſſi,
Dit le vieillard. Son époux ! quoi, perfide....
Mais vous, ſeigneur, interrompt l'invalide,
Si vous voulez empêcher cet hymen,
Sans prolonger ici votre examen,
Courez après, & le ciel vous conduiſe.
Ignorez-vous quel chemin ils ont pris ?
Contre nos jours ceſſez votre entrepriſe,
Faites ſerment de quitter ce pays,
Et renoncez à l'injuſte vengeance
Qu'un ſi grand cœur doit aſſez dédaigner,
Et dans l'inſtant, je vais vous enſeigner
Où vous pourrez trouver quelque allégeance.
Mais il convient d'uſer de diligence,
Et de les ſuivre avant qu'il ſoit plus tard.
Le paladin brûlant d'impatience
Fait le ſerment qu'exige le vieillard,
Qui ſur le champ deſcend ſur ſa promeſſe.
De point en point il détaille à Richard
L'enlévement de la triſte princeſſe,
Et ſa priſon ; enfin ſon prompt départ,
Son déſeſpoir & ſes larmes ameres,
Sa réſiſtance, & ſes vives prieres,
Et que le Scric qui la force à partir
Paroît déja touché de repentir.
La longue hiſtoire eſt à peine finie,

Que le Héros piqué de jalouſie,
Oubliant tout, & Lirine, & Maugis,
Et ſes couſins, & leurs objets chéris,
Sur ſon courſier part pour l'Abiſſinie.
Ses compagnons, pendant tout ce propos
Dans le palais s'étoient fait introduire,
Et galamment ils venoient d'y conduire
Les trois beautés, pour prendre du repos.
Les citadins dont la morne triſteſſe,
En un clin-d'œil ſe change en allégreſſe
En ſe voyant échappés au cercueil,
Aux étrangers font le plus noble accueil:
A les fêter tout à l'envi s'empreſſe.
Ami, lecteur, ce changement ſubit
Du mal au bien, de la joie à la peine,
Qu'en un inſtant tout un monde ſubit,
Me fait trembler, pour la nature humaine,
D'un mauvais choix dans les partis douteux.
Si d'un ſeul mot la fatale puiſſance
Rend tout un peuple heureux ou malheureux,
Peut-on aſſez en peſer l'importance!
La volonté d'un ſeul individu
Tient à nos yeux, ſur mille & mille têtes,
Le bien, le mal, par un fil ſuſpendu:
Si ſon génie aſpire à des conquêtes,
Malheur à ceux qui vivent ſous ſes loix?
De la nature il n'entend plus la voix,
Pour contempler ſa puiſſance agrandie,
De proche en proche allumant l'incendie,
Il rend, hélas! malheureux à la fois,
Et ſes ſujets, & ceux des autres rois!

O potentats ! dont la main ſur la terre
Verſe les biens, & régit le tonnerre !
Conſidérez tous les foibles humains,
Levant vers vous leurs innocentes mains !
Voyez brûler cette ville enflammée.
Dans des torrens de ſang & de fumée,
D'affreux forfaits glaceront vos eſprits ;
Vous entendrez de lamentables cris.
Ce furieux qui n'eſt point un avare,
A maſſacré pour avoir ſon tréſor
Un malheureux dont ſa main jette l'or !
Cet aſſaſſin n'étoit point un barbare ;
Il vient d'oſer dans ſa brutalité
Déshonorer une fille bien née,
Et le cruel avec férocité,
Perce le cœur de cette infortunée !
Fier conquérant, cette ville eſt à vous.
Peuple détruit, fléchiſſez les genoux,
Si tant de ſang retombe ſur ſa tête,
Il a bien cher payé votre conquête !
Mais de la guerre ignorez-vous les loix ?
Me dira-t-on ; ces maîtres de la terre,
De gens inſtruits ont recueilli les voix,
Et leur avis détermine la guerre.
Rois ! vous allez décider notre ſort,
Quelques motifs que l'on vous faſſe entendre,
Voici pour vous le motif le plus fort :
De mes enfans le ſalut ou la mort.
L'équité même ici peut ſe méprendre :
C'eſt votre amour qui doit ſeul vous guider :
C'eſt ce ſaint droit de pere auguſte & tendre

Que votre cœur ne doit jamais céder,
C'eſt le plus beau de tous vos avantages.
Quand il leur plaît, les rois ſont de vrais ſages,
Nul intérêt n'a corrompu leurs cœurs,
Et leurs défauts ſont ceux de leurs flatteurs.
Ces noms fameux que conſacre l'hiſtoire,
Ces monumens, ces titres faſtueux,
Font diſparoître à de frivoles yeux
Ces mers de ſang que coûte la victoire.
L'homme ébloui par ce vain nom de gloire
Sait embellir juſques à ſon malheur!
Examinons ce qu'un ſage en doit croire.
Si, reſpectant l'héroïque valeur,
On doit chérir juſqu'à l'idolâtrie
Celui qui venge, ou défend ſa patrie;
Avec horreur chacun doit s'éloigner
D'un furieux, dont l'ame meurtriere
Fait un bûcher d'une province entiere:
Qui dans le ſang brûle de ſe baigner,
Et qui ſans frein outrageant la nature,
L'oſe immoler à ſa grandeur future.
De ce tableau détournons nos regards,
Reconnoiſſons à de plus dignes marques
Les attributs des généreux monarques.
Faire fleurir la juſtice, & les arts,
Punir le mal, protéger l'innocence,
Du cœur humain avoir l'intelligence,
Donner la paix, répandre des faveurs,
Par des bienfaits régner dans tous les cœurs,
Les enlever aux droits de la couronne;
Du voile épais dont on les environne,

Sentir, fixer, percer l'obſcurité,
Se faire jour juſqu'à la vérité :
C'eſt à ces traits que la terre étonnée
Aux pieds des rois tombera proſternée,
En béniſſant l'être majeſtueux,
Dont la bonté les forma vertueux.

Fin du neuvieme Chant.

CHANT DIXIEME.

CONTRE le vœu de ma muſe folâtre,
Lugubrement nous avons raiſonné,
Et la gaieté dont je ſuis idolâtre
Semble un inſtant m'avoir abandonné.
Souffrez pourtant que l'on vous rajeuniſſe,
Vieille vertu des Thalès, des Solons :
Un ton ſévere avec de vieux haillons,
De deux cents pas donneroit la jauniſſe.
De la peſante & gauche auſtérité,
La morgue altiere indiſpoſe les hommes
Et c'eſt ſans doute aſſez de liberté
Qu'on puiſſe encor dans le tems où nous ſommes,
En badinant dire la vérité.
Pour diſſiper cet air morne & tragique
Qui s'eſt gliſſé dans nos réflexions,
De Ferragus, notre hermite pudique,
Je vais conter les ſaintes actions.
Près de Grenade, en un lieu ſolitaire,
Dans un château qu'ornoient de beaux jardins,
Charles logeoit avec ſes paladins.
Tout près delà ſe voit un monaſtere,
Où renonçant au monde ſuborneur,
Chaſtes beautés ſe vouoient au Seigneur.

Il vous ſouvient que notre béat pere,
Moine relaps, apôtre très-charnel,
Tant bien que mal, dans la route du ciel
Remit l'Anglois qui ne l'eſtimoit guere.
Après l'avoir juſqu'au bout aſſiſté,
De ſon trépas il fut ſi contriſté,
Que reprenant robe brune, & ſandales,
Plein de remords, & de contrition,
Il réſolut d'effacer les ſcandales
Qu'avoit donnés ſa dépravation.
Or le ſaint roi, qui de tout s'édifie,
Allant un jour viſiter l'abbaye,
Sans nul obſtacle uſa du droit royal
De pénétrer dans le réduit clauſtral,
Et d'y mener même ſa compagnie.
Pour l'accueillir en cet auguſte lieu,
Dans le troupeau des ſervantes de Dieu
La digne abbeſſe avoit choiſi vingt filles
De beauté rare, & d'illuſtres familles.
On diſtinguoit dans ce joli bercail
Un phénomene, une jeune Almérine,
Moitié chrétienne & moitié ſarraſine,
Que réclamoient le cloître & le ſerrail.
Un jeune amant de race muſulmane,
Le délicat & ſenſible Almanzor,
Au ſein d'Elvire, aimable Sévillane,
Partant pour Fez, confia ce tréſor.
La triſte dame, avec tant de conſtance,
Tut les propos du cauſeur indiſcret,
Qu'elle mourut en donnant la naiſſance
Au fruit plaintif qui trahit ſon ſecret.

Cet accident ravit à Mahomet
De ſes houris la plus parfaite image.
Roland craignant de ceſſer d'être ſage,
Se garantit de l'amour, par la peur.
Le roi lui-même, exténué par l'âge,
Sentit encor des regains de chaleur.
Renaud, prudent, contre ſon ordinaire,
Sut préſerver ſon cœur de paſſion,
Et quoiqu'ardent encor ſur telle affaire,
Ne ſe permit que l'admiration.
De Ferragus il ne fut pas de même,
Malgré ſon froc, ſa haire, & ſon teint blême
Sur elle à peine il a jeté les yeux,
Qu'il ſent ſon ame en proie à mille feux;
Et ſans frémir de l'horreur d'un tel crime,
Le premier vœu de ſon barbare cœur
Fut d'enlever cette tendre victime,
Et d'en uſer en lâche raviſſeur.
Sa barbe griſe, & ſa robe d'hermite,
Ses ſaints propos, ſon maintien hypocrite,
Tout favoriſe un ſi hardi deſſein.
Sans nul ſoupçon de ſa ſupercherie,
Il eſt admis au milieu de l'eſſaim.
C'eſt miel tout pur; & dans la bergerie
La piété met le loup aſſaſſin.
Les yeux baiſſés, affichant le ſcrupule,
Il fait la guerre aux moindres libertés:
Mais le perfide, errant de tous côtés,
Guette avec ſoin où git chaque cellule.
Près du jardin, au fond d'un long dortoir,
La belle avoit ſon paiſible manoir.

Le ſoir venu, par dehors il travaille,
Avec ardeur il perce la muraille,
Par le jardin il pénetre ſans bruit :
Dans la maiſon bientôt il s'introduit.
Là, pour ne point éveiller les voiſines,
Le traître attend que l'on ſoit à matines.
Alors, d'un fer qu'il tient déja tout prêt ;
De la ſerrure il tâte le ſecret :
Il ouvre, il entre, il ſe cache en ſilence,
Et d'Almérine il attend le retour :
Pour bien juger de ſon impatience,
Il faut ſentir les fureurs de l'amour.
Mais le tems fuit ; la nuit enfin s'avance,
Déja finit le ſervice divin,
La noble vierge en ſort ſans défiance,
Et de ſon lit regagne le chemin.
Elle ſe couche, elle éteint ſa bougie,
Au doux ſommeil elle va ſe livrer :
Près du chevet le monſtre d'infamie
Reſte immobile, & n'oſe reſpirer.
Mais à l'inſtant qu'il la croit endormie,
De chaque porte il ouvre les reſſorts.
Bientôt la main du raviſſeur farouche
De l'innocente oſe fermer la bouche,
Et de ſes draps entourant ſon beau corps,
Du monaſtere il gagne les dehors.
Malgré l'effort du tigre déteſtable
Qui ſuffoquoit cette tendre brebis
Pour étouffer ſes ſanglots & ſes cris,
On entendit ſa plainte lamentable.
A l'inſtant même, une affreuſe rumeur

Dans le dortoir éveille chaque ſœur :
La cloche ſonne & met tout en alarme.
Figurez-vous quel étrange vacarme
Firent alors cent goziers féminins.
Les jardiniers, le pater, les mâtins,
Tous à l'envi font un concert bizarre.
On voit ſoudain des flambeaux s'allumer,
Et l'on croiroit à ce grand tintamarre
Que la maiſon eſt prête à s'abîmer.
Du raviſſeur on découvre la trace :
Tous les valets ſuivent le deſſervant ;
On voit la brêche, on paſſe avec audace,
La torche en main le moine va devant.
Tandis qu'ils vont à travers les ténebres,
Dans la forêt contigue au jardin,
Avec ardeur pourſuivant le bouquin,
Ayant mis fin à leurs clameurs funebres,
Les bonnes ſœurs moderent leur tranſport :
On tient chapitre, & d'un commun accord
Il eſt conclu qu'on aille en diligence
Faire au ſaint roi ce funeſte rapport,
Et contre un monſtre implorer ſa vengeance.
En apprenant cet acte criminel,
Aiguilloné d'un courroux paternel,
Il fait voler au ſecours d'Almérine
Tous ſes guerriers tant à pied qu'à cheval,
Pour ſe ſaiſir de l'hermite infernal,
Et de la none empêcher la ruine.
Roland bientôt ſautant ſur un courſier,
Entre au haſard dans le premier ſentier,
Et ſur ſes pas Renaud ſe précipite.

Ayant couru très-long-tems & très-vîte,
Et ſe voyant déja loin du moûtier,
Le faune ardent, chargé de la pucelle,
Sur un gazon s'établit auprès d'elle,
Et la voyant tremblante de frayeur:
Raſſurez-vous, lui dit-il, chere ſœur,
L'amour brûlant qui me met tout en flamme
Ne doit cauſer nulle crainte à votre ame.
Loin de me croire un farouche ennemi,
Belle déeſſe, embraſſez votre ami.
Il gagne peu par ces douces amorces:
Son ſouffle infect, ſon affreuſe laideur,
A la beauté qu'il preſſe avec ardeur
Pour réſiſter prêtent encor des forces.
Le brute alors, inſenſible à ſes pleurs,
Ivre d'amour, étincellant de ioie,
Comme un vautour s'acharne ſur ſa proie,
Meurtrit, déchire, arrache des faveurs.
Ces vifs tranſports, ces touchantes careſſes,
Qui des amans couronnent les tendreſſes,
Ces noms ſi chers dans ces inſtans heureux,
Par l'inhumain ſont changés en tortures,
Ces doux baiſers, en cruelles morſures,
Ces tendres noms, en blaſphêmes affreux.
Déja perçant les réduits ténébreux,
Dans la forêt le jour commence à luire,
Et dans les bras de l'infâme ſatyre
Luttoit toujours la victime aux abois.
Elle perdoit dans ce cruel martyre
Le ſentiment, & l'haleine & la voix:
Lorſque Roland que la rumeur attire,

Rend quelque eſpoir à ſon cœur palpitant.
Le ſcélérat qu'aveugle ſon délire,
D'impatience & de rage écumant,
A l'ennemi ne donne aucune treve:
Mais au moment qu'il ſe voit triomphant
Le paladin le ſaiſit & l'enleve,
Et d'une corde apportée à deſſein
Au tronc d'un chêne attache l'aſſaſſin.
La juſte horreur de ſe voir diffamée
Preſſe Almérine; elle tombe pâmée;
Roland s'émeut & vole à ſon ſecours.
Ses tendres ſoins, ſes conſolans diſcours
Rendent la vie à la belle affligée:
C'eſt peu, dit-il, d'avoir ſauvé vos jours,
De ce démon il faut vous voir vengée.
Elle ſe trouble; à ſa triſte pâleur
Succede alors une honnête rougeur,
Elle s'efforce à rompre le ſilence,
Et tout ſon air reſpire l'innocence.
Seigneur, dit-elle, il m'a fait bien du mal,
J'allois mourir quand vous m'avez trouvée;
Mais puiſqu'enfin d'un attentat brutal
Par votre bras je me vois préſervée,
Changez, de grace, un arrêt ſi fatal:
Je ne hais plus quand je ceſſe de craindre,
Je lui pardonne, & puis encor le plaindre.
Le chevalier plein d'admiration,
Peut-être eût eu quelque tentation,
Lorſqu'un grand bruit vint frapper ſon oreille.
Un moine blanc, gras, à face vermeille,
Et trois manans diſpos & vigoureux

Vers ce taillis accourent furieux.
Mais à l'aſpect d'un guerrier redoutable,
Leur bruſque audace eſt convertie en peur,
Ils veulent fuir, Roland d'un air affable,
Du bout du doigt leur montrant le coupable,
Raſſure enfin valets & confeſſeur.
Ce papelard à cervelle inſenſée,
Lourd, ignorant, indiſcret, curieux,
Queſtionnant la nonnette offenſée,
Tient des propos laſcivement pieux
Dont la pudeur n'eſt guere moins bleſſée
Que du ſujet qu'ils mettent ſous les yeux.
Heureuſement pour la belle craintive,
Le bon Renaud en ce moment arrive.
De ce beau cercle il paroît étonné :
Mais en voyant Ferragus à l'attache
De ſpectateurs ſi bien environné,
Ma foi, dit-il, lui levant la mouſtache,
C'eſt bien envain que ton muſeau ſe cache;
Car, mon ami, je t'avois ſoupçonné.
Les vieux forfaits de ton cœur erroné
Etoient encor pécadille menue.
Mais ſur ce fait diſtingué, ſans pareil,
Nous allons tous ici tenir conſeil :
Prends ton parti, car ton heure eſt venue.
Son crime atroce inſpire tant d'horreur
Que nulle voix ne parle en ſa faveur.
Déja plus d'un pour la mort ſe déclare ;
Le gros pater trouve l'avis barbare.
Il faut, dit-il, par arrêt monacal,
Mettre *in pace* ce ſuppôt infernal

Pour conſerver l'honneur de la tonſure.
La tendre fille entendant leurs débats,
Preſque réduite à l'état de nature,
Sans nuls atours, ſans habits, ſans chauſſure
Pour garantir des pieds ſi délicats,
De ce conſeil tire mauvais augure.
Dans ſon effroi la douce créature
S'enveloppant de ſes draps tout ſanglans,
Loin de ce lieu porte ſes pas tremblans.
Pour ſon bourreau, ſans fiel & ſans rancune,
Elle déteſte un cercle meurtrier,
Du malheureux déplore l'infortune,
Et craint ſur-tout de l'entendre crier.
Et cependant on plaide, on délibere.
Renaud alors; d'un avis plus ſévere,
On doit paſſer à l'avis le plus doux,
Mais convenez qu'il ne peut être abſous.
Votre *in pace* ne le puniroit guere,
Car, diſoit-il au confeſſeur bénin,
Vous connoiſſez fort mal le pélerin.
Vous écraſer ſous votre monaſtere
Lui coûteroit un médiocre effort.
Il faut pourtant, ſans terminer ſon ſort,
Des traits hardis de cette ame charnelle
Mettre à couvert tout le ſexe femelle:
Car tout vieillard qu'il vous paroît ici,
Rides, néant; cheveux blancs, bagatelle;
Examinez ce pécheur endurci,
Filles jamais n'en obtiendront merci,
Et nous ſerions complices du ſatyre.
Leur ſûreté dépend de mon projet;

Qu'il ſoit ici cicatriſé tout net
En le privant de ce qui peut lui nuire.
A cet avis, en éclatant de rire
Tous les manans opinent du bonnet.
Soit, dit Roland, je penſe qu'en effet
Ce correctif pourra bien lui ſuffire.
Mais il faudroit, dit le pater contrit,
Quelqu'un d'expert au fait dont il s'agit.
Bon, dit Renaud, c'eſt une bagatelle.
Tenez-moi fort ce paquet de flanelle,
Et ſur ma foi je l'ajuſterai bien :
Je vous le rends modeſte en moins de rien.
Lors on ſaiſit l'hermite à barbe griſe,
Sur un caillou déja le fer s'aiguiſe.
Le moine blanc frémit de l'appareil,
Et dans l'ardeur d'une ame pénitente
A ſon patron fait priere fervente
Pour ne ſe voir jamais en cas pareil.
Confus, navré de dépit & de honte,
De ces apprêts le miſérable objet
Les voyant tous conſpirer en effet,
Et s'attendant à la mort la plus prompte,
A tant d'outrage étoit reſté muet.
Quand on porta cette étrange ſentence,
Il ne la prit que pour un jeu badin,
Et ne crut pas qu'un vaillant paladin
Prêtât ſon bras à ſemblable démence.
Mais lorſqu'il voit ſon ſupplice tout prêt,
Ses hurlemens font trembler la forêt.
Cruel, dit-il, arrache-moi la vie,
Fais-moi périr par les eaux, par les feux,

Invente encor des tourmens plus affreux,
Et que ta rage enfin ſoit aſſouvie.
Mais garde-toi d'un forfait auſſi noir ;
Et ſauve-moi l'horrible déſeſpoir,
L'indigne affront de ſurvivre à moi-même.
Non, dit Renaud, ta folie eſt extrême ;
Tous ces regrets, frere, ſont ſuperflus.
Ne te plains point d'une acte de juſtice,
C'eſt pour ton bien. Fais-en le ſacrifice,
Dans un inſtant tu n'y penſeras plus.
Tout en parlant l'opérateur habile
Sut manœuvrer de façon ſi ſubtile,
Que Ferragus, de ſoucis dégagé,
Eut de l'amour ſur le champ ſon congé.
Moins de douleur que d'excès de colere
Il eſt ſoudain privé de ſentiment.
On le rapporte alors au monaſtere,
Mais ſans en craindre un autre enlévement.
Cet exploit fait : ſur les pas d'Almérine
Les chevaliers courent avec ardeur.
En la joignant ils la trouvent chagrine,
Elle les voit avec quelque terreur.
Qu'avez-vous fait ? dit-elle avec horreur.
Ce malheureux a-t-il perdu la vie ?
Sa voix plaintive a pénétré mon cœur !
Me vengeant moins, vous m'euſſiez mieux ſervie !
Non, dit Renaud. Vous êtes dans l'erreur,
Que ſur ce fait votre eſprit ſe raſſure,
Il eſt vivant ; & jamais, je vous jure,
D'un pareil crime il ne ſera l'auteur.

Oh, je le crois ; il doit avoir eu peur,
Dit la novice. Une raiſon plus sûre
Le retiendra, reprend notre railleur.
Je la ſaurois volontiers, dit la ſœur.
Roland, voyant ſon heureuſe ignorance,
Dit à Renaud qu'il faut la reſpecter.
Mais, de ſes jours, dans ſon intempérance,
Il ne ſut rien, qu'il n'allât le conter.
La belle encor lui fait nouvelle inſtance.
C'eſt repart-il, que lors de ſa naiſſance
Il n'étoit pas comme vous conformé,
Ce qui cauſoit ſon trop de pétulance,
Mais ſur ce point nous l'avons réformé.
Vous me trompez, je me fâche, dit-elle,
Je veux ſavoir le ſecret qu'on me cele,
Contez-moi tout avec préciſion.
Le paladin rempli de complaiſance
Se délectant à la narration,
Détaille alors ſon opération :
Tout par ſon nom eſt mis en évidence
Sans oublier la moindre circonſtance.
Quoique Renaud s'expliquât, & trop bien ;
C'étoit du grec pour la ſœur ingénue,
Qui plaint, dit-elle, un affligé chrétien ;
Et cependant malgré ſa retenue,
La cataſtrophe étonnante, imprévue,
De ce ſupplice où l'on ne comprend rien,
Change à l'inſtant ſon air & ſon maintien,
Elle rougit, & détourne la vue.
Ils ſe trouvoient aſſez près du château ;
Roland demeure auprès de la nonnette ;

Renaud, plus loin, va se mettre en vedette,
Et d'un passant achette un long manteau.
Après avoir empaqueté la belle
Qui d'un mouchoir se cachoit jusqu'aux yeux
Pour échapper aux regards curieux,
Les paladins la posant sur la selle,
Tous deux à pied marchent à côté d'elle,
Et dans cet ordre au palais arrivés,
D'un œil avide ils y sont observés.
Déja par-tout se disoit l'aventure
Du faux hermite & de la jeune sœur,
Et l'on contoit comment le ravisseur
Avoit au moins forcé double clôture;
Car, dans ce tems les gens de cour pervers,
Dès qu'ils pouvoient dans un conte profane
Mêler le froc, la guimpe, ou la soutane,
S'émancipoient tant à tort qu'à travers.
Charle accourut. Roland avec franchise
Lui détailla l'histoire en peu de mots.
La belle enfant prend un peu de repos.
De tant d'assauts dès qu'elle est bien remise,
Le bon monarque, avec componction.
Fait ordonner une procession.
En habits blancs, tenant en main un cierge,
Elle y parut avec dévotion;
Et sans soupçons, malgre l'effraction,
Tout son couvent vit en elle une vierge.
C'est-là, lecteur, que nous avons laissé
Le Sarrasin, autrefois tout de flamme,
Qui maintenant, triste, morne glacé,
Est dans un lit tout prêt à rendre l'ame.

La charité qui regne en ce lieu ſaint,
Et le reſpect du ſacré caractere,
Quoique ſouillé par l'hermite adultere,
Font qu'en ce lieu tout le monde ſe plaint.
Communément l'homme rit & badine
De ce qu'il nomme annihilation,
Mais l'accident dont il eſt queſtion
Obtint toujours la pitié féminime.
D'abord, ſon mal étoit ſans nul danger,
Mais de ſes ſens dès qu'il reprit l'uſage
De ſon état il fut tant s'affliger,
Il ſe livra tellement à la rage,
Qu'étant un jour reſté ſeul un inſtant,
A travers champ il s'enfuit tout ſanglant.
On le reprit demi-mort de détreſſe;
Il entendit enfin quelque raiſon,
Devint docile, & malgré ſa foibleſſe
Il fut conduit avec tant de ſageſſe
Qu'on eſpéroit encor ſa guériſon.
Mais chaque inſtant à ſon cerveau débile
Offre un ſujet de tribulation;
Tout ſemble fait pour enflammer ſa bile.
Il voit tomber avec confuſion
De ſon menton la dépouille virile.
Une autre fois une imprudente ſœur
Va de ſa voix lui vanter la douceur.
Une autre enfin, par malice enfantine,
Lui prend la main, le tente & le lutine.
Mais dans ſon cœur, qui porta le poignard,
Ce fut la douce & trop ſimple Almérine
Qui certain jour le vit à la ſourdine.

Je viens, dit-elle, infortuné vieillard,
Vous assurer que je n'ai nulle part
A la rigueur du coup qui vous chagrine.
J'en ressentis un déplaisir soudain,
Je n'eus jamais l'ame assez inhumaine
Pour desirer le mal de mon prochain.
J'ai déja fait pour vous une neuvaine ;
Pour vous remettre enfin au même état
Où vous étiez avant tout ce débat,
J'endurerois cent fois la même peine
Que me faisoit votre injuste attentat.
Il est bien tems, répond le scélérat.
Pourquoi crier jusqu'à perte d'haleine
Sans aucun mal ! votre chien de sabbat
Vous a fait perdre une assez bonne aubaine;
Sur le marché je suis échec & mat.
Allez vous faire. . . . endoctriner, ma reine.
La pauvre fille, à ces cruels mépris,
Fondoit en pleurs. Ses innocentes larmes
A ses beaux yeux prêtoient de si doux charmes
Que le damné s'en sent encor épris.
Son propre vice alors fait son martyre,
Son feu s'exhale en imprécations ;
La nonne fuit ses malédictions.
Le monstre éprouve un furieux délire.
Il se dévore, & dans ses visions
Les feux d'enfer à ses yeux semblent luire.
Au pied du lit il croit voir Lucifer
Lui présenter avec un ris amer
D'affreux lambeaux, de déplorables restes,
De ses regrets objets chers & funestes.

De la fureur l'accès est violent ;
D'un profond calme elle est bientôt suivie.
Il tombe enfin sans pouls, sans mouvement.
On tâche encor de ranimer sa vie,
Elle s'éteint de moment en moment.
Je sens, dit-il qu'il faut que je finisse,
Je n'ai plus rien, amis, à regretter :
Mais un seul point me reste à souhaiter.
J'ordonne, avant que l'on m'ensevelisse,
Avec grand soin que l'on me réunisse
A ces trésors qu'il m'a fallu quitter ;
Sans eux, hélas, comment ressusciter ?
Pour l'arracher à cette extravagance
Le directeur promit ce qu'il voulut,
Puis lui parla de foi, de repentance,
Et du besoin de faire son salut.
Il se prêtoit avec obéissance,
Mais à l'instant revenoit à son but.
Le moine alors le menace, le tance,
En tire enfin un aveu pénitent.
Je me résigne, & je veux vous en croire,
Je m'en rapporte à votre soin prudent,
Lui disoit-il ; mais dans quelque oratoire,
Vous suspendrez du moins à ma mémoire
Un *ex voto*, pour parer le couvent.
On lui laissa cette douce espérance
Dont il sentit une entière allégeance.
Ce point critique une fois obtenu,
Il rappella, conta par le menu,
Vomit enfin dans le sein du bon homme
Plus de péchés que n'en contient la somme.

Le pauvre pere, interdit & muet,
De tant d'horreurs frémiſſant en effet,
Pour être ſourd, eût donné mainte obole,
Le ciel pourtant en eut quelque pitié,
Car Ferragus n'étoit pas à moitié
Lorſque la mort lui coupa la parole.
Dieu ſoit loué, dit l'humble révérend
Qui ſe hâta d'abſoudre le mourant.
Ainſi périt ce chevalier indigne,
Qui tour-à-tour, guerrier moine, païen,
Triple apoſtat, prêtre, hermite, chrétien,
Fut en tout tems un vaurien très-inſigne.
Mais retournons à l'affligé Richard.
Quand à Cobone il quitta le vieillard,
Il ſe mit ſeul en quête de Deſpine.
Ses compagnons, & Maugis, & Lirine,
Pendant trois jours dans le palais fêtés,
Par les plaiſirs s'y voyoient arrêtés.
Mais les couſins que l'honneur aiguillonne,
Honteux enfin d'un ſi lâche repos,
Pour leur pays s'embarquent à Cobone,
Coreſe, Argée y ſuivent leurs héros.
Maugis alors, & ſa ſavante amie
Pour nos amans uniſſent leurs projets.
Par l'amitié leur puiſſance affermie
De l'entrepriſe aſſure le ſuccès.
D'Abiſſinie ils gagnent la contrée,
Tout obéit à leurs moindres deſirs,
Et ſur un char pouſſé par des zéphirs
Il ſont portés dans la plaine azurée.
Les voyageurs, après un long trajet,

Du haut des cieux découvrent Richardet.
Le char s'abaiſſe, & dans une prairie
Ils prennent terre aſſez près du guerrier,
Qu'une profonde & triſte rêverie
Dans cet inſtant occupoit tout entier.
Il eſt comblé d'une vive allégreſſe
Lorſqu'à ce bruit ſortant de ſon ennui
A l'improviſte il vit ſi près de lui
Avec Maugis la belle enchantereſſe.
Venez, amis, dit-il avec tranſport,
Contre l'enfer prendre encor ma défenſe,
Ou dans vos bras voir terminer mon ſort.
Voyez ce mont dont la hauteur immenſe
Cache ſa cime au ſein du firmament;
C'eſt dans ces flancs qu'un traître Négromant
Tient en priſon ma fidelle Deſpine.
Ulaſſe envain pour vaincre ſes refus
Par mille efforts a tenté ſa ruine.
Enfin laſſé, vaincu par l'héroïne,
De tant d'affronts, déſeſpéré, confus,
Il l'a livrée à l'enchanteur barbare,
Qui ſans pitié la retient dans ce fort,
Où chaque jour un traitement bizarre
Rend ſon deſtin plus cruel que la mort.
De mets exquis quand ſa table eſt couverte,
Quoiqu'avec ſoin ils ſemblent apprêtés;
Des membres cruds, hideux, enſanglantés,
Se débattant dans ſa bouche entre-ouverte,
Avec horreur ſont ſoudain rejettés.
L'eau qu'on lui ſert paroît claire & limpide;
Dès qu'elle y touche, elle eſt trouble & fétide.

Si ſur un lit elle veut s'aſſoupir,
D'horribles feux la forcent d'en ſortir.
Quand ſes regards tombent ſur une glace,
Elle ſe voit d'une horrible laideur.
C'eſt par ces maux qu'on prétend à ſon cœur
Faire accepter l'affreux hymen d'Ulaſſe.
Dans ce rocher je ne vois nul accès;
Contre mon bras Alzor s'y réfugie.
Pour pénétrer, mes ſoins ſont ſans ſuccès;
Et mon courſier qui détruit la magie
Depuis trois jours n'a fait aucun progrès.
Quoi! c'eſt Alzor, dit la fée en colere,
Qui de Deſpine oſe gêner le choix?
Je vais d'un mot l'affranchir de ſes loix;
Ce mage antique eſt ſujet de mon pere,
Et j'ai ſur lui d'irrévocables droits.
Le char brillant les enleve tous trois.
Le Négromant preſſoit encor Deſpine:
Tremble, inhumain, s'écrie alors Lirine;
Oui, c'eſt ta reine; oui, c'eſt moi que tu vois.
Dès qu'il entend ſa redoutable voix,
Alzor ſaiſi d'une crainte imprévue,
Dans le moment eſt privé de la vue.
J'acheverai l'hiſtoire une autre fois.
Un ſoin preſſant me rappelle en Eſpagne,
Où des périls menacent Charlemagne.
J'ai déja dit, qu'un courtiſan felon
Le déteſtoit de toute ſa puiſſance.
C'étoit le lâche & traître Ganelon
Qu'avoit pour chef la maiſon de Mayence.
Le docte Alcuin dans ces tems d'ignorance

On diſſipoit déja l'obſcurité,
Et dans l'école apportoit la clarté.
On commençoit à raiſonner en France,
Et notre eſprit par ſa légéreté,
Faiſoit dès-lors abus de la ſcience.
Ce Ganelon, au mal aſſez porté,
Vouloit le faire avec impunité;
Et pour calmer un peu ſa conſcience,
Il ſe vouoit à l'incrédulité.
Qu'il eût commis avec ſécurité
Ces grands forfaits, ces traits de perfidie,
S'il eût connu l'opinion hardie
Dont aujourd'hui le monde eſt infecté!
Car, tout périt, & tout ſe décompoſe;
L'ame & le corps ſont du même élément.
C'eſt un ſecret trouvé tout récemment,
Pillé pourtant de la métempſicoſe
Qui traitoit l'ame un peu plus noblement.
Tout eſt égal, tout eſt ſans conſéquence;
Si par bonheur vous êtes les plus forts,
Faites le mal ſans crainte, & ſans remords.
Vous en gêner ſeroit une démence;
Car puiſque l'ame expire avec le corps,
N'attendez plus peine, ni récompenſe.
Pour être heureux, faites tous vos efforts;
Mais vos plaiſirs affligent l'innocence!
Tant pis pour elle; ayez de la vigueur;
On eſt toujours la dupe d'un bon cœur.
Ah, mon ami! la commode morale?
Que j'ai regret, qu'au charme qu'elle étale
De la raiſon le fanal importun

Ne puiſſe pas trouver le ſens commun !
Je croirai donc, ſur votre garantie,
Que de mon corps mon ame fait partie ?
Donc, ſelon vous, l'eſprit de Ciceron,
Au bout d'un an put être un potiron.
Tant d'excellence eſt donc bien pervertie !
Quoi ! le troupeau qui brouta ce gazon,
A pu vous dire, en digérant ſon herbe :
» De ton état, homme, ſois moins ſuperbe ;
» Ton beau génie engraiſſe le mouton.
» Nous ruminons l'ame du grand Platon.
Qu'en dites-vous ? l'équitable pécore
A d'après vous, parlé très-ſenſément.
Ce feu divin, qu'ainſi l'on déshonore,
Ouvrit vos yeux, & vous éclaire encore,
Et vous l'oſez dégrader follement !
A ce penſer l'homme ſenſé recule ;
Et pour détruire un pareil ſentiment,
Il ne faudroit que ce ſeul ridicule.
Un trait railleur n'eſt point un argument ;
On doit parler plus poſitivement,
Et ne laiſſer nul doute à l'incrédule ;
D'un tel ſyſtême il faut montrer l'abus.
Oſerez vous nier des attributs
Faits pour l'eſprit, & non pour la matiere ?
Indépendans de la nature entiere ?
Non relatifs, par eux-même abſolus !
Avant les tems à l'ame dévolus !
Sublime eſſor d'un ouvrier auguſte !
Ordre, durée, eſpace, juſte, injuſte,
Etre, néant, menſonge, verité,

La bienfaiſance & l'inhumanité,
Les niez vous ! J'en appelle à vous-même.
Mais, dites-vous ? c'eſt toujours un problême ;
Ces qualités ont beſoin d'un ſujet ;
Sans la matiere elles ſont ſans effet ;
Sur mes ſens ſeuls ma croyance eſt fondée ;
Elle s'écroule en détruiſant l'objet,
Et ces mots vains ne m'offrent plus d'idée.
Mais quoi ſi l'ame habitoit des rochers ;
S'il détruiſoit demain toute ſtructure,
Colonnes, toits, maiſons, temples, clochers,
Cet art ſavant qu'on nomme architecture,
Ce réſultat de nos réflexions,
Ce beau rapport dans les proportions,
Seroient-ils moins dans l'ordre de nature ?
Car d'elle enfin tout art eſt emprunté.
Au kinkina cette vertu cachée,
Si ſalutaire à notre humanité,
Fut-elle moins de tout tems attachée ?
Eut-elle moins en ſoi d'utilité,
Parce qu'aux ſens elle étoit inconnue ?
Montrons ici notre ame toute nue.
De bonne foi, je ne conçois pas bien
Que quelque choſe ait été fait de rien.
Qu'eſt-il beſoin que l'eſprit le conçoive ?
N'eſt-il donc rien que l'eſprit n'apperçoive ?
Savez-vous mieux, comment l'être exiſtant
Peut quelque jour ſe réduire au néant ?
Tout l'univers eſt rempli de merveilles
Qui n'ont frappé les yeux ni les oreilles.
Je vous entends ; votre ſage en ce cas

N'admet jamais ce qu'il ne comprend pas.
Fort bien. Ainſi, l'aveugle de naiſſance
Peut du ſoleil vous nier l'exiſtence.
Mais terminons de frivoles débats.
Je m'en rapporte à votre intelligence.
J'écouterai, quand vous m'enſeignerez;
Je vous croirai, quand vous m'éclairerez;
Mais niez tout, n'eſt pas une ſcience;
Je perds au change, & vous en conviendrez.
Définiſſez, démontrez l'évidence,
Ou laiſſez-moi vous dire en confidence:
Mon bon ami, ſont-ce là vos raiſons?
Allez prêcher aux petites maiſons.
Le docte Alcuin n'eut point cette manie,
Et ſi jamais ce dogme haſardé
Eût trouvé place à ſon ſage génie,
De l'enſeigner il ſe ſeroit gardé.
Il ne ſortoit de ſon académie
Que des leçons propres à rendre heureux.
Des mêmes fleurs dont la triſte chimie
Tire un poiſon ſubtil & dangereux,
La douce abeille avec économie,
Sait compoſer un miel délicieux.
Ce ne fut point de cette école aimable
Que Canelon emprunta ſes penchans:
Les documens d'un maître reſpectable
Font peu de fruit dans l'ame des méchans.
Il ſe flatta que la guerre d'Eſpagne
Seroit fatale aux braves paladins;
Et qu'il ſeroit défait de Charlemagne
Par les malheurs, les ans, & les chagrins.

Mais, conſterné, lorſqu'il ſut ſa victoire,
Il machina la trame la plus noire,
Et pour l'induire en des périls nouveaux,
Il aſſembla ſes parens, ſes vaſſaux.
Amis, dit-il, le deſtin eſt rebelle :
Charles revient des ſiens accompagné,
Et de ſon trône où votre amour m'appelle,
Plus que jamais je me vois éloigné.
Malgré le ſort, & ſon bonheur extrême,
Je ne veux point m'abandonner moi-même,
A Roncevaux ſoyez prêts à marcher ;
Par tant de maux ſon armée affoiblie,
Ne peut encor être bien rétablie,
Et c'eſt à nous enfin à le chercher.
Non que je veuille en mon humeur chagrine
Ouvertement lui livrer un aſſaut ;
Car n'auroit-il que Roland, ou Renaud,
Un ſeul des deux nous battroit en ruine.
Sans haſarder un combat inégal,
Je ſaurai bien accabler ce rival.
Marchons, amis, ſi vous aimez ma gloire,
A Roncevaux nous attend la victoire.
De l'entrepriſe il regle les apprêts,
Puis vers l'Eſpagne il chemine, & s'empreſſe ;
On ſe diſpoſe à le ſuivre de près.
Au champ de Charle, une douce allégreſſe
Flattoient déja les cœurs des bons François,
Dont les ſeuls vœux ſont *Paris*, & *la Paix*.
Dans ces inſtans, le Mayençais arrive
La palme en main, & courronné d'olive.
Il vient au roi, dont les neveux ſurpris

Ne cachent point leur haine & leur mépris.
Charles lui-même a quelque défiance.
D'où venez-vous, dit-il avec aigreur ?
M'annoncez-vous des malheurs pour la France?
Un meſſager de ſi rare valeur
D'un grand péril ſans doute eſt précurſeur !
Le traître alors, que cet accueil conſterne,
Aux pieds du prince humblement ſe proſterne,
Et les baiſant d'un air bas & ſoumis,
Me comptez-vous parmis vos ennemis ?
Seigneur, dit-il, conſervez-vous encore
Le ſouvenir des fautes que j'abhorre ?
Pour mettre fin à vos reſſentimens,
S'il faut périr au milieu des tourmens,
Prenez mes jours, je vous les abandonne.
Mais de mon roi ſi le cœur me pardonne,
Qu'il donne au moins à mes gémiſſemens
L'entier oubli de mes égaremens :
J'oſe eſpérer cet effort magnanime,
Et je venois, au bruit de vos exploits,
Aux vœux publics joindre ma foible voix,
Et vous offrir un tribut légitime.
Tant de guerriers qui ſous vos étendards
Ont ſupporté les fatigues de Mars,
La faim, la ſoif, les marches & les veilles,
Et du ſuccès de cent combats divers
Ont tant de fois étonné nos oreilles,
Comblé leur gloire, & rempli l'univers,
Peuvent enfin après tant d'infortune
Goûter en paix quelques heureux loiſirs.
Vers la frontiere, auprès de Pampelune,

Est un vallon, asyle des zéphirs,
Où la chaleur n'est jamais importune.
Un clair ruisseau par cent & cent détours
Semble vouloir y prolonger son cours :
Pour abriter ces rives fortunées
Jusques aux cieux s'élevent alentour,
De grands rochers, enfans des Pyrénées,
Qui dans leur sein enferment ce séjour.
Là, possesseur d'un assez beau domaine,
J'ai prodigué mes trésors & ma peine
Pour préparer des rafraîchissemens,
Et rassembler tous les délassemens
Qu'a pu, seigneur, imaginer mon zele.
Le traître alors étale avec cautele
Tous les besoins d'un peuple de héros
Que le ciel même y conduit à propos ;
Et fait à Charle une instante priere
De leur donner quelques jours de repos
Dans les plaisirs, & dans la bonne chere.
Roland l'arrête au milieu du propos.
Hé, depuis quand es-tu donc si prodigue ?
S'écria-t-il. Je soupçonne une intrigue,
Lorsque je vois l'avare Ganelon
Plus inhumain, & plus faux que Sinon,
Répandre l'or, & parler de largesse.
Craignez les dons de ces ames traîtresses.
Mais vous, dit Charle, impétueux Roland,
De Ganelon qu'avez-vous tant à craindre ?
Depuis quel tems est-il donc si vaillant,
Qu'en nos desseins il doive nous contraindre ?
Le Mayençais le baigne de ses pleurs :

Par ces genoux, lui dit-il, que j'embraſſe,
Prince, finis ma vie & mes malheurs :
Accorde-moi la mort, pour toute grace ?
Vous ne pouvez, ſeigneur, le refuſer,
Cria Renaud : la grace eſt trop petite :
Nul mieux que lui ne ſait ce qu'il mérite,
Faites le pendre : à la favoriſer
Chacun de nous de bon cœur vous invite.
En ma préſence enfin, c'eſt trop oſer,
Dit le monarque, & parlant au perfide :
Allez, dit-il, & me laiſſez un guide :
Demain, chez vous j'irai me repoſer.
Il part : feignant encor quelque triſteſſe,
Quoique ſon cœur nage dans l'allégreſſe.
Renaud piqué, ſort après Ganelon,
Lit dans ſes yeux ſa criminelle joie,
Et pour le ſuivre au dangereux vallon,
Monte à cheval, & de loin le cotoie.
Sur ſon chemin il trouve Pinabel,
Autre ennemi de la maiſon de France,
Couſin chéri du traître de Mayence
Autant que lui parricide & cruel.
Renaud l'arrête, & lui fait un appel,
Et dans l'inſtant le perce de ſa lance.
Ce n'eſt, dit-il, qu'un ſcélérat de moins.
Puis dans ce bois ſe voyant ſans témoins,
Du Mayençais il endoce l'armure,
Pour découvrir, s'il ſe peut, l'impoſture ;
De Ganelon connoître les deſſeins,
Et prévenir ſes complots aſſaſſins.
Il marche, & trouve en l'obſcure vallée

La race impie, en grand nombre assemblée.
Tous sont chargés de leurs ordres secrets,
Et de la fête ordonnent les apprêts.
De quelques-uns il s'approche, & leur parle
Des paladins, de l'armée, & de Charle.
A ces noms seuls il se décelent tous;
Chacun frémit de rage & de courroux,
Et dans ces lieux leur derniere espérance
Est de creuser le tombeau de la France,
Et de voir Charle expirer sous leurs coups.
Il veut tirer envain plus de lumiere;
Le crime est sûr, mais non pas la maniere;
Car Ganelon, dans ses conseils prudens,
S'est bien gardé de trop de confidens.
Couvant au sein sa haine envenimée,
Renaud s'éloigne, & retourne à l'armée.
Il la rencontre au bout d'un long sentier,
Où la conduit le perfide Pontier.
Où courez-vous avec tant d'imprudence,
Aveugle roi? cria-t-il furieux.
La trahison vous attend en silence;
Peut-être enfin en croirez-vous mes yeux.
Il compte alors devant le traître même
Tout le succès d'un juste stratagême.
Que direz-vous pour vous justifier?
Dit le monarque au coupable écuyer.
Froid & constant, sans marquer nulle crainte,
Le Mayençais persiste dans la feinte.
Seigneur, dit-il, d'un air très-ingénu,
Depuis long-tems Renaud vous est connu.
De ses noirceurs & de sa turbulence,

Vous avez fait ſouvent l'expérience ;
Plus d'une fois par ſes fureurs troublé
De votre cour vous l'avez exilé.
Examinez ſur quelle certitude
Il oſe ici porter l'inquiétude,
Quels ennemis l'ont ſi fort alarmé ?
Il n'a trouvé qu'un peuple déſarmé,
Qui, ſecondant les ſoins les plus honnêtes
De ſon ſeigneur, de vous plaire charmé,
S'occupe en paix à préparer des fêtes.
Mais pour calmer des ſoupçons ſi cruels
Il faut donner des ordres ponctuels.
De ce vallon, je vais en diligence
Faire partir les ſujets de Mayence.
En acceptant ce qui vous eſt offert,
Excuſez-nous de trouver tout déſert ;
Nous nous flattions de plus de confiance.
Si ce moyen contente les eſprits,
Marchez, ſeigneur, ſans que rien vous arrête ;
Je vais écrire à Ganelon ſurpris,
Et pour garant je vous livre ma tête.
Quoique ce gage excite des mépris,
Elle eſt pour moi, ſeigneur, de quelque prix.
A ce projet Renaud encor réſiſte ;
Mais le bon roi qui n'a jamais haï
Ne penſe pas qu'il puiſſe être trahi.
Pourquoi, dit-il, un augure ſi triſte ?
Si ce ſéjour ſe trouve inhabité,
Y craindre encor ſeroit abſurdité.
Quand cette terre où vous craignez ma perte
De Mayençais ſeroit toute couverte,

Contre les bras de Renaud, de Roland
Qu'entreprendroit leur courroux impuiſſant !
Changeons d'objet ; celui-ci me chagrine.
Venez, lecteur, voir ce que fait Lirine.
Le malheureux qu'elle vient d'aveugler
Se déſeſpere ; & d'une voix hardie
C'eſt, bien, madame, agir en étourdie !
Autant valoit, lui dit-il, m'étrangler ;
Je ſuis ici les ordres d'Armodie.
De quoi vous ſert d'avoir éteint mes yeux ?
L'enchantement n'en va ni pis, ni mieux,
Et déſormais il faut que je mendie.
S'il eſt ainſi, dit Lirine, j'ai tort.
Mais ſi tu veux qu'au mal je remédie,
Il faut m'aider à rompre un fatal ſort ;
Et dans mes mains remettre cette belle.
Ici je ſuis enchanté tout comme elle,
Repart Alzor. C'eſt par averſion
Que la perfide & cruelle furie,
Dont à regret je ſers la barbarie,
M'a départi cette commiſſion.
Je fus jadis, comme on ſait, ſon éleve,
Et je lui dois mon éducation
Que j'ai payé avec profuſion :
Pendant trois ans je n'eus ni paix, ni treve ;
Si quelque jour mon doctorat s'acheve,
J'en ai bien cher acheté la façon ;
Mais rebuté de leçon ſur leçon,
Je n'ai gagné qu'un teint de couleur d'ocre,
Et ſuis reſté ſorcier très-médiocre.
Eh, plût au ciel n'euſſé-je rien appris !

Depuis ce tems, en butte à ſes mépris,
Triſte ſuppôt de la fauſſe femelle,
(Car mes ſermens tiennent toujours pour elle)
Je fais le mal ſans plaiſir, ni profit,
Donnant la dame au diable qui la fit.
Pour revenir au deſir qui vous pique
De rompre ici le taliſman magique,
Nous ne pouvons être guindés en haut
Que par l'effort d'un énorme Gerfaut,
Qui tous les jours d'une noire cuiſine
Porte des mets apprêtés pour Deſpine.
En ce moment l'air paroît obſcurci,
Et retentit d'un bruit épouventable.
Ah, je l'entends, dit Alzor; le voici;
On a ſervi; venez vous mettre à table.
Lirine alors, qui du puiſſant oiſeau
Connaît l'inſtinct, d'un ſeul coup de ciſeau
De ſes cheveux coupe un longue treſſe,
Et la nattant avec beaucoup d'adreſſe,
La paſſe au bec du terrible animal
Qui veut d'abord couper ce mords fatal,
Mais du cheveu goûtant l'amorce aimable,
Fléchit ſoudain, & ſe montre traitable.
Tous à l'inſtant s'arrangeant ſur ſon dos
Sont enlevés hors du funeſte enclos.
Le fier oiſeau ſe complaît à ſa bride,
Et ſans effort ſuit la main qui le guide.
Cet animal certes n'eſt pas le ſeul
Qu'un pareil frein conduiſe en épagneul.
Ils ſont portés dans la verte prairie
Où Richardet reprend ſon beau courſier.

Deſpine auſſi veut par galanterie
Prendre ſa place en croupe du guerrier.
Sur ſon Gerfaut la fille du génie
Près de Maugis remonte, & va s'aſſeoir;
Mais avant tout, une cérémonie,
Sublime effet de ſon rare pouvoir,
Rend au vieillard la faculté de voir.
Mais, Armodie, avec peine mortelle
De ſon oiſeau ſupporte le retard.
Sans différer pour en avoir nouvelle,
Elle conſulte, & connoît par ſon art
Que le Gerfaut obéit à Lirine,
Et du noir ſort la fatale ruine.
A ſes démons ſoudain elle a recours,
Et pour ſon fils implore leur ſecours;
(Car vous ſaurez que l'affreuſe Mégere
Du monſtre Ulaſſe étoit la digne mere)
Sourd à ſes vœux pour la premiere fois
L'enfer ſe tait, & méconnoît ſa voix.
A la vertu d'un charme plus horrible
Sort de l'abyme un fantôme terrible:
Ceſſe, dit-il, des effort ſuperflus,
D'une puiſſance au-deſſus de la tienne
On ſuit ici les ordres abſolus;
A tes clameurs n'eſpere plus qu'on vienne.
Fuis, nos eſprits ne t'obéiſſent plus.
Je ſaurai bien, répond, la malheureuſe,
Vous forcer tous encor à m'écouter,
Et les enfers ne peuvent m'éviter.
Vers le rivage elle court furieuſe.
Et dans la mer va ſe précipiter.

Occupons-nous d'objets plus agréables.
Suivons, lecteur, nos quatre amans loyaux
Qui, secondés par des vents favorables,
En mois d'un mois arrivent à Bordeaux.
Là, court le bruit que leur prince en personne
A dans l'Espagne accablé les païens.
Diligemment ils partent pour Bayonne,
Et de le joindre ils cherchent les moyens.
Marchant un jour près d'une fôret sombre
Qui leur prêtait la fraîcheur de son ombre,
Des cris plaintifs sortent du fonds d'un bois,
Et l'on distingue un mélange de voix.
Sans balancer, les guerriers intrépides
Volent au bruit; les dames plus timides
Suivent de loin, & marchent sur leurs pas.
Au pied d'un arbre, une femme assez belle,
En gémissant imploroit le trépas;
De scélérats une troupe cruelle
Le fer en main disputoit ses appas;
Le feu brutal dans leurs yeux étincelle.
Mais les héros, à coup de coutelas,
A l'imprévu décident la querelle.
Les assassins sont tous morts, ou blessés,
Ou par la fuite à l'instant dispersés.
Par le secours de Corese & d'Argée
De ses liens la dame est dégagée;
Elle reçoit leurs soins en rougissant,
Et leur fait voir un cœur reconnoissant.
De mon malheur je pourrai vous instruire,
Dit-elle aux sœurs, qui sur cet accident
Lui demandoient quelque éclaircissement;

Si, près d'ici, vous daignez me conduire
Dans un château que j'habite ſouvent,
Où je ferois mon bonheur éminent
De poſſéder deux couples que j'admire.
Les paladins ardens à l'obliger;
A ce projet ſe prêtent avec zele,
Et les objets de leur amour fidele
Sans nul effort ſe laiſſent engager;
Un court trajet termine leur voyage.
Sur un côteau, dans un beau payſage,
Eſt un commode & ſimple bâtiment:
Ils ſont conduits dans un appartement
Où pour vaquer aux ſoins de ſon ménage,
Et préparer un rafraîchiſſement,
La belle hôteſſe avec un compliment
En liberté laiſſe cette jeuneſſe.
Sur des carreaux aſſis bien mollement,
Ils commençoient à parler de tendreſſe:
Argée alors fait un long bâillement,
Montauban rit, & ſon amant la raille:
Dans le moment Coreſe à ſon tour bâille:
Montauban dit, je me ſens aſſoupir.
Pour lui répondre Anglante ouvre la bouche
Tant qu'on diroit qu'il veut tout engloutir:
Frottant ſes yeux, chacun s'étend, ſe couche,
Tous quatres enfin ſe mettent à dormir:
Mais à dormir! Grillon, Loir, ni Marmotte,
Les ſept dormans, dans leur obſcure grotte,
D'auſſi bon cœur ne dormirent jamais.
Tambours, canons, tonnerres, ni tempêtes,
Ni la maiſon s'écroulant ſur leur têtes,

De leur ſommeil ne les auroient diſtraits.
Laiſſons-les donc ici dormir en paix :
Et revenons à Charles qui s'obſtine,
Que ſes neveux ne peuvent arrêter :
Qui contre tous enfin voulant lutter
A Roncevaux va chercher ſa ruine.
En arrivant à ce fatal ſéjour,
Ganelon ſeul à ſes yeux ſe préſente,
Et le conduit ſous une immenſe tente.
D'autres encor la flanquoient tout autour,
Aux paladins elles ſont deſtinées :
Et pour l'armée, un camp délicieux,
Non loin de là, charme d'abord les yeux.
De ſalaiſons des baraques ornée.
Monceaux de pains, barriques de vins vieux,
Tout au ſoldats paroît d'heureux augure :
Contre Renaud on s'éleve, on murmure
Ceux qui tantôt appuyoient ſes raiſons
Sont les premiers à blâmer ſes ſoupçons.
Au camp du roi, préparatifs de fêtes,
Mets abondans, cuiſines toutes prêtes,
Fauves, gibier, glacieres, vins, exquis,
Fines liqueurs, confitures & fruits,
Tout offre au goût des amorces friandes.
Charle étonné de dépenſes ſi grandes,
Vers Ganelon ſe tourne avec bonté,
Le remercie, & boit à ſa ſanté.
Vous m'honorez par delà mon mérite,
Dit l'inhumain, qui voit avec plaiſir
Tout ſuccéder au gré de ſon deſir :
Au doux repos ici tout vous invite :

De ces apprêts jouiſſez à loiſir,
Et permettez, ſeigneur, que je vous quitte.
Envain le roi cherche à le retenir,
Il diſparoît & s'éclipſe au plus vîte.
Mais la faim preſſe, & de cent mets divers
Se fait ſentir le parfum délectable.
Charles prend place, & l'on couvre la table,
Chacun s'empreſſe à remplir les couverts.
Un long dîner les conduit aux bougies:
Roland s'égaie, & conte ſes exploits.
Jamais ce roi le plus humain des rois,
Ne célébra de ſi douces orgies.
Mais le ſommeil vient reprendre ſes droits:
L'heure eſt venue: une image funeſte
Glace mes ſens, & fait trembler ma voix:
Comment, hélas, vous peindre ce qui reſte!
Sous ces rochers de perfides Vulcains
Ont diſpoſé de vaſtes ſouterains
Remplis de poix, de bitumes, de ſoufres:
Sous chaque tente, un ſemblable fourneau
Des paladins a creuſé le tombeau,
Sous eux par-tout s'ouvrent d'horribles gouffres.
Sur des piliers les rochers ſupportés
A leur défaut fondront de tous côtés:
Dans ces cavaux les terres étonnées
Ont pour appui des poutres gaudronnées.
Tout manifeſte un génie infernal!
Mais c'en eſt fait. On donne le ſignal.
Tout à la fois & s'écroule & s'embraſſe,
Le feu dévore, & la ruine écraſe.
Le ſaint monarque, amour de ſes ſujets,

Perd dans les feux ſes jours pleins de bienfaits.
Roland, Renaud, ſans pouvoir ſe défendre,
Sont étouffés ſous des monceaux de cendre!
Juſques au camp l'épouvantable bruit
Se fait entendre, & met tout en alarmes.
On ſort en foule, & peu courent aux armes;
Vers leur bon roi leur zele les conduit.
Nuds, déſarmés, le trouble les agite;
Dans ces volcans la peur les précipite.
La flamme perce, & diſſipant la nuit,
Offre à leurs yeux le ſort qui les pourſuit.
Tout à l'inſtant s'écarte, & prend la fuite.
Du haut des monts, les traîtres Mayençais
Sous des rochers accablent les Français.
Aucun n'échappe au maſſacre effroyable;
Et par le ſang, les feux & la terreur,
Ce crime affreux, de ce jour exécrable,
Juſqu'à nos jours a conſacré l'horreur.

Fin du dixieme Chant.

CHANT ONZIEME.

O toi, ſur qui tout jugement ſe fonde,
Fauſſe clarté qui ſéduis les humains,
Opinion, ſouveraine du monde,
Quand verra-t-on de tes preſtiges vains
Se diſſiper l'illuſion féconde !
L'adoleſcent encor en puberté,
Se conduiſant par des regles ſolides,
Sait diſtinguer ſans ambiguité
Vices, vertus, & ſageſſe & bonté.
Mais entraîné par des erreurs perfides,
Dès qu'il ſe livre à la ſociété
Il ne ſuit plus que d'infideles guides;
Et par pareſſe, ou bien par fauſſeté,
Echo honteux des préjugés ſtupides,
Du jugement il perd la faculté.
Pour comble enfin à tant d'abſurdité,
Si quelque eſprit de plus robuſte étoffe,
Ouvrant les yeux, a l'audace & le front
D'enviſager les objets tels qu'ils ſont,
On ſe ſoulève, on crie, *au philoſophe !*
Titre d'honneur dont on fait un affront !
Philoſopher, c'eſt aimer la ſageſſe,
C'eſt la chercher, la pratiquer enfin.

Sommes-nous donc formés à d'autre fin ?
Il faut opter ; la raiſon ou l'ivreſſe.
Que diriez-vous de la rare promeſſe
D'individus, de ſens bien conformés,
Allant, venant, par-tout courant ſans ceſſe,
Les yeux exprès obſtinément fermés ?
Tels ſommes-nous, quand renonçant aux nôtres,
Nous adoptons les notions des autres,
Par la molleſſe ou l'intérêt ſéduits.
Combien de maux cette erreur a produits !
Tel qui détruit, pille, ravage, opprime,
Croit être juſte, humain & magnanime.
L'Européen dans un monde inconnu
Va ſubjuguer un ſauvage ingénu,
Le met aux fers, de ſa chaſſe s'empare,
Ou de ſon or ; pour gagner le barbare
Il le careſſe après l'avoir dompté,
Et le remet enfin en liberté.
A ce bienfait peu ſenſible ſans doute,
Ce malheureux ſorti de ſes liens
Avec ardeur cherche tous les moyens
D'exterminer le vainqueur qu'il redoute.
On eſt outré du complot ſcélérat,
On veut punir la nation coupable,
Et l'on étale avec grand apparat
Le conquérant, le bienfaiteur, l'ingrat !
Et cependant rien n'eſt plus raiſonnable.
Cet Indien avoit-il donc beſoin
Qu'un homme avare & dur vînt de ſi loin,
En le vexant au gré de ſon caprice,
Forger en l'air ces vertus & ce vice ?

Si ce guerrier eût eu de l'équité,
Il n'eût montré ni valeur, ni bonté.
Un médecin me donne exprès la peſte,
Puis me guérit ; ſauvé du mal funeſte
Je le pourſuis comme un lâche aſſaſſin ;
Qui ne riroit de voir ce médecin
Croire avoir droit à ma reconnoiſſance ?
Tels ſont les fruits de la baſſe ignorance,
De la malice, ou de l'avidité.
Vous me taxez à tort de dureté,
Dit ce guerrier ; dans le ſiecle où nous ſommes
C'eſt un uſage admis, accrédité,
Devenu droit ; ſi j'en ai profité,
Suis-je donc fait pour réformer les hommes?
Qui ſe défend d'auſſi mauvaiſe foi
De la raiſon veut ignorer la loi.
C'eſt le deſir, la ſoif de l'opulence,
Qui des abus ſachant ſe prévaloir,
Proſcrit bon ſens, & raiſon & ſcience ;
On trouve mieux ſon compte à ne point voir.
Auſſi fuit-on la lumiere importune
Qui nous guidant au ſentier de l'honneur,
Nous fait manquer celui de la fortune
Que nous croyons le ſouverain bonheur.
Opinion ! funeſte enchantereſſe !
C'eſt-là le comble à ton iniquité !
Tel qui du ſort reçut avec largeſſe
Les vrais tréſors, la vigueur & l'adreſſe,
L'eſprit, le goût, les talens, la ſanté ;
L'or le plus pur, la médiocrité !
Martyr du luxe, eſt appauvri ſans ceſſe

Par des beſoins de pure vanité !
Mais faiſons treve à ce point de morale ;
N'épuiſons pas tous les traits qu'il étale ;
Car dans les faits qu'avons à parcourir
Il reviendra de lui-même s'offrir.
Et toi, magie ! étonnante cabale !
Rêve brillant ! riche production
D'un cerveau creux, brûlé d'ambition !
Conduis à bien l'hiſtoire ſans égale
Qui doit ſon charme à ton invention.
Il vous ſouvient que Richard & Deſpine
Sur leur courſier cheminoient galamment,
Tandis qu'Alzor, & Maugis & Lirine,
Sur le Gerfaut voloient légérement.
Du prompt trépas de la mere d'Ulaſſe,
Par ſes eſprits inſtruite en ce moment,
L'aimable fée, à cet événement,
Du vieux Alzor voit ceſſer la diſgrace.
Un ſoin plus cher l'attriſte & l'embarraſſe ;
De Charlemagne & de ſes paladins
Elle prévoit les funeſtes deſtins.
Voyant pour eux le mal inévitable,
Pour ſes amis craignant le même ſort,
Pour les ſauver d'une infaillible mort
Elle a recours à ſon art ſecourable.
Du fier Gerfaut rallentiſſant l'eſſor
Elle s'arrête, & ſur l'herbe nouvelle
Elle deſcend, & fait deſcendre Alzor.
Ami, dit-elle, il faut prouver ton zele,
Et j'ai beſoin ici de ton ſecours.
Ceſſe de craindre une femme cruelle ;

Ton ennemie a terminé ſes jours.
Ta liberté depuis long-temps perdue,
Par ce trépas pour jamais t'eſt rendue;
Mais jure-moi d'accomplir mon projet.
Reine, dit-il, d'un fidele ſujet
A vos deſirs l'obéiſſance eſt due:
Par cette mort heureuſe, inattendue,
Je puis jouir du deſtin le plus beau,
Si ſans tarder votre ame généreuſe
M'accorde ici la faveur précieuſe
De me donner cet admirable oiſeau.
Au cabinet de l'injuſte Armodie
Si par bonheur j'arrive le premier,
Sur ſes cahiers portant ma main hardie,
De ſon ſavoir je deviens l'héritier.
Si votre cœur ſe prête à ma demande,
Si j'en obtiens une grace ſi grande,
Vous me verrez, j'en fais ici ſerment,
A tous vos vœux ſoumis aveuglément.
Joignant mon nom au nom ſaint & terrible
Du roi puiſſant qui vous donna le jour,
Habiterois-je au plus lointain ſéjour,
Pour vous ſervir tout me ſera poſſible;
Je jure d'être à l'inſtant de retour.
Hé bien, Alzor, j'y conſens, dit Lirine;
Pars ſans demeure, & remplis tes ſouhaits;
Mais ſouviens-toi des ſermens que tu fais.
La belle alors l'inſtruit & l'endoctrine,
Et lui preſcrit comment il doit agir
Pour prévenir la fatale ruine
Des chers objets qu'elle veut garantir.

A ce vieillard Maugis cede ſa place ;
Avec la fée il rejoint les amans.
Fondant en pleurs dans ces triſtes momens,
Du roi Français ils plaignent la diſgrace.
Mais menacés par le cruel Ulaſſe,
Leur douleur cede à des ſoins plus preſſans.
Lorſqu'il apprit la fuite de ſa belle,
Et le trépas de ſa mere cruelle,
Ce roi farouche, armant tous ſes vaſſaux,
Pourſuit Deſpine & par monts & par vaux.
Sa ſœur Mélene, en la noire magie
Paſſant encor la méchante Armodie,
Pour la venger s'achemine avec lui,
Et de l'enfer lui promet tout l'appui.
Richard, voyant cette nombreuſe armée,
Deſcend ſoudain la princeſſe alarmée,
Et s'adreſſant à ſes ſages amis :
C'eſt aujourd'hui, leur dit-il, que j'implore
Tous les ſecours que vous m'avez promis ;
Sauvez les jours de l'objet que j'adore ;
Mon bras ſuffit contre ſes ennemis.
Allez combattre, & comptez ſur mon zele,
Répond Lirine, & je ſaurai pour elle
De mon ſavoir employer les reſſorts.
L'air alentour s'épaiſſit, prend un corps,
Et dans l'inſtant la claire citadelle
En ſûreté met la fée & la belle.
Penſez-vous donc, lui dit Maugis alors,
Qu'un paladin trahiſſe ſa querelle ?
Richard l'embraſſe & ne lui répond pas ;
Puis tous les deux tirant leurs coutelas,

Sur l'Abiſſin fondent avec furie,
Et de ſon ſang inondent la prairie.
De ſes ſujets comptant pour rien la mort
Pour affoiblir les guerriers magnanimes,
Le lâche Ulaſſe oppoſe à leur effort
A tout moment de nouvelles victimes.
Il voit enfin les ſiens preſque détruits,
Et ceux qu'épargne un horrible carnage,
Epouvantés, à la fuite réduits.
Le traître alors croit avec avantage
Pouvoir combattre un rival épuiſé,
Et s'applaudit de ce triomphe aiſé;
Mais le héros, à l'aſpect du perfide,
Montrant encor un front plus intrépide,
D'un fier mépris ſeconde ſa fureur,
Et de nouveau ſent croître ſa vigueur.
A peine il joint le téméraire Ulaſſe,
Qui ſe repent trop tard de ſon audace,
Que ſous ſes coups le géant éperdu
Mord la pouſſiere à ſes pieds étendu.
En ce moment, ſa ſœur impitoyable
Contre Maugis excitoit ſes ſuppôts;
Mais ſe riant de magiques complots,
A leurs efforts le ſage impénétrable
Fait ſuccéder aux armes du héros
Celles qu'il tient de ſon art redoutable.
Il voit frémir Mélene au déſeſpoir;
Elle maudit un funeſte pouvoir,
Qui ſur le ſien emportant la balance,
Oſe arrêter & braver ſa vengeance.
Mais qui peindroit ſa rage & ſon tranſport,

Lorſqu'elle apprend que ſon Ulaſſe eſt mort !
De cris affreux elle remplit la plaine,
Et par ſes mains veut terminer ſon ſort ;
On la retient, & ſa ſuite l'entraîne.
Les paladins laiſſent fuir l'inhumaine.
Le Scric bleſſé s'offre alors à leurs yeux ;
Pâle, ſanglant & reſpirant à peine.
Malgré les maux que lui cauſa ſa haine,
Richard lui prête un bras victorieux,
Et le portant vers Lirine & la reine,
Met à leurs pieds ce fardeau glorieux.
Pour ces amans, nous voilà hors de peine ;
Mais retournons à nos jeunes héros,
Qu'un prompt ſommeil ſurvenant à propos,
A garantis d'une mort trop certaine.
Vous ſouvient-il de ce que j'ai conté,
Lorſqu'on trouva dans un bois écarté,
Au tronc d'un arbre une dame liée,
Prête à céder à la brutalité ?
Si par haſard l'hiſtoire eſt oubliée,
Je m'en conſole, & le mal eſt petit ;
Car vous ſauvez que de tout ce récit
Rien n'étoit vrai. Par l'ordre de Lirine
Le mage Alzor de cette viſion
Leur ſuſcita l'heureuſe illuſion.
Sans ce ſecours, la quadrille badine
A Roncevaux eût trouvé ſa ruine.
A leur réveil, qu'un effroyable bruit
Cauſa ſoudain, peignez-vous leur ſurpriſe
De ſe trouver dans l'ombre de la nuit
Sur un rocher, tranſis d'un vent de biſe.

Mais quelle horreur agite leurs eſprits,
En diſtinguant d'épouvantables cris !
Des tourbillons de flamme & de fumée
Portent aux cieux leur vapeur enflammée ;
Les rocs roulans avec un grand fracas,
Qui ſous leur poids écraſent les ſoldats,
Les tons plaintifs, le cliquetis des armes,
Tout à l'envi redouble leurs alarmes.
Mais au milieu de leur perplexité,
Le vieux Alzor, ſur ſon Gerfaut monté,
Frappe leurs yeux ; le mage leur expoſe
De ces malheurs les effets & la cauſe.
L'affreux récit fait couler à grands flots
Des pleurs amers de rage & de tendreſſe,
Et de leurs cœurs briſés par la triſteſſe,
Les vifs regrets s'exhalent en ſanglots.
Pour ſoulager la douleur qui les preſſe,
Alzor leur dit avec quelle chaleur
L'aimable Fée a paré leur malheur ;
Et leur offrant une pleine aſſiſtance,
Flatte leurs vœux d'une prompte vengeance.
Le ſeul eſpoir de punir ce forfait,
Et le trépas évité par leurs dames
Que dans leurs bras euſſent brûlé ces flammes,
Des paladins ſuſpendent le regret.
De tous ſes ſoins ils rendent grace au mage ;
Et trop jaloux d'un frivole renom,
Leurs cœurs altiers veulent ſans avantage
Combattre même un ennemi félon,
Et par ſerment l'un & l'autre s'engage
A n'employer que ſon bras, ſon courage

Au châtiment du traître Ganelon.
Alzor les quitte & pourſuit ſon voyage.
Déja brillant à travers un nuage,
Et rougiſſant les côteaux d'alentour,
La jeune aurore annonçoit un beau jour.
Le juſte ciel, vengeur du parricide,
Des deux guerriers ſembloit être le guide ;
Dans les tranſports d'un violent courroux
Ils deſcendoient de ce rocher aride.
Les eſcadrons du Mayençais perfide
Viennent ſoudain ſe livrer à leurs coups.
Sur cette race infidele & timide
La mort ſanglante exerce ſa fureur,
Nul ne combat ; une fuite rapide
Eſt tout l'effort qu'oſe tenter leur peur.
De Ganelon l'ame noire & cruelle
Machine encor quelque ruſe nouvelle
Pour échapper aux héros triomphans
Qu'il reconnoît à tant d'exploits vaillans.
Le ſcélérat implore leur juſtice,
Vante en pleurant ſes regrets & ſa foi,
Et par les traits d'un horrible artifice
Des Eſpagnols, & d'Alfonſe leur roi,
Leur peint la haine avec tant de malice,
Que ſi leurs cœurs avec moins de clarté
Euſſent connu l'affreuſe vérité,
Sa dangereuſe & coupable éloquence
Sur l'innocent eût tourné leur vengeance.
Mais trop certains de crimes odieux
Qu'a ſu produire une rage inhumaine,
Sans l'écouter, Montauban furieux

A ſon cheval étroitement l'enchaîne,
Tandis qu'Anglante aux amis du trompeur
D'un ſort pareil fait ſubir la rigueur.
Ganelon tremble, & le lâche s'étonne
De voir au jour un complot ſi ſecret.
Il craint alors un céleſte décret :
Au déſeſpoir ſon ame s'abandonne,
Et de frayeur interdit & muet,
Les chevaliers le traînent à Bayonne.
Là, pour punir l'infâme trahiſon,
D'un fer épais on conſtruit une cage,
Dont les barreaux le tiennent en priſon.
Avec les ſiens, complices de ſa rage,
On le ſuſpend : on l'expoſe à l'outrage
D'un peuple en pleurs, que la mort d'un bon roi
Avoit rempli de douleur & d'effroi.
Sous cette cage, une flamme allumée,
Vingt fois éteinte, & vingt fois ranimée,
Pendant trois jours prolonge leurs tourmens.
Malgré l'horreur de ces derniers momens,
Des ſpectateurs la haine envenimée
Vit ſans pitié leur race conſumée.
Perdons de vue un ſi funeſte objet.
Nos jeunes gens qu'accompagnent leurs belles,
Pour diſſiper des images cruelles,
De ce ſéjour s'éloignent ſans regret,
Et vont chercher Deſpine & Richardet.
Sur un vaiſſeau faiſant voile en Afrique,
Les voilà donc embarqués leſtement,
Bravant encor d'une ardeur héroïque
Tous les dangers de l'humide élément.

Ayant pris terre en ce climat barbare,
Un beau matin la quadrille s'égare,
Et nos amans affamés & bien las,
Dans un déſert, par un bonheur bien rare,
Trouvent aſyle au pied du Mont-Atlas.
Du creux d'un antre, un vieillard vénérable
Voyant errer la caravane aimable,
Sort, & s'empreſſe au-devant de leurs pas,
Et les invite à ſon frugal repas.
On peut juger avec quelle allégreſſe
Reçut cette offre, une ardente jeuneſſe
Qui, gaie encor, dans ſes preſſans beſoins,
Vivoit d'eſpoir, & n'en rioit pas moins.
» Couples charmans, dont la beauté divine
» Offre à mes yeux les graces, les plaiſirs,
(Leur dit leur hôte après quelques loiſirs,)
» En vous voyant, aiſément je devine
» Quel eſt ici le but de vos deſirs.
» Préſentez-vous, tout vous ſera facile,
» Les durs refus pour vous ne ſont point faits,
» Ne craignez point de réponſe incivile
» Ni les dégoûts d'un voyage inutile;
» Tout doit ſe rendre à de ſi doux attraits.
Nous ignorons, répond alors Anglante,
De quel ſuccès, ami, vous nous parlez;
Mais, du bonheur que vous nous étalez,
A dire vrai, la mine eſt peu tentante,
Et ſans l'accueil dont vous nous régalez
Nous euſſions pu la trouver affligeante.
Vous m'étonnez, repartit le vieillard;
Votre arrivée en ce ſéjour d'ivreſſe,

Où des mortels les vœux tendent ſans ceſſe
Pourroit-elle être un effet du haſard ?
Vous avez donc quelque cave autre part,
Dit Montauban, où la liqueur traîtreſſe
Eſt par vos ſoins conſervée à l'écart ?
Non, mon cher fils, dit l'homme à robe brune ;
Pour expliquer ce que j'entends par-là,
C'eſt qu'au ſommet de ce mont que voilà
Eſt le palais qu'habite la fortune.
Si c'eſt là-haut ſa demeure en effet,
Dit Montauban, la rencontre eſt heureuſe ;
Et deux François, d'humeur aſſez joyeuſe,
Ont quelque droit de la prendre au toupet.
J'aime à vous voir cette idée ingénue,
Dit le vieillard : à ce ton abſolu,
Vous comptez voir la divinité nue,
Sa peau gliſſante, & ſon front chevelu.
Mais cette image eſt un erreur extrême :
Sachez, mon fils, qu'elle n'eſt qu'une emblême
Pour exprimer ſon inſtabilité.
Tout ce qui peut flatter la vanité,
L'eſprit, le goût, les ſens, la fantaiſie,
Et l'attribut de cette déité.
La volupté délicate & choiſie
Ne la ſuit pas avec fidélité :
Le tendre amour, la douce humanité,
Dans ſon palais paſſent pour frénéſie.
L'or, les préſens, le nectar, l'ambroiſie,
De ſes ſuivans ſont la félicité,
Tout autre bien leur ſemble une folie.
Mais, dit Anglante, ils n'ont point tort du tout ;

La bonté vise à la mélancolie,
Et volontiers, je ſerois de leur goût.
Mais dites-nous quel ſentier il faut prendre
Pour parvenir au faîte de ce roc.
De ces beautés vous le pourrez apprendre,
Repart l'hermite, & ſans craindre nul choc,
Au lieu brillant que la déeſſe habite,
Par leur ſecours vous parviendrez bien vîte.
De tous côtés mille gouffres ſans fonds,
Des pas affreux, mille obſtacles contraires
Font redouter des abymes profonds,
Et vous verrez cent mortels téméraires
Précipités en modernes Tiphons.
Mais, voyageant ſous de ſi doux auſpices,
La route eſt sûre; & les creux précipices
A votre abord ſoudain ſe combleront,
Devant vos pas les rocs s'applaniront.
Si de marcher vous voulez fuir la peine,
Il ſuffira pour vous de ſouhaiter,
Et dans l'inſtant, au palais de la reine
Ses courtiſans ſauront vous tranſporter.
Certes, la choſe eſt commode & facile,
Reprit Anglante, & je ſuis fort tenté
De profiter de la commodité.
Ce n'eſt ici comme chez Origile,
Triſte clôture, où notre moindre mal
Fut d'éprouver un ſouffle glacial
Qui nous chaſſoit loin de ſon domicile,
Où notre accès fut encor plus fatal.
Mais puiſqu'enfin, par rencontre opportune,
Nous nous trouvons ſi près de la fortune,

Au jour naiſſant nous tenterons le ſort,
Et ce ſéjour, d'avance, me plaît fort.
Le lendemain, au lever de l'aurore,
Plus éveillés & plus vermeils encore,
Les quatre amans ſe mettent en chemin.
Pour adoucir l'apreté du terrein
D'un vert gazon la terre ſe décore;
Et des berceaux de mirte & de jaſmin
Parfument l'air, & ſe hâtent d'éclore
Pour tempérer la fraîcheur du matin.
Tout les prévient, tout leur plaît, les enchante,
Et pour ſurcroît encor d'urbanité,
De chaque ſexe une troupe galante
Au-devant d'eux s'avance avec gaîté.
Le tourbillon les entoure, les mene,
Et dans la joie, & les douces erreurs
Des ris badins, des éloges flatteurs,
Au haut du mont ils parviennent ſans peine.
En arrivant au ſuperbe palais,
Objets charmans, & parures nouvelles
S'offrent aux yeux des jeunes gens diſtraits,
Et quelque foule entremêlée exprès
De leurs amans ſépare les deux belles.
Les chevaliers interdits, inquiets,
Sont à l'inſtant préſentés à la reine.
Dans leur ſurpriſe ils demeurent muets,
Tout leur reſpect ne peut voiler leur peine.
Leur noble aſpect frappe la déité.
Venez, guerriers, dit-elle avec bonté,
De cette cour ſuivez les doux uſages,
Et diſſipant de ſiniſtres nuages,

Ouvrez vos cœurs à la félicité.
Pour les beautés avec vous amenées,
N'appréhendez nuls fâcheux attentats.
Dès qu'on parvient dans mes heureux états,
Mon seul pouvoir regle les destinées;
Et des sujets par moi-même adoptés,
Rien n'oseroit gêner les volontés.
Sans que vos cœurs ici se formalisent
D'être un moment absens de ces objets,
Dans les réduits de ces prochains bosquets,
Que de mes loix ces nymphes vous instruisent.
La reine alors quitte les paladins
Qu'ont rassuré les graces bienfaisantes,
Et dans l'instant quatre brunes piquantes
A leurs côtés parcourent les jardins.
Les yeux d'abord se donnerent carriere;
L'esprit, l'humeur, les graces, la beauté,
Brillent entr'eux avec vivacité;
On se convient, & l'on entre en matiere.
Par ce qu'ailleurs on a lu des héros,
On peut juger si parmi leurs propos
D'une aventure aussi rare, aussi neuve,
Leurs jeunes cœurs se trouvoient à l'épreuve.
De ces beautés les nouvelles leçons
Flattoient leurs vœux; l'absence de leurs dames
Ne rappelloit nuls importuns soupçons,
Et par degrés s'effaçoit de leurs ames.
Malgré l'ardeur dont ces objets chéris
Les consumoient d'une flamme amoureuse,
Il se trouva des instans favoris
Où leur présence eût pu sembler fâcheuse.

C'eſt la maligne & vive occaſion
Qui fait ſouvent tomber les plus fideles;
Mais nos guerriers, d'amour fermes modeles
Surent bientôt chaſſer l'illuſion.
L'accueil aiſé, les manieres ouvertes,
Le ton, l'acquit de ces nymphes alertes,
Mirent aux champs leurs eſprits curieux.
Nos candidats, par leurs langues diſertes,
En peu de temps furent inſtruits au mieux.
Je voudrois bien, belle Eglé, dit Anglante,
Savoir de vous, pour comble de faveurs,
Quels ſont ici les uſages, les mœurs?
Oh volontiers, dit Eglé complaiſante,
Vous en ſaurez ſur l'heure autant que moi.
Tout ce qui plaît eſt permis; c'eſt la loi.
Dieux, qu'elle eſt courte & qu'elle eſt étendue!
Dit Montauban; mais cela ne ſe peut,
Ou quelque clauſe eſt donc ſous-entendue;
Car ſi chacun ſe permet ce qu'il veut,
Les concurrens auront ſouvent querelle.
Ce ſentiment ignoble, dit la belle,
N'eſt plus reçu chez le monde poli.
C'eſt un abus dès long-temps aboli
Qui ne devoit ſa barbare exiſtence
Qu'à la groſſiere & ſotte impatience.
Quand de nos cœurs s'envole le deſir
Qui, ſatisfait, s'éloigne avec vîteſſe,
L'ingrat emmene avec lui le plaiſir.
Il ne faut donc qu'attendre ſans foibleſſe
Que le tenant à ſon aiſe ait joui;
S'en tourmenter eſt d'un gauche inoui.

L'expédient, dit Anglante, me bleſſe ;
Car s'il s'agit par haſard, de maîtreſſe,
Il eſt fort dur, lorſque l'on aime bien,
De ſe morfondre, & d'attendre la ronde.
Bon, dit Eglé, quand le commerce abonde
Le tour eſt sûr, & chacun prend le ſien.
La jalouſie eſt un affreux moyen ;
On vous prendroit pour gens de l'autre monde,
Et c'eſt un tic qui ne reſſemble à rien.
Si le temps dure, avant que l'ennui croiſſe,
Ne peut-on pas, ſans expirer d'angoiſſe,
Tourner ailleurs juſqu'à l'heureux moment,
Ou s'amuſer d'un autre arrangement ?
Mais s'emporter, & jouer le tragique,
Le furieux, & le gladiateur,
Seroit ici d'un ridicule unique.
Il me paroît, reprit-il, que le cœur
Eſt parmi vous peu tendre, & peu ſenſible.
L'objection, dit la nymphe, eſt riſible ;
Mais au contraire ! il inſpire le goût.
Je vois ici qu'il n'y fait rien du tout,
Dit le guerrier, ou, je me perſuade
Qu'il eſt bien leſte. Oh, vous êtes mauſſade !
L'ennui, ſans doute, eſt votre grand ragoût !
Peut-être bien, reprit-il ; mais ſur-tout
J'aime en amour une femme conſtante.
Hé mais, on l'eſt ; car il m'impatiente
Avec ſon froid, & ſa prévention.
L'aimable Eglé ne l'eſt pas, dit Anglante ;
Je puis prouver la propoſition.
Vous ne pouvez, belle comme vous êtes,

Ne pas avoir quelque inclination ?
Hé bien, paſſons la ſuppoſition,
Lui répondit le phénix des coquettes.
Je crois pouvoir, ſans indiſcrétion,
Ajouta-t-il, dire, & ſans vous déplaire,
Que votre amant peut vous trouver légere ;
Vous permettez cette réflexion ?
Et, pour la belle à votre cœur ſi chere,
Reprit Eglé ſans altération,
Avez-vous eu moins de diſtraction ?
On dit par-tout que mon ſexe eſt volage ;
De bonne foi, dit-on la vérité ?
Par cent détours que l'on met en uſage,
On vient à bout de ſa fragilité ;
Pour abuſer de ſa crédulité,
On fait d'abord un pompeux étalage
Qui ne promet que la félicité.
Des doux plaiſirs la ſéduiſante image
Vient enflammer ſa curioſité ;
Excès d'amour, de vigueur, de ſanté,
Qui ne ſeroit tenté de ce langage !
A peine on cede au beſoin conſtaté,
Qu'à ces tranſports, à ce brûlant hommage
Bientôt ſuccede un tiede badinage,
Puis le dégoût & la ſatiété.
D'un procédé ſi plein de lâcheté,
La belle enfin un jour ſe dédommage,
Et vous crier, à l'infidélité !
Nous ſoutenons ici qu'elle eſt très-ſage ;
Toujours fidele . . au plaiſir qui l'engage,
Elle pourſuit la douce volonté ;

C'eſt raffiner ſur la fidélité.
Votre ſyſtême eſt joyeux & commode,
Dit le galant, il vaut vraiment ſon prix;
J'en fais grand cas, & ſuis de votre avis,
Et j'aimerois aſſez cette méthode....
Hors dans l'objet dont je ſerois épris.
Mais ce ſcrupule eſt d'un genre exécrable,
Reprit la belle; il eſt bien déteſtable,
Quand on ne veut appartenir qu'à ſoi,
De chicanner d'auſſi mauvaiſe foi.
Oh, là-deſſus, dit-il, point de diſpute.
Mais je vous prie, apprenez-moi pourquoi
Votre langage eſt ſi nouveau pour moi.
Ah! j'y penſois d'honneur, dans la minute,
Répond Eglé. Rien n'eſt ſi repouſſant
Que de vous voir un propos languiſſant,
Plat, ennuyeux, ſans ſtyle & ſans nobleſſe.
On vous prendroit ici pour une eſpece!
Si vous voulez prendre dans ce ſéjour,
Vous éduquer eſt choſe indiſpenſable.
Il faut ſaiſir, pour vous rendre agréable,
Ce ton régnant, ces jolis *riens* de cour
Sans qui l'on eſt du dernier miſérable.
Penez tous deux ce parti dès ce jour.
Car je pourrois vous parler votre langue
Un mois entier, ſans que de ma harangue
Vos beaux eſprits puſſent rien recueillir.
C'eſt-là de quoi vous bien enorgueillir?
Dit Montauban: à ce jargon bizarre
Vous trouvez donc un mérite bien rare!
Je crois pourtant que ce ton dégourdi

Vous eſt ſouvent à vous-même incommode ;
Car ce langage un inſtant applaudi,
Doit varier au gré d'un étourdi
Qui par faux air, & pour donner la mode,
Veut haſarder un quolibet hardi.
Sans contredit. Mais avec l'habitude
Cela s'apprend, dit-elle, ſans étude.
Un trait brillant, ne durera qu'un jour ;
Et c'eſt à quoi l'on diſtingue, entre mille,
Le citadin, qui ſe pare à la ville
Du mot défunt qu'a réformé la cour.
Soit dit Anglante. Or, de cette ſcience
Vous plairoit-il ſavoir ce que que je penſe ?
Ces novateurs, ces charlatans de mots
Sont des pédans importans & frivoles.
Mais dans l'eſpoir d'imiter leur propos,
Etre à l'affut de leurs vaines paroles,
Tranchons le mot ; c'eſt le métier des ſots.
Laiſſez-moi donc mon langage vulgaire,
Et dites-moi, d'une façon bien claire,
Si vous pouvez, par quelle cruauté
Ce malheureux n'ayant qu'un pas à faire
Pour arriver au ſommet ſouhaité,
Vient à l'inſtant d'être précipité ?
C'eſt très-bien fait ; ce n'eſt qu'un téméraire,
Répond la dame ; il n'eut d'autre talent
Que d'être avide, inhumain, inſolent ;
Il dût cent fois d'une peine exemplaire
Subir l'affront : mais l'or auxiliaire
L'en a ſouſtrait ; l'or le portoit ici :
Son dernier pas enfin a réuſſi ;

De ſon orgueil ſa chûte eſt le ſalaire;
L'audace ſert, l'audace nuit auſſi.
Le prétendant, reprit-il, que voici,
Se gardera d'un accident ſemblable.
Poſant ſes pieds avec attention
L'un après l'autre, & ſur un appui ſtable
S'affermiſſant avec précaution,
Je crois pouvoir prédire en aſſurance
Que celui-ci jamais ne tombera,
Et je m'en fie à tant de prévoyance.
Bon! celui-ci jamais n'arrivera,
Reprit la belle; à la peine il mourra.
Penſez-vous donc que ce ſoit la prudence,
L'utilité, les veilles, la ſcience,
Par qui l'on ſoit en s'élevant aidé?
Que faut-il donc? me direz-vous. Le dé.
Oui, le hazard; cette chimere vaine,
Dieu vague, aveugle, injuſte, inexiſtant,
Qui jette enfin dans ce palais brillant
Les favoris de notre ſouveraine.
Ou, ſi l'on voit l'adreſſe, le talent,
Porter ici quelqu'autre créature,
Son bon ſuccès n'eſt pas dû, je vous jure,
Aux qualités dont votre eſprit fait cas.
Elles nuiroient à ſa bonne aventure.
Dans cet empire il eſt, n'en doutez pas,
D'autres vertus que ces vieilles ridées
Dont vous gardez de gothiques idées.
Comme du riche on parle toujours bien,
Vous vous trompez à celles qu'on renomme.
Ce que le monde appelle un honnête homme,

Vous le prenez pour un homme de bien ?
Par généreux, ſuivant votre vieux ſtyle,
Vous entendez un eſprit bienfaiſant ;
Que devant vous on vante un homme habile,
Vous le croyez un homme fort ſavant ?
Eſt-ce un éloge, ou bien une ſatyre ?
Eſt-ce inſulter, ou flatter à l'excès,
Quand en ces lieux de quelqu'un on peut dire
Qu'il réunit ce qui faits les ſuccès ?
Vous êtes ſourds, vous dis-je, & *c'eſt unique*,
Car votre eſprit brille à certains égards ;
Mais en gardant vos propos campagnards
Vous reſteriez ſeuls comme l'as de pique.
Soyez-en sûrs, vos préjugés gaulois
Du bon vieux temps de Saturne & de Rhée,
Sont aujourd'hui d'une folie outrée,
Et relégués chez le peuple Iroquois ;
Et, croyez-moi ; ſans ces jeunes compagnes
Dont les attraits voiloient tous vos défauts,
Avec des airs & des travers ſi faux,
Vous croupiriez au bas de ces montagnes.
Oh ! pour le coup, vous le prenez trop haut,
Dit Montauban, ſachez, aimable reine,
Qu'au moindre obſtacle, avec fort peu de peine,
Nous euſſions pris votre donjon d'aſſaut.
Jamais, reprit avec aigreur la dame,
Pareil propos, par quelqu'un comme il faut,
Ne fut tenu vis-à-vis d'une femme :
Et qui le tient n'eſt bon qu'à mépriſer.
Il eſt bien tard pour vous en aviſer,
Dit le railleur, mais la choſe eſt pareille.

Nos ſentimens s'accordent à merveille,
Et j'ai regret que des ſoins plus preſſans
Nous faſſent fuir vos charmes raviſſans.
Quittant alors les dames inſultantes,
Les paladins durs à moriginer,
Très-réſolus de ravoir leurs infantes,
Vers le palais veulent s'acheminer.
Mais à l'inſtant les nymphes, les bocages,
Tout diſparoît à leurs yeux étonnés,
Et des horreurs des lieux les plus ſauvages
De toutes parts ils ſont environnés.
Une autre fois je dirai leur ſurpriſe.
Le Scric bleſſé me rappelle autre part.
Près de ſa fille apporté par Richard,
Par ce bienfait ſa colere s'épuiſe.
Ses jours ſauvés une ſeconde fois,
Contre un héros comdamnent ſa vengeance,
Il s'attendrit, & la reconnoiſſance
Sur ſa raiſon reprend de juſtes droits.
Pour excuſer ſa derniere injuſtice,
De Mahomet il allegue la loi :
Mais ſon dépit, ſon orgueil, & ſa foi
Cedent enfin à ce nouveau ſervice.
Pour prévenir le retour d'un caprice
Maugis ſe ſert de cette occaſion
Pour lui vanter une religion
Qui pour le mal fait rendre un bon office.
Cette douceur fait chez moi peu de fruit,
J'ai, comme on ſait, l'ame vindicative,
Repart le Scric, & nuire à qui me nuit,
Flatte bien plus mon imaginative ;

Et ſi jamais mon eſprit ſe ſoumet,
Ce ne ſera certes, que par rancune
Pour me venger du traître Mahomet
De qui l'oubli cauſe mon infortune.
C'eſt, dit le ſage, un fol aveuglement
D'imaginer que votre faux prophete,
Vil impoſteur, digne de châtiment,
Puiſſe influer ſur quelque événement.
C'eſt du démon la malice ſecrette
Qu'il vous ſuggere un pareil ſentiment.
Mais, dit le roi, puiſque le diable ment,
Pourquoi ſouvent eſt-il votre interprete ?
De ſes amis parler légérement,
Dans un chrétien eſt conduire indiſcrete.
Richard ſourit, & Lirine muette
Sent tout le poids de ce bruſque argument.
Depuis long-temps l'illuſtre enchantereſſe
Se reprochoit le commerce infernal
Que les liens d'un art noir & fatal
Contre ſon gré faiſoient durer ſans ceſſe.
Quoique jamais elle n'en uſât mal,
De ſes remords, ſon ame noble & pure
Ne pouvoit plus ſoutenir le murmure.
Maugis auſſi s'étoit cent fois promis
De renoncer à ſon pouvoir magique :
Le ſeul deſir de ſervir ſes amis
Le retenoit dans l'art cabaliſtique.
A ce propos du payen ſatyrique
Lirine & lui s'éloignent de concert
Et ſur ce point parlent à cœur ouvert.
Que penſez-vous, lui dit l'aimable dame,

Du trait piquant au vieux Scric échappé ?
Vous m'en voyez ainſi que vous frappé,
Répond Maugis, & juſqu'au fond de l'ame
J'en ai ſenti toute la vérité :
Et ſans détour j'avoûrai que ſa flamme
Hâte un effet déja prémédité.
Juſqu'à ce jour le fer, l'idolatrie,
Ont déſolé l'Eſpagne, ou ma patrie,
Et je devois ſecourir & venger
Mon ſouverain, mes parens en danger.
Tant de malheurs à mon ame attendrie
De la magie embelliſſoient les traits.
Ils ſont ceſſés, & leur ſource eſt tarie.
Charle n'eſt plus ; les Sarraſins défaits
Laiſſent la France & l'Ibérie en paix.
De mes amis le déplorable reſte
N'a plus beſoin de mon ſavoir funeſte,
Et je ſuis libre enfin de m'arracher
Du noir abyme où j'aimois à marcher.
Ah, qu'il m'eſt doux, dit Lirine enchantée,
De voir par vous mes doutes confirmés,
Et d'affermir dans mon ame agitée
Ces bons deſſeins par vous-même formés ?
Des préjugés, dont je rougis ſans ceſſe,
Avoient, hélas, égaré ma jeuneſſe :
Vive & crédule, à mon art dangereux,
Qui de mon cœur ſavoit flatter les vœux,
Aveuglément je me livrois entiere.
Il me trahit : des inſtans malheureux
Vinrent ouvrir mes yeux à la lumiere.
Par les vertus d'un vainqueur généreux

Aiguillonnée,

Aiguillonnée, éclairée, attendrie,
Je m'imposai, pour expier mes feux
Et me punir d'une erreur trop chérie,
De n'employer mon pouvoir désormais
Qu'à réparer les maux que j'avois faits.
J'ai réuni Richard & son amante,
Rien ne s'oppose à leurs chastes amours:
De ses cousins j'ai garanti les jours,
Et quitte enfin cet art qui m'épouvante.
Brisons nos nœuds à l'instant, cher Maugis,
Et dussions-nous offenser Ermasis,
Ce fier génie auteur de ma naissance,
Remettons-lui sa fatale puissance.
Lirine à peine avoit fini ces mots,
Que persistant dans ce ferme propos,
Tous deux, quittant leurs sinistres pratiques,
Rompent soudain leurs baguettes magiques.
Le Scric touché de tant de piété,
Laisse espérer plus de crédulité;
Mais le vieillard dans son ame obstinée,
Contraire encor aux vœux d'un tendre amour,
Veut dans Cobone attendre son retour,
Et des amans differe l'hyménée.
Mais cependant qu'un espoir plein d'attraits,
Du long chemin leur adoucit la peine,
La désolée & cruelle Mélene
A d'Armodie occupé le palais.
Son premier soin dans ce séjour antique
Est de chercher dans des lieux souterrains
Où la Mégere exerçoit l'art magique,
Tous les cahiers où se trouvent empreints

Les noirs ſecrets du ſort cabaliſtique.
Par les eſprits qui gardoient ce tréſor
La Fée apprend avec douleur mortelle
Que ſes écrits qu'on raſſembla pour elle
Ont ce jour même été pris par Alzor.
Que ce vieux mage, appuyé par Lirine,
Eſt du Gerfaut tranquille poſſeſſeur,
Et qu'en dépit de leur rage mutine
Ils ont fléchi devant le raviſſeur.
Mélene alors aux fureurs s'abandonne :
Au plus fort charme elle a ſoudain recours,
Et d'Arimane implore le ſecours.
L'enfer s'émeut, l'air gémit, le ciel tonne :
Ce noir génie, impur & malfaiſant,
A ſes clameurs répond en frémiſſant.
Raſſure-toi, dit-il, infortunée :
Si de Lirine & du ſavant Maugis
Tu redoutois la vertu combinée,
Sois ſans frayeur. Leur ame efféminée
D'un art ſublime a méconnu le prix,
Et n'oſe plus commander aux eſprits.
Ils ont rompu l'alliance jurée
Qui les ſoumit aux dogmes d'Ermaſis,
Et déſormais leur puiſſance abhorrée,
Sur tes projets contre leurs favoris
Eſt ſans effet, puiſqu'ils l'ont abjurée :
Tu peux encor nuire à tes ennemis.
Par cet avis, le méchant Arimane
Comble Mélene & de joie, & d'eſpoir.
Ce triſte eſprit, de ſon ſavoir profane,
Fit de tout temps l'uſage le plus noir,

Et d'Ermasis déteste le pouvoir :
Leurs sectateurs se combattent sans cesse.
Il hait sa fille : & pour la chagriner,
Sur les amans dont le sort l'intéresse,
Le traître instruit l'indigne enchantéresse :
Et sait enfin si bien l'endoctriner,
Que des ressorts dont elle les assiége,
Ils ne pourront éviter quelque piége.
Nous avons vu les jeunes paladins,
Pour des propos déplacés & mutins,
Bannis, déchus de leur riches attentes,
Errans à pied sans trouver de chemins,
Fort inquiets pour leurs tendres amantes
Que leur avoient détourné des blondins.
Or il est tems de savoir si leurs belles
Auront été fragiles ou fidelles.
L'attrait du luxe & de la volupté
Sont les écueils de la fidélité.
Dans le palais de la déité folle,
Près des beautés qui cherchent leurs amans,
Papillonnoit avec des airs bruyans
L'essaim brillant, volatil, & frivole
De ces muguets dont l'or fait des tyrans.
D'étonnement les dames sont frappées
Au libre abord de ces fades poupées.
La confiance, & les tons familiers,
Font de ces fous des êtres singuliers.
Quoiqu'étalés sous différentes formes,
En cavaliers, sénateurs, courtisans,
Druides mêmes, & fameux partisans,
Leurs procédés, leurs tons, sont uniformes :

Pour les objets qui font naître le goût,
Sans nul égard, un tarif regle tout.
On ne connoît amour, ſoupir, ni flamme :
Les riches dons, la prodigalité,
Là, du deſir prouvent la vérité.
Eſprits ornés, dons ſublimes de l'ame,
Maintien décent, vertu, ſageſſe, honneur,
Sont des ſujets de mépris, ou de blâme,
Sottiſe pure, ou jargon impoſteur.
Rien n'y déroge, & le trafic du cœur
Ou des plaiſirs, plait, & n'a rien d'infâme.
Dans les préſens, la médiocrité,
Pour le beau ſexe eſt là l'unique inſulte.
Tout s'y calcule, & l'art, & la beauté,
Le ſang, l'éclat, l'âge, la qualité :
Mais on n'y rend un véritable culte
Qu'aux grands talens, à la célébrité.
Si dans Paris ces deux beautés céleſtes
Euſſent reçu la lumiere des cieux,
Ou reſpiré ſon air contagieux,
Pour leurs époux quels périls manifeſtes !
Mais par l'effet d'un rare aveuglement
Qui fait bien voir que, quoiqu'on ſoit princeſſes,
On peut par fois montrer des mal-adreſſes,
Tout ce qu'on fait dans ce ſéjour charmant
Pour leur cauſer quelques tendres foibleſſes,
Par leurs eſprits eſt pris ſi gauchement,
Que je rougis d'y penſer ſeulement.
Enfin, pour prix de tant de gentilleſſes,
La jeune Argée, au cercle entreprenant
D'un air moqueur fait ce doux compliment.

Nous connoiſſons tout le prix de nos charmes
Par vos excès de libéralité,
Et n'en aurons pas plus de vanité.
Mais, contre vous vous nous donnez des armes
Sans vous douter de votre humilité.
Nous vous jugeons ſuivant votre ſyſtême :
En comtemplant tous vos dons étalés,
Nous admirons votre franchiſe extrême.
De bonne foi c'eſt vous priſer vous-même,
Et convenir du peu que vous valez.

A cette vive & ſenſée incartade
Subitement s'éclipſe la brigade ;
Car ces mortels ſans ceſſe chatouillés,
Quoique railleurs, craignent d'être raillés.

De ces mépris, dont s'offenſe la reine,
On voit aſſez quel doit être le fruit.
Devant leurs yeux tout diſparoît, tout fuit,
Et les beautés ſe trouvent fort en peine
Dans un déſert, au milieu de la nuit.

Dévinez-vous, dit bruſquement Coreſe,
Ce qui le plus me déplaît en ceci ?
C'eſt de penſer, qu'aux lieux où nous voici
Quand nous paſſons une nuit ſi mauvaiſe,
Nos chers époux, peut-être ſans ſouci,
A nos dépens là-haut tout à leur aiſe
Galantiſant quelque objet hazardé,
Imitent mal notre bon procédé.
Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, répond Argée,
Si mon amant me joue un pareil tour,
Son mauvais choix m'aura déja vengée,
Et ſes remords preſſeront ſon retour.

Tandis qu'ainſi les deux jeunes merveilles
S'entretenoient ſur un point ſi douteux,
Des feux ſoudains éclatent à leurs yeux;
Des cris plaintifs étonnent leurs oreilles!
Le bruit s'approche, & l'horrible clarté
Offre l'aſpect d'une comette ardente,
Qui vers les ſœurs que glace l'épouvante
Semble accourir avec rapidité.

Mais trop long-tems j'abandonne Deſpine
De qui Mélene a juré la ruine,
Et de ces feux le myſtere fatal
A mon eſprit préſage quelque mal.

La Fée impie uſe de ſtratagême
Pour réuſſir dans ſes cruels projets;
Car de ſon art, Lirine, & Maugis même
Peuvent braver les magiques effets,
Et de Richard le cheval & les armes
Mettent obſtacle au pouvoir de ſes charmes.
Deſpine même, en priſe à ſes fureurs,
Par le courſier pendant le jour portée,
Ne laiſſe aux traits de ſa haine indomptée
Que du ſommeil les momens enchanteurs.
Tendres amans, craignez tout de ſa rage!
Pour profiter de leurs moindres erreurs,
Elle les joint, & ſe met du voyage.
Sans ſoupçonner un pareil voiſinage,
Ni pour leurs feux de nouveaux embarras,
Ils cheminoient ſans ſoins & ſans ombrage:
Elle les ſuit ſans les quitter d'un pas.
Un ſoir, laſſés d'une marche pénible,
Le roi bleſſé, les dames, les héros

Cherchoient l'abri d'un aſyle paiſible
Pour y goûter les douceurs du repos.
Déja ceſſant d'illuminer le monde,
Le Dieu du jour s'étoit caché ſous l'onde,
Lorſque le ſort dans un vaſte déſert
D'une forêt leur offre le couvert.
Dans un boſquet, près d'une ſource pure,
On découvroit un commode réduit,
Que de ſes dons embellit la nature.
Sans balancer, Mélene conjecture
Que la princeſſe y doit paſſer la nuit :
Elle y déſcend, & s'y place ſans bruit.
D'un verd gazon ſon char prend la figure :
De tous côtés de jeunes arbriſſeaux
Entrelacés en forme de berceaux ;
Un lit de fleurs, de mouſſe & de verdure
Flattent les ſens & couvrent l'impoſture.
Richard y vole & croit voir un palais.
Venez, dit-il, dans ce lieu plein d'attraits :
L'amour pour vous, adorable Deſpine,
A diſpoſé cette couche divine.
Nulle ne veut accepter ce logis,
Entre la belle & l'illuſtre Lirine
Ce fut matiere à des débats polis ;
Mais à la fin la fille d'Ermaſis
De ce procès remporta l'avantage.
En d'autres temps, un traité de partage
Eût terminé la diſpute des lits.
L'enchantereſſe, au comble de la joie,
Reçoit des mains même de Richardet
De tous ſes vœux le déplorable objet,

Et ſur ſon char elle enleve ſa proie.
A la lueur d'un nuage enflammé,
Le paladin de colere animé,
Voit dans les airs Deſpine qu'on emmene,
Et reconnoît la barbare Mélene.
Le triſte amant, & Lirine, & Maugis
Mêlent envain les menaces aux cris;
Leurs vifs regrets attendriroient des roches.
Le triſte roi, de remords agité,
De ces amis redoute les reproches.
Le char qui fuit avec rapidité
Laiſſe autour d'eux régner l'obſcurité:
Il en profite, & malgré ſa foibleſſe,
Dans les horreurs du trouble qui le preſſe
A s'éloigner il met tous ſon effort,
Dans l'eſpoir ſeul de voir finir ſon ſort.
Mais terminons un chant qui nous chagrine
De mes héros le plus grand nombre eſt mort:
Ce qui m'en reſte eſt près de ſa ruine.
Il ne faut pas cependant nous laſſer,
Car leurs malheurs ne ſont que commencer.
Pour vous tracer cette funeſte image,
Repoſons-nous, & reprenons courage.

Fin du onzieme Chant.

CHANT DOUZIEME.

JE m'étois hier tant échauffé la veine
Sur des objets fantaſtiques & vains,
Qu'en ſommeillant j'avois la tête pleine
D'enchantemens, de géans & de nains.
Dans le deſſein dont mon ame eſt remplie
Je méditois une fable jolie
Qu'à mon ſujet j'allois appareiller,
Quand tout-à-coup je me ſens réveiller
Par la raiſon, & ſa ſœur la folie.
Que fais-tu là ? dirent toutes les deux ;
Vous le voyez ; je dors à ma maniere
Les yeux ouverts, & je n'en vois pas mieux,
Réponds-je alors ; votre abord en ces lieux
Divines ſœurs, eſt faveur ſinguliere,
Et vous pouvez me déſiller les yeux.
Votre union, de votre aimable empire
Fait adorer le joug doux & flatteur ;
Qui vous ſépare, aſpire à le détruire,
Et ſans vous deux il n'eſt point de bonheur.
Si je voulois, j'aurois droit de me plaindre,
Dit la raiſon ; dans un accès de fiel
J'ai, diſois-tu, trop oſé te contraindre,
Et tu m'as fait un adieu ſolemnel.
J'en conviens, dis-je, & mon impatience

A mon eſprit fit cette trahiſon :
Mais je ſuis homme, & près de la raiſon
Un pareil titre a beſoin d'indulgence.
Ta ſotte excuſe eſt fort peu de ſaiſon ;
Reprit ſa ſœur ; & d'un triſte eſclavage,
Par ma gaîté quand je te dédommage,
Ne faut-il pas raiſonner en oiſon
Pour retourner à ſa noire priſon ?
J'ai contre toi d'autres griefs encore,
Sujet rebelle ; à ton fade ellébore
N'as-tu pas joint des libelles ſanglans
Sur mes ſujets ; pourquoi tant d'apoſtrophes
A mes amis les ſubtils philoſophes ?
A mes guerriers ? à mes foux opulens ?
Entendons-nous, repartis-je, déeſſe,
Je n'ai jamais fait la guerre aux talens :
Tous les états, les emplois différens,
Qu'a dû créer & remplir notre eſpece,
Sont par eux-mêmes utiles, excellens,
Tous, ſans réſerve, obtiennent mon encens.
C'eſt l'abus ſeul que je fronde ſans ceſſe.
Oh ! tes efforts, certes, ſont conſéquens !
Va, fronde, ami, je ſuis bonne princeſſe,
Repart la folle : en faveur de l'ivreſſe
Qui dans ton livre outrage le bon ſens,
Tes traits bourrus n'ont rien dont je me bleſſe.
Vous me comblez, repris-je, d'allégreſſe :
Si mes écarts pour vous ont quelque appas,
Si votre ſœur ne me rejette pas,
De vos bontés j'oſe exiger un gage
Qui remplira mes plus ardens ſouhaits.

Eperdument épris de vos attraits,
A toutes deux, ſouffrez que mon hommage
Egalement s'adreſſe & ſe partage,
Et m'avouant l'une & l'autre aujourd'hui,
Promettez-moi votre immuable appui.
A ces deſirs qu'un pur zele m'inſpire,
Et dont j'attends ou ſuccès, ou mépris,
L'aimable aînée applaudit d'un ſouris,
Et l'autre ſœur d'un grand éclat de rire.
Ma foi, dit-elle, un ſi burleſque accord
Eſt le chef-d'œuvre & l'excès du délire:
En refuſant de ſigner j'aurois tort:
J'y veux poſer le ſceau de mon empire.
Et moi, reprit la ſage déité,
Ce que je ſuis me permet d'y ſouſcrire,
Et la raiſon approuve le traité.
Je rends exprès leur concorde publique;
Ami lecteur, c'eſt mon contre-poiſon:
Car quelque effort que tente la critique,
Je ſuis abſous par la grace authentique
De la folie, ou bien de la raiſon.
Reprenons donc la ſinguliere hiſtoire
Des quatre amans qui ſe ſont ruinés.
Les deux guerriers dans une forêt noire
Ne découvroient pas plus loin que leur nez
Des accidens qui menacent leur gloire,
Leur belle humeur éprouve quelque échec:
Le ſouvenir de l'amuſement grec
Revient ſoudain s'offrir à leur mémoire:
Ils peuvent craindre encor quelque grimoire,
Et le paſſé rend le préſent ſuſpect.

Ami, dors-tu par hasard ? dit Anglante.
Notre aventure est-elle bien constante ?
A mon avis ce pourroit être encor
L'effet d'un songe envoyé par Alzor.
Ce n'est pas là le point qui m'intéresse,
Dit Montauban, mais que je veille ou non,
Le seul desir qui m'occupe & me presse,
C'est de savoir avec précision
Ce qu'à présent peut rêver ma princesse.
Conviens aussi qu'en cette occasion,
Quoique certain du cœur de ta maîtresse,
Un pareil soin alarme ta tendresse.
Si, par malheur, leur sommeil prétendu,
Avec le nôtre a quelque ressemblance,
J'aurois regret à quelque circonstance,
Et je voudrois m'être mieux défendu.
Où prends-tu donc ce soupçon ridicule ?
Repart Anglante, il me fait presque peur.
Mais, sur la foi d'Argée & de sa sœur,
Reposons-nous, ami, sans nul scrupule,
Et moquons-nous d'un délit somnambule.
Je les connois ; hors un songe imposteur
Rien ne sauroit éclipser leur honneur.
A les chercher mettons donc notre étude,
Dit son cousin ; & sans inquiétude,
Puisqu'il le faut, croyons pieusement
Que leur vertu brille invinciblement.
Les paladins dans ce lieu solitaire
Se roidissant contre le sort contraire,
Du jour bientôt retrouvent la clarté,
Et par degrés reprennent leur gaîté.

Le chaud, la faim, la ſoif, & les fatigues
Les invitoient à chercher le repos.
Un bois touffu préſente à nos héros
Un vert gazon, des dattes & des figues,
Et le ſommeil leur offre ſes pavots.
Cédant ſans peine à ces douces amorces,
Ils repoſoient, & réparoient leurs forces,
Quand un troupeau que le haſard conduit,
Gagne en paiſſant ce tranquille réduit.
Une bergere innocente, ingénue,
Suivoit ſes pas, rêveuſe, & preſque nue;
Et leur réveil l'effrayant bruſquement,
Elle ſe met à fuir légérement.
Les jeunes gens dont l'ame eſt curieuſe,
Suivent ſoudain la pucelle peureuſe,
Et l'engageoient tout haut à demeurer
Par des propos faits pour la raſſurer.
Mais la frayeur qui cauſe ſes alarmes
Lui fait hâter ſa courſe & ſes efforts;
Et des guerriers les redoutables armes
A ſon eſprit font craindre mille morts.
Elle franchit d'une ardeur intrépide
Les creux vallons, les ruiſſeaux, les guérets,
Les durs rochers, les épaiſſes forêts
Qui font obſtacle à ſa fuite rapide.
Laſſée enfin, déja preſque aux abois,
Elle revoit ſa loge accoutumée;
A cet aſpect ſa force eſt ranimée,
Elle y parvient ſans haleine & ſans voix,
Et ſur la porte elle tombe pâmée.
Figurez-vous la ſurpriſe & l'horreur

Qui de ſa mere affligerent le cœur
En la voyant en cet état réduite,
Et deux guerriers volant à ſa pourſuite!
Son tendre amour prévaut ſur ſes terreurs,
Au-devant d'eux elle ſe jette en pleurs,
Et ſaiſiſſant leurs genoux qu'elle embraſſe,
Montre ſa fille, & leur demande grace.
Les chevaliers, à ce triſte accident,
Pour toutes deux s'attendriſſent, s'empreſſent,
Font tant enfin par leur ſecours ardent
Que le danger & les alarmes ceſſent.
Ils ſont ſi beaux, ſi preſſans, ſi diſcrets,
Tant de douceur ſur leur front eſt empreinte,
Que loin de fuir ces aimables objets,
On ſe reproche, on condamne ſa crainte.
Un tendre inſtinct qu'on ne démêle pas
A leurs diſcours fait trouver des appas.
De la beauté la ſecrette puiſſance
Eſt d'inſpirer d'abord ſa confiance.
La vieille même au déclin de ſes ans
Eprouve encor ces charmes ſéduiſans.
A chaque mot qui peut flatter ſa fille,
Dans ces regards la joie éclate & brille.
Sans ſoins jaloux, ſans ſoupçons, ſans effroi,
De ces trois cœurs ſans que l'accord l'offenſe,
Aux traits naïfs de leur intelligence
Elle applaudit de la meilleure foi.
Ces jeunes gens peignent à ſa mémoire
Le ſouvenir de ſa touchante hiſtoire.
Dans ce déſert où ſes triſtes parens
L'avoient laiſſée à treize ans orpheline,

Un voyageur un jour trouva Corine ;
C'étoit ſon nom. Ses appas attirans,
Son innocence, & ſa grace enfantine,
De l'étranger arrêterent les pas.
Un ſentiment qu'elle ne connoît pas,
D'un dieu puiſſant la premiere bleſſure,
Ce feu cuiſant, ce trouble qu'elle endure,
A ſon eſprit cauſent quelque embarras.
Sans que ſon ame en effet ſoit moins pure,
Corine enfin, ſans feinte, ſans débats,
Preſſant déja ſon amant dans ſes bras,
Sans en rougir ſe livre à la nature.
Un cœur ſi franc, un amour ſi réel,
Lui méritoit un hommage immortel ;
Mais ſon vainqueur, riant de l'aventure,
Paya bientôt par un départ cruel
Tant de faveurs, dont ſon art, ſans meſure ;
L'avoit comblé la ſimple créature.
Corine, hélas ! ſans malice & ſans fiel,
N'imagina dans cette dure abſence,
Ni trahiſon, ni même l'inconſtance ;
Loin d'accuſer un amant criminel,
L'ingratitude eſt une lâche offenſe
Qu'ignore encor ſon heureux naturel.
Dans ces forêts elle cherche, elle appelle,
Et ſe flattoit toujours de le revoir.
Le tems enfin lui ravit cet eſpoir ;
L'aimant encor, la douce tourterelle
Le pleure mort & jamais infidele !
Lorſqu'elle vit avec tant de bonté
Ces jouvenceaux s'enflammer pour la belle,

Le ſouvenir que ce tableau rappelle
Exerce encor ſon ingénuité.
Pour mon enfant quelle félicité !
Diſoit tous bas l'antique paſtourelle.
Quand je perdis cet amant tant pleuré,
Si par bonheur j'en euſſe eu deux comme elle,
L'un d'eux, au moins, me ſeroit demeuré !
Dans cette idée elle les laiſſe enſemble,
Court au troupeau qui peut être égarée.
Elle le trouve, & bientôt le raſſemble,
Elle le garde, & tout eſt réparé.
Les deux couſins s'étoient tus de ſurpriſe
Lorſque la vieille avec tant de franchiſe
De ſes amours avec un inconnu
Leur avoit fait le récit ingénu.
Mais ſe voyant près d'un objet aimable
Ainſi laiſſés en pleine liberté,
Emerveillés de ſa ſécurité,
Sa bonne foi leur paroît incroyable.
Tous deux unis par les mêmes tranſports
Font à l'envi de ſéduiſans efforts,
Et dans l'ardeur dont leur ame étincelle
Des yeux déja dévorant la pucelle
De ſes appas lui vantent les tréſors.
Oh ! des tréſors ! ſi j'en avois, dit-elle
Pourrois-je mieux les employer jamais
Qu'en les donnant à des gens ſi bien faits !
Ce mot naif provoquant la tendreſſe,
Leur fait riſquer quelque vive careſſe.
Vous en avez, objet délicieux,
Lui diſoient-ils dans leur ſurpriſe extrême;

Ils ſont pour nous d'autant plus précieux,
Que vous ſemblez les ignorer vous-même !
Ils s'attendoient à ſe voir repouſſer ;
Mais la beauté qu'ils craignent d'offenſer
De la pudeur n'eut jamais nulle idée.
Cédant ſans honte à d'innocens deſirs,
D'un vif penchant ſon ame poſſédée,
Qu'un préjugé n'a point intimidée,
Ne ſe fait point un crime des plaiſirs
Dont la douceur la ſurprend & la flatte.
Elle ſe prête, elle prévient leurs vœux ;
En s'oppoſant à l'ardeur de leurs feux
Elle craindroit de leur paroître ingrate.
Bientôt, pour prix de ſa docilité,
Dans les tranſports d'une joie ineffable
Elle jouit de la félicité.
A ſon bonheur le couple infatigable
Met tant de zele & de rapidité,
Qu'elle deſire avec ſincérité
Quelque relâche au charme qui l'accable.
Trop ſatisfaits d'un triomphe honorable
Les paladins ceſſent l'hoſtilité.
Comblée alors de tant de volupté,
Hélas ! diſoit naïvement la bonne
En admirant leurs plaiſirs & les ſiens :
Avois-je donc en effet tant de biens !
Ah ! ce qu'on a, ne vaut pas ce qu'on donne !
La treve expire ; & les deux conquérans,
Que ſollicite à des exploits plus grands
Cette candeur ſi rare & ſi chérie,
Rentrent en lice encor ſur nouveaux frais.

Mais le ſort change, & la belle aguerrie
Oſe braver, oſe émouſſer leurs traits;
Un feu nouveau l'agite & la dévore!
Hommes divins, dit-elle, que j'adore!
Qui m'avez ſeuls fait aimer mes attraits!
Je ne les veux poſſéder déſormais
Que pour pouvoir vous les offrir ſans ceſſe!
Tout excès nuit: ſoit dégoût, ſoit foibleſſe,
Trop de ferveur, de libéralité,
Choque bientôt notre délicateſſe;
Et du plaiſir l'amorce enchantereſſe
Tire ſon prix de la difficulté.
Force, valeur, & jeuneſſe & ſanté,
En pareil cas ont peu de privilege;
Mais nos guerriers dans cette extrémité
Eurent recours à quelque adroit manege
Qui d'un échec ſauva leur vanité.
Trop aiſément on trompe l'innocence!
Ils euſſent dû s'en faire conſcience,
Ils eſt conſtant que ſi cette beauté
Eût ſur ce point eu de l'expérience,
Un fade abus plein de frivolité
Avec mépris eût été rejetté.
Elle étoit douce, humble & ſans défiance,
Car du début, à cette nouveauté
Plus d'une Agnès eût fait la différence.
Vaincue enfin par ce jeu répété
Dans le ſommeil l'abattement la plonge.
Tant de plaiſir paſſa comme un vain ſonge.
A ſon réveil, ſon eſprit agité
Douta long-tems dans ſa perplexité

Si ſon bonheur ne fut qu'un doux menſonge,
Ou s'il avoit quelque réalité.
Tandis qu'ainſi s'inquiéte la belle,
Les chevaliers ſont déja bien loin d'elle.
En vérité, s'écria Montauban,
Nos procédés ſentent trop le turban!
Préciſément dans une conjoncture
Où l'on peut bien nous rendre avec uſure
L'équivalent de ce joli roman,
Nous nous donnons des airs de Muſulman!
Il vaudroit mieux ſans doute, dit Anglante,
Brûler toujours d'une flamme conſtante.
J'eſtime fort qui s'en fait un devoir,
Mais l'imiter n'eſt pas en mon pouvoir.
Que penſes-tu de ces rares femelles
Qui nous ont fait cet aimable accueil?
Nous leur cauſons des peines trop cruelles
En les laiſſant toutes les deux en deuil.
Le bon eſprit chez ces dames abonde,
Et leur douleur me cauſe peu d'effroi,
Dit Montauban, & puis, je tiens, pour moi,
Qu'il n'eſt pas mal que dans un coin du monde
Se perpétue une auſſi bonne foi;
Et dans quinze ans, ſi la belle eſt féconde,
Par nos bons ſoins, ſa fille, brune ou blonde,
Pourra très-bien ſuccéder à l'emploi,
Et le tranſmettre à la race future.
Laiſſons courir ces jeunes étourdis;
Et revenons aux ſages interdits
D'une étonnante & funeſte aventure.
Lirine en pleurs, & le triſte Maugis

Suivent Richard qui court dans les ténebres
L'eſprit frappé de mille objets funebres.
Tout contribue à mon cruel malheur ?
S'écrioit-il dans ſon déſordre extrême ;
Le ciel, l'enfer, mes amis, & moi-même !
Le ſort, m'ôta dans de magiques lieux
Ces taliſmans ſi forts, ſi précieux,
D'où dépendoit le ſalut de Deſpine !
C'eſt ſon amant qui cauſe ſa ruine !
Et ceux, hélas, à qui j'avois recours
Contre les traits d'une fée infernale,
Ont par l'effet d'une terreur fatale
Abjuré l'art dont j'attends du ſecours !
Il pourſuivoit cette plainte touchante.
Mais les accens d'une voix gémiſſante
De ſes regrets interrompent le cours.
Quoique la nuit déja ſoit moins obſcure,
Il cherche en vain ſur ces bords eſcarpés
Ce qui produit ce languiſſant murmure ?
Ces triſtes ſons, ces mots entre-coupés,
Ces longs ſanglots dont ſes ſens ſont frappés.
Il en eſt proche ; il écoute ; il s'arrête.
On peut juger de ſa ſoudaine horreur
Quand à ſes pieds il rencontre une tête
D'où provenoient ſes ſignes de douleur.
O vous, dit-il, étrange créature,
Qui par des cris dont frémit la nature
Attendriſſez mes eſprits ſoulevés !
Apprenez-moi quelle eſt cette aventure ?
Quel eſt votre être ? & comment vous vivez ?
Vaillant guerrier, dit la voix lamentable,

Retirez-moi de cet affreux tombeau ;
Je perds l'haleine, & le poids qui m'accable
Va de mes jours éteindre le flambeau !
Le paladin plaignant ſa deſtinée,
A la clarté de l'aſtre du matin
Se courbe, & voit un viſage divin
Qui ſort du ſein de la terre étonnée.
Sans perdre tems, ſon bras s'emploie alors
A découvrir l'horrible précipice.
Le fer en main, il fait de tels efforts
Qu'en un moment, de ce cruel ſupplice
Il délivra le plus parfait des corps.
La belle eſt nue, & le deſtin propice
Fait arriver Lirine avec Maugis.
De tant d'appas cette beauté charmée
Avec Zima partage ſes habits.
C'étoit le nom de la dame exhumée.
Quand par leurs ſoins elle eut pris du repos,
Aux trois amis avides de l'entendre
Elle conta ſon hiſtoire en ces mots.
Seigneurs, mon ſort a de quoi vous ſurprendre.
Dans les états d'Ador, roi d'Angola,
Chez mes parens je vivois retirée,
Mais je n'y pus, hélas ! être ingorée.
De ma beauté, par-tout le bruit vola,
En peu de tems il parvint juſqu'au trône ;
Ador bientôt me vit & me parla,
M'offrit enfin ſa main & ſa couronne.
Dans les tranſports d'un mutuel amour
Nous accuſions la lenteur infinie
Des vains apprêts d'une cérémonie

Qui de l'hymen reculoit l'heureux jour.
Près de la mer, dans une ſolitude
Où de mon pere eſt le riche palais,
Sur un balcon, dans mon inquiétude,
Je me plaiſois à reſpirer le frais.
Je promenois un ſoir mes yeux diſtraits
Sur le criſtal de la plaine liquide;
Du ſein des eaux je vois ſortir ſoudain
Un habitant de l'élément humide
Ayant le buſte & le viſage humain,
Mais dont le corps, qu'une écaille décore,
A mes regards offre un homme marin.
Il m'enviſage avec un air ſerein;
Objet charmant, dit-il, je vous adore,
Depuis deux mois je vous vois chaque jour
Sans vous oſer découvrir mon amour.
Je brûlerois & me tairois encor!
Mais trop de maux preſſent mon cœur jaloux.
Je ſais qu'Ador veut être votre époux;
Prenez pitié de ma peine cruelle.
Le ſouverain qui commande là-bas
N'eſt point ſujet à la loi du trépas;
Je ſuis ſon fils. Mais ma mere eſt mortelle;
Et le deſtin me rend mortel comme elle.
Si je conſens d'allier à mon ſort
Une beauté de l'Océan native,
J'acquiers le droit dont ma mere me prive,
Et me ſouſtrais à l'infaillible mort.
Je vous ai vue, & renonce à la vie;
Sans nul regret je vous la ſacrifie,
Mais pour le prix d'un effort généreux,

Rendez du moins tous mes inſtans heureux,
En prononçant cet aveu qui me touche,
D'ardens éclairs s'élançoient de ſes yeux,
Et les ſoupirs exhalés de ſa bouche
Embrâſoient l'air d'un feu prodigieux.
Seigneur, lui dis je, une ſi belle flamme
Vous eût acquis l'empire de mon ame
Si je pouvois en diſpoſer encor,
Mais vous parlez à l'épouſe d'Ador;
La foi nous lie, & les nœuds d'hyménée
Vont à la ſienne unir ma deſtinée.
Je dirai plus; la généroſité,
Peut-être même un ſentiment plus tendre
(Peut-il, hélas, être mieux mérité!)
A vos deſirs me défend de me rendre,
Ce court bonheur vous auroit trop coûté!
En vous privant d'une félicité
Dont votre cœur s'eſt trop laiſſé ſurprendre,
Celle à laquelle il m'eſt doux de prétendre
Eſt de vous rendre à l'immortalité.
Ah, c'eſt envain! dit-il. Daignez m'entendre,
Et connoiſſez la triſte vérité.
D'un mot ici mon deſtin va dépendre.
J'ai combattu mon penchant dangereux,
Sa violence à la fin me ſurmonte,
Tout ſous les mers eſt inſtruit de mes feux.
Mais s'il falloit qu'un rival plus heureux
Vint m'accabler de dépit & de honte
Quand je renonce au rang des demi-dieux;
Mon ſeul recours eſt la mort la plus prompte.
Je n'irai point dans mes vœux dédaignés,

Trop vil rebut d'une eſpece étrangere,
Offrir ce cœur qu'un affront déſeſpere,
Sur qui, cruelle, encore vous régnez,
A des objets que j'ai trop indignés.
Quel eſt ce roi qu'ici l'on me préfere?
Savez-vous bien dans vos feux inſenſés,
Ce que je puis? & qui vous offenſez?
Si je voulois dans ma juſte vengeance
Anéantir ce fortuné rival,
Vous jugeriez par un éclat fatal
De quel côté dût pancher la balance,
Et de combien je le paſſe en puiſſance!
Mais quelque grand que vous paroiſſe un roi,
Cet ennemi n'eſt pas digne de moi.
Je vous l'ai dit: un ſeul mot va ſuffire.
Je ne veux point chercher à vous ſéduire
Par les tréſors ſous les flots entaſſés;
Par ce pouvoir que dans un vaſte empire
Vous donneroient mes vœux recompenſés.
Des ſentimens purs, déſintéreſſés,
Un amour noble, & le but où j'aſpire;
Mon tendre cœur vous parle, & c'eſt aſſez
Penſez-y bien, ingrate, & choiſiſſez,
De mon bonheur ſi vous daignez m'inſtruire,
Dans un billet que ces mots ſoient tracés,
Et dans la mer par votre main lancés.
Venez, Zéys, c'eſt vous que je deſire.
Demain, j'attends, pour régler mon deſtin,
Votre ſilence, ou cet ordre divin?
Mais comptez-y; je triomphe, ou j'expire.
Je vois alors plonger le demi-dieu

En prononçant encor un tendre adieu.
A ce départ, inquiete, chagrine,
Un trouble affreux m'agite & me domine.
Le lendemain, Ador qui vient me voir,
Chaſſe bientôt un préſage ſi noir ;
Le jour ſuivant eſt marqué pour la fête !
Dans le bonheur qui pour nos cœurs s'apprête
Pouvois-je encor ſoupçonner des revers ;
J'oublie, hélas, Zéys, & l'Univers !
Depuis l'inſtant où dans la mer profonde
S'étoit caché mon malheureux amant,
Le dieu du jour, plus vermeil, plus brillant,
Déja deux fois étoit ſorti de l'onde.
Pour abréger ce récit étonnant,
Au prochain temple où le peuple s'aſſemble,
Ador & moi, nous nous rendons enſemble.
Mais au moment qu'approchant de l'autel
On nous dictoit le ſerment ſolemnel,
Les cieux, ſoudain, de nuages ſe couvrent,
Les feux, les eaux, s'élancent par torrens,
L'air retentit d'horribles ſifflemens,
Et du lieu ſaint les murailles s'entr'ouvrent ;
La porte cede, & ſe briſe avec bruit,
Les élémens, contre notre hyménée,
Semblent s'unir. Le prêtre tremble, & fuit ;
Avec frayeur ſon cortege le ſuit.
Du peuple en pleurs la foule conſternée
Pouſſe des cris qu'on entend juſqu'aux cieux ;
L'onde s'éleve, & la mer mutinée
Juſqu'à l'aſyle où repoſent nos dieux
Oſe rouler ſes flots audacieux !

Rapidement par la vague entraînée
Je m'affoiblis ; les ombres de la mort
Glacent mes ſens, & ferment ma paupiere ;
Je ſuis rendue enfin à la lumiere
Pour mieux ſentir les horreurs de mon ſort !
Sans mouvement, nue, & de coups meurtrie
Par les douleurs rappellée à la vie,
De l'Océan les palais azurés
Frappent bientôt mes yeux mal aſſurés.
Dans un Sallon, ſous ces voûtes humides,
Je vois Zéys, mort, couronné de fleurs,
Qu'environnoient comme trois Euménides
Sa triſte mere, & ſes barbares ſœurs !
Viens, me dit-on ; contemple ton ouvrage,
De cet objet viens aſſouvir ta rage,
Zéys n'eſt plus ; jouis de ſon malheur !
Après ces mots, on me frappe, on m'outrage ;
On me déchire avec plus de fureur.
Je perds encor la force & le courage,
Et je ſuccombe à cet affreux tourment.
Que de mes yeux on l'ôte promptement,
S'écrie alors la mere rugiſſante,
Il faut la rendre à ſon vil élément ?
Mais que ces yeux, ces funeſtes appas,
Qui de mon fils ont cauſé le trépas,
Abandonnés, privés de ſépulture,
Des noirs vautours deviennent la pâture :
Par ſon martyre effrayons les ingrats,
Et que des maux tels que ceux que j'endure,
Puiſſent encor l'accabler aux enfers !
A cet arrêt, deux Tritons me ſaiſiſſent,

Me font franchir l'immenſité des mers,
Creuſent ma tombe en ces vaſtes déſerts,
Et dans ſes flancs ſoudain m'enſéveliſſent.
Là, j'attendois que les monſtres des airs
Vinſſent enfin terminer mon ſupplice,
Et de la mer achever l'injuſtice.
Le juſte ciel pour conſerver mes jours
A ſuſcité vos généreux ſecours.
A ce récit dénué d'artifice,
Ce que Lirine & les deux paladins
Purent répondre à cette infortunée,
S'offre aiſément à toute ame bien née.
Mais à l'inſtant, de ſes cruels chagrins
Elle trouva la fin inopinée.
En s'éloignant de ces ſables brûlans,
Zima ſe vit dans des plaines riantes,
Et de * Dongo les tours reſplendiſſantes
Frappent ſes yeux de joie étincelans.
Ador ſéjourne en cet aimable aſyle!
S'écria-t-elle avec un vif tranſport.
Que dans ſon ſein on l'enferme vivante.
En admirant cet heureux coup du ſort
Les voyageurs s'approchent de la ville.
Par leur conſeil, Zima ſecrétement
De ſon deſtin informe ſon amant.
Après les maux dont ils furent la proie
Figurez-vous leur mutuelle joie.
Pour éviter le funeſte courroux

* *Réſidence des rois d'Angola.*

Dont leur amour vient d'éprouver les coups ;
Un doux hymen les unit en ſilence.
A leur bonheur les amis prennent part,
Et cependant le déſolé Richard,
Aiguillonné de ſon impatience,
N'a nul repos, & preſſe le départ.
Ador conſulte au ſujet de Deſpine
Un vieux devin conſommé dans ſon art.
Elle eſt, dit-il, tout prêt de ſa ruine.
Pour prévenir des complots odieux
Dont par ſon aſtre elle étoit menacée,
Elle reçut des tréſors précieux
Qu'a négligés cette reine inſenſée.
Deux jeunes ſœurs que lui joint l'amitié
Sont avec elle en des filets perfides.
C'eſt à Brava, l'une des Heſpérides,
Qu'une Mégere injuſte & ſans pitié
Leur fait ſentir ſes fureurs homicides.
Il diſoit vrai. L'on peut ſe rappeller
Qu'en plein minuit deux charmantes princeſſes
Qui du ſéjour où brillent les richeſſes,
Par leur babil s'étoient fait exiler,
De leur côté virent des feux voler.
Facilement le lecteur s'imagine
Quelle eſt leur peur, de voir dans ces déſerts
Au haut des cieux l'appareil des enfers.
C'étoit Mélene & la triſte Deſpine
Qu'un char brûlant tranſportoit dans les airs.
A la lueur de ces flammes brillantes
Cette beauté reconnoît les infantes ;
Elle les nomme, elle leur tend les mains ;

Et par ſes cris elle implore leur aide.
Loin de pouvoir lui porter du remede
En ce moment, des eſprits inhumains
Les ſaiſiſſant par ordre de la Fée,
Les font ſervir à ſes pieds de trophée.
Le char magique arrive en peu d'inſtans
Sur des rochers, dans des antres terribles,
Sombres manoirs, célebres dès long-tems
Par le ſéjour des Gorgones horribles.
C'eſt dans ces lieux déſerts, infortunés,
Que la nature, outragée, expirante,
Prête à regret des ſucs empoiſonnés
Aux fleurs, aux fruits, aux herbes qu'elle enfante.
L'air eſt impur, & l'eau trouble & ſtagnante,
Jamais un jour clair & ſerein n'y luit;
Et l'on n'y voit d'autre eſpece vivante
Que les oiſeaux conſacrés à la nuit;
L'affreux reptile, & l'hydre dévorante
Qu'en ces marais un verd limon produit.
C'eſt ce ſéjour d'horreur & d'épouvante
Qu'avoit choiſi Mélene triomphante
Pour tourmenter des amans malheureux.
Pour cette Argée, & Coreſe & Deſpine,
Elle connoît l'intimité des nœuds
Qui font agir ſi vivement Lirine.
Dans le deſſein d'outrager Richardet,
Et de braver Ermaſis & ſa fille,
Des noirs reſſorts dont ſon eſprit fourmille
La Fée ourdit un dangereux projet.
Pour vous conter cette hiſtoire nouvelle,
Rappellez-vous, docteur, que mon héros

Ne peut goûter ni plaiſir, ni repos,
Qu'il ne ſe voie en quête de ſa belle.
Enfin, Ador lui donne une nacelle;
Tout auſſi-tôt le voilà ſur les flots,
Où ſes amis le ſuivent avec zele.
En peu de tems, au terme ſouhaité,
Un vent heureux les guide en ſûreté.
Mais le ſort change, & dès qu'ils ont pris terre,
Les élémens leur déclarent la guerre,
Et des déſerts qu'ils veulent traverſer
Avec fureur ſemblent les repouſſer.
Forçant l'obſtacle & marchant avec peine,
Vers le milieu de la ſauvage plaine
On voit un mont qui ſe perd dans les cieux.
On juge aſſez à l'aſpect de ces lieux
Que c'eſt le fort où la Fée inhumaine
Tient renfermés des objets précieux.
Pour s'élever au haut de la montagne,
Les paladins & leur belle compagne
S'acheminoient par un étroit ſentier;
Quand de Richard le généreux courſier
Devient rebelle à la main qui le guide,
Ne connoît plus l'éperon, ni la bride,
Réſiſte aux coups dont il ſe ſent preſſer,
Et conſtamment refuſe d'avancer.
Le chevalier, à qui l'impatience
De tout délai fait un monſtre fatal,
Au tronc d'un pin attache le cheval,
Puis tous à pied montent en diligence.
En graviſſant ſur ces rocs inconnus,
A leurs ſommets ils étoient parvenus,

Lorſque des voix de pleurs entrecoupées
Se font entendre & glacent leurs eſprits.
D'un gouffre affreux ces plaintes échapées
Percent les cieux, & de Richard ſurpris
Le nom ſe mêle à ces funeſtes cris.
Il faut franchir ces roches eſcarpées,
Et pour deſcendre on cherche des détours;
Mais un amant fait des chemins plus courts,
Et ſans chercher un oblique paſſage,
Dans cet abîme il ſaute avec courage.
C'eſt où Mélene attendoit le héros.
Elle avoit ſu par ſes lâches ſuppôts
Qu'avec Maugis, la fille du génie
Dans ce ſéjour avoit ſuivi Richard.
Quoique déchus du pouvoir de leur art,
Elle connoît leur ſageſſe infinie,
Les ſéparer eſt ſon unique eſpoir.
Lorſqu'elle vit au fond de l'antre noir
Le paladin ſans ces amis ſolides,
Pour l'attirer dans ces filets perfides,
Elle épuiſa ſon magique ſavoir.
Dans le complot que ſon eſprit machine
Elle prend l'air & les traits de Deſpine;
Entr'elles deux l'œil ne ſauroit juger.
Elle ſanglotte, & battant ſa poitrine,
A haute voix commence à s'affliger.
Richard accourt, voit la feinte héroïne
Prête à périr dans un preſſant danger,
Cherchant à fuir les cruelles morſures
D'un fier ſerpent qui, prompt à l'égorger,
A ſon beau ſein a fait quelques bleſſures.

Du premier coup le héros glorieux
Anéantit le monſtre furieux ;
Puis s'avançant vers la fauſſe princeſſe
Qui pleure alors de joie & de tendreſſe,
Veut l'éloigner d'un cadavre infecté.
Reſtons, dit-elle, en cette obſcurité.
Par quel bonheur, à l'inſtant de ma perte,
Votre préſence ici m'eſt-elle offerte !
Mais quand je vis par votre heureux ſecours,
Je tremble encor, & même pour vos jours !
Votre valeur ne vous laiſſe rien craindre,
Mais redoutez la haine qui fait feindre.
Notre ennemie a ſu par les enfers
Votre arrivée en ces climats déſerts.
Dans la frayeur de perdre ſa vengeance,
Elle a ſur l'heure ordonné mon trépas ;
J'euſſe bravé ces cruels attentats ;
Mais vos périls ébranlent ma conſtance.
Jugez, Richard, de mon trop juſte effroi.
J'ai vu la Fée inhumaine & ſans foi,
Pour vous trahir prendre ma reſſemblance !
Au même inſtant, (voyez en quelle erreur
Peut vous induire un rapport ſi trompeur !)
Deux noirs démons de ſes fureurs complices,
Ont pris les traits d'Argée & de ſa ſœur,
Pour appuyer ſes lâches artifices.
Quel eſt le but d'un ſi perfide trait ?
Plus que la mort, j'appréhende ſa ruſe ;
Crains, cher amant, que ton œil ne t'abuſe,
Et de périr victime d'un forfait.
Pour rendre vaine une trame odieuſe,

Arme ton bras contre mes propres traits ;
En la voyant avec ces doux objets,
Tu connoîtras la Fée inſidieuſe.
Que la pitié pour de ſi vains portraits
N'arrête pas ton ame généreuſe ;
De ce moment l'épreuve dangereuſe
Va nous venger ou nous perdre à jamais.
Richard qu'irrite un piége ſi barbare,
Sortant alors de ces ſombres cachots,
Trouve un jardin où la terre ſe pare
De nénufar, d'aconit, de pavots ;
On y voyoit un groupe antique & rare
De Lachéſis, de Cloton, d'Atropos,
Et des baſſins, où dans un froid repos
Séjourne en paix la noire eau du Tenare.
Là, repoſoit ſous un berceau bizarre
Des trois beautés l'aſſemblage ſuſpect.
Le paladin s'indigne à cet aſpect,
Et la fureur de ſon ame s'empare.
Mais à l'inſtant devenu circonſpect,
Il doute & craint qu'une erreur ne l'égare ;
Déja ſaiſi d'amour & de reſpect,
Il ſe jetoit aux pieds de la princeſſe,
Lorſque des cris qui répetent ſon nom
Le font voler vers cet obſcur ſallon,
Où par magie il crut voir ſa maîtreſſe.
Mais quel ſpectacle accable ſa raiſon !
Il la revoit languiſſante, en foibleſſe ;
Je meurs, dit-elle ; un violent poiſon
Que dans mon ſein verſe la trahiſon,
Cher Richardet, m'arrache à ta tendreſſe ;

De ce ſerpent la morſure traîtreſſe
Ne laiſſe point d'eſpoir de guériſon ;
Mon cœur s'éteint, déja le jour me bleſſe,
Et de la mort le poids fatal m'oppreſſe.
Puiſque le ſort me condamne à périr,
Entre tes bras il m'eſt doux de mourir !
Si notre amour a cauſé ma ruine,
Mon cher époux, venge du moins Deſpine :
Que le malheur de ne plus te revoir
Soit adouci par ce flatteur eſpoir !
Ah ! de ce pas je vole à la cruelle ;
Attends Deſpine, & connois ton amant,
Cria Richard ; j'apporte en ce moment
A tes genoux ſa tête criminelle.
Il court alors vers cet endroit fatal,
Où le dirige un complot infernal.
Sous des cyprès, la princeſſe affligée
Suivoit les pas de Coreſe & d'Argée,
Quand détournant ſon regard égaré,
L'amant, guidé par ſon aveugle rage,
Plonge le fer dans ce ſein adoré !
En lui portant ce coup mal aſſuré,
Il ſent mollir ſon bras & ſon courage ;
Déja ſon cœur de remords déchiré
D'un crime affreux lui peint l'horrible image.
Deſpine cede au deſtin conjuré,
Sur le gazon elle tombe étendue.
Argée, au coup qu'elle ne conçoit pas,
Accourt, s'écrie & la prend dans ſes bras ;
Elle l'appelle, & ſa ſœur éperdue
Avec effroi tente de prompts ſecours,

Et de ſon ſang veut arrêter le cours.
Le triſte objet de ce ſoin inutile
Tourne ſes yeux ſur Richard immobile,
Et plaint l'état où ſa mort le réduit.
Viens dans mes bras, approche, époux ſéduit,
Dit-elle alors; le coup qui m'aſſaſſine
Ne fut jamais deſtiné pour Deſpine,
Et, malgré toi, la haine l'a conduit!
Ah! ſur ton ſort je ſuis enfin inſtruit!
Répond Richard, je te tue & t'adore!
Oui, par l'effort d'un charme que j'abhorre
Dans ce ſallon mes yeux ont cru te voir;
Tu périſſois, & dans mon déſeſpoir
Je te vengeois!... & je te venge encore!
Il tombe alors percé du même fer.
Ah! s'écria ſon amante adorable,
Quand, de ta main, le trépas m'étoit cher,
Pourquoi, cruel, me le rendre effroyable!
Voilà le coup qui, ſeul, te rend coupable!
Non, dit Richard, ceſſe de m'offenſer
Quand j'ai recours au ſeul bien qui me reſte,
Qu'aurois-je fait du jour que je déteſte!
Je puis te ſuivre, & pourrois balancer!
Ah! qu'un lien éternel & funeſte
Uniſſe enfin deux cœurs infortunés
A mille maux, en vivant, condamnés!
Les jeunes ſœurs pâles, les yeux en larmes
De ces regrets, de tant d'amour témoins,
Aux deux amans prodiguent de vains ſoins.
Aucun ſuccès n'appaiſe leurs alarmes.
Sur ces objets étendons le rideau,

Ami lecteur, cette ſcene tragique
Me rend trop ſombre & trop mélancolique.
Diſſipons-nous par quelque objet nouveau.
Vous ſouvient-il que dans la nuit obſcure,
J'ai quelque part laiſſé le Scric errant,
Se reprochant une conduite dure,
Et des refus, qui, de maux ſans meſure,
Ont accablé Deſpine & ſon amant?
Dans ſon dépit, il n'avoit d'autre envie
Que de finir ſon miſérable ſort.
Mais chacun ſait qu'en appellant la mort,
Plus qu'on ne croit on aime encor la vie.
Exténué de fatigue & de faim
De ſes malheurs il eût pu voir la fin;
Mais le beſoin ſur ſon chagrin l'emporte,
Et ſa douleur ne fut pas la plus forte.
Couché bientôt au pied d'un gros ſapin,
Il déploroit hautement ſon deſtin,
Lorſque les ſons d'une chanſon bachique
Vinrent charmer le vieillard famélique.
Il ſe releve, & d'un ſoin empreſſé
Cherche d'où part cette voix angélique.
Il voit enfin un immenſe foſſé,
Puis au-delà s'éleve un mur de brique,
Et ſur ce mur s'étoit mis à cheval
Un nain vermeil, vieux, ivrogne & brutal,
Qui, jambe nue, en rouge camiſole,
Le verre en main, boit, mange, & ſe conſole.
Le bon monarque à cette viſion
Sent dans ſon cœur renaître l'eſpérance.
Ami, dit-il, ceſſant ſa doléance,

Sans déranger ta récréation,
Accorde-moi, je te prie, allégeance ;
La ſoif me tue, & l'inanition.
Moi ? dit le nain plein d'indignation ;
De ce bon vin, ſi j'avois une ſource,
Et qu'il ne fût aucune autre reſſource
Pour te ſauver du plus cruel trépas,
Je boirois tout, & tu n'en aurois pas.
Ah ! s'écria le monarque en furie,
Malgré l'état où me réduit la faim ;
Tu recevras, infâme châtelain,
Le châtiment de cette barbarie.
Il court alors pour venger ſon affront,
Et cherche envain & la porte & le pont.
Le méchant nain, riant de ſa menace ;
A ta ſanté, dit-il, vieux argoulet ;
Puis ayant bu, chante un nouveau couplet.
Le Scric piqué, pour comble de diſgrace,
Faiſant le tour de ce foſſé profond,
Fait un faux pas, & roule juſqu'au fond.
Là, tout moulu de ſa chûte effroyable,
Il fait entendre une voix lamentable,
Qui du païen redouble encor les ris.
Par pur haſard, nos galans amadis
Ayant quitté la jeune paſtourelle,
Paſſoient tout près de cette citadelle,
Et du bon-homme entendent les hauts cris.
Le Scric outré de ſes membres meurtris,
Avec le nain leur conte ſa querelle,
Et contre lui ſuſcite leur courroux.
Le ſcélérat boit, & les brave tous.

Les paladins, que tant d'audace excede ;
Dans le dépit qui tous deux les poſſede,
De ce château, qui n'offre aucun accès,
Deux ou trois fois font le tour ſans ſuccès.
Anglante alors, ſur quelque herbe maudite
Courant trop fort, gliſſe & ſe précipite.
Pour remonter il s'efforce à gravir ;
Peine inutile ; il faut reſter au gîte,
Et Montauban ne peut le ſecourir.
Ce chevalier, qui rêve, & ſe tourmente
Pour ſes amis, imagine avec art
Quelques liens de longueur ſuffiſante,
Et dans le bois ſe retire à l'écart
Pour réuſſir au projet qu'il invente.
Le paladin s'employoit de ſon mieux
Lorſque le ſort adreſſa vers ces lieux
Une jolie & jeune villageoiſe.
Il l'accueillit d'un ſalut gracieux
Qu'elle lui rend d'une façon courtoiſe.
La belle enfant conduiſoit deux chamaux
De taille immenſe, & chargés de tonneaux.
Où menez-vous cette bachique aubaine ?
Dit le galant avec un air badin.
Beau chevalier, dit-elle, c'eſt du vin.
J'en livre autant trois fois chaque ſemaine
Au poſſeſſeur de ce château voiſin.
Si le ſeigneur de ce fatal domaine,
Dit Montauban, eſt par haſard un nain
Que j'ai trouvé buvant à perdre haleine,
Vous ſavez donc un chemin ſouterrain
Pour viſiter l'altéré châtelain ?

Vous ignorez ſa puiſſance infinie,
Repart la belle avec un grand ſoupir !
Fruit des amours d'un malfaiſant génie,
Tout l'enfer cede à ſon moindre deſir.
J'ai fait l'épreuve ; & de ſa tyrannie
Pour moi le joug eſt horrible à ſubir.
Si vous aviez, dit le guerrier de France,
En ma valeur un peu de confiance,
Vous me diriez avec ſincérité
En quoi vers vous il a démérité.
Hélas ! ſeigneur, dit-elle tout en larmes,
A mon amour, mon amant, mon honneur,
Que votre vue eût épargné d'alarmes
Si j'avois eu plutôt un tel bonheur !
Mais, à mes maux s'il eſt quelque remede,
Héros charmant, j'implore encor votre aide.
J'ai vu le jour dans le prochain hameau.
Là, ſans chagrin, libre, aimée, amoureuſe,
L'aimable Atys par un lien nouveau
Alloit combler ma deſtinée heureuſe
Lorſque le nain, maître de ce château,
Changea ces biens en une peine affreuſe.
Me voir, m'aimer, & devenir jaloux,
D'un même inſtant ce fut le triſte ouvrage ;
Et ſur le champ, dans ſon injuſte rage,
Il enleva Miris & ſon époux.
Tous deux portés dans ce fort redoutable,
Nous y ſervons ce maître déteſtable.
Je vous tairai ſes lâches attentats.
De mon Atys j'ai payé cher la vie !
Périr moi-même, eût rempli mon envie ;

Mais en mourant, je ne le ſauvois pas.
Cet inhumain, horreur de la nature,
N'a d'autre but, d'autres vœux, d'autres ſoins,
Que d'aſſouvir ſes infâmes beſoins.
Ces huit barrils de liqueur vive & pure
Sont de deux jours l'ordinaire meſure ;
Et, mes regrets, ſeigneur, en ſont témoins !
Ses autres goûts n'exagerent pas moins.
Mon pauvre amant voit tout ce que j'endure,
Mais, dans les fers, que pourroit-il pour moi !
Nos ſeuls inſtans pour parler de tendreſſe
Sont quand le nain ſe plonge dans l'ivreſſe ;
Et chaque jour il me prouve ſa foi.
Très fréquemment je fais ce court voyage,
Et je reviens avec pareil convoi.
Pendant ce tems Atys reſte en ôtage,
Et c'eſt toujours avec nouvel effroi
Que je retourne à ce dur eſclavage.
Je vous entends, dit le paladin ſage,
Et je prends part aux nombreux embarras
Que doit donner cette humeur diſſolue.
Mais parlez net, & ne me trompez pas.
Etes-vous bien franchement réſolue
A vous tirer de ce plaiſant tracas ?
Car des malheurs qu'on éprouve ici bas
Votre infortune eſt la moins abſolue.
Vous m'offenſez, reprit-elle, ſeigneur ;
Quand je n'aurois pour motif que l'honneur....
Ah ! repart-il, j'ai tort ; je le confeſſe.
Hé bien, ma reine, avec un peu d'adreſſe
(Si vous voulez agir fidélement)

Je puis ſauver, & vous & votre amant.
Je vous ſuivrai; vous connoiſſez ſans doute
Pour arriver quelque ſecrete route.
Il n'en eſt point dit-elle à Montauban.
Le traître nain a fait un taliſman
Qu'avec grand ſoin il garde dans ſa poche.
Il eſt au guet, & dès qu'il me voit proche,
Un court poinçon dans le cuivre enfoncé
Fait que du mur un grand pont eſt lancé.
Il eſt détruit dès que je ſuis paſſée.
Ayons recours à quelque autre penſée
Dit le héros; il le faut enivrer.
Mêlez l'amour à la liqueur bachique
Tant qu'au ſommeil il puiſſe ſe livrer.
Prenez alors le taliſman magique,
Dreſſez le pont, & du nain tyrannique
Mon bras ſoudain ſaura vous délivrer.
Tout réfléchi, peſé, le projet paſſe.
Le paladin à l'abri d'un buiſſon
Obſerve tout; le nain en caleçon
Voit la poulette avec un œil vorace,
Et dans l'inſtant fait jouer le poinçon.
Vous devinez la fin de l'aventure.
Pour promener le vieillard libertin
D'un foible à l'autre, & de l'amour au vin,
A chaque coup lui ſerrant la meſure
La belle emploie & l'art, & la nature,
En quatre mots, le monſtre eſt endormi,
Le pont lancé; le paladin arrive,
Perce le nain, rend grace à la captive,
Et de ſes fers dégage ſon ami.

On fait enfin tout ce qu'il faut qu'on faſſe,
Par la poterne on deſcend au foſſé,
Les priſonniers ſont tirés de la naſſe,
On mange en hâte, & ſur le pont dreſſé
Tout auſſi-tôt on paſſe, & l'on s'embraſſe.
Miris, Atys, ne peuvent s'égarer.
Les trois guerriers s'acheminent enſemble
Bien réſolus de courir & d'errer
Tant que le ſort leur faſſe rencontrer
Les chers objets pour qui chacun d'eux tremble.
Dans ce deſſein, la mer s'offre à leurs yeux,
Et ſur le ſable on trouve une chaloupe.
Ceci, peut-être, eſt un avis des cieux
Se dirent-ils, & ſans raiſonner mieux
Légérement chacun gagne la poupe,
On tend la voile, & les voilà partis.
Ils n'étoient pas encor loin du rivage,
Que du départ ils s'étoient repentis.
La mer ſe trouble; un violent orage
Les emportant contre de durs écueils.
L'eſquif ſe briſe, & tout eſt à la nage.
Trois gros requins, pour ſervir de cercueils
Viennent s'offrir; on frappe avec courage,
On chaſſe enfin cet ennemi gourmand,
Et dans l'inſtant on découvre une plage.
Près de la côte, un petit bâtiment
Etoit à l'ancre; & ſucceſſivement
Chacun s'y guinde à l'aide d'un cordage.
Là, le trio préſervé du naufrage
Courut d'abord au rafraîchiſſement.
Mais laiſſons-les guérir leur faim canine;

D'un autre ſoin je ſuis plus agité.
Courons, lecteur, où nous avons quitté
Un paladin, cherchant avec Lirine
Quelque chemin pour joindre ſes amis.
Au pied du mont la fille d'Ermaſis
Voit le cheval qui d'ardeur ſe conſume,
Prêt à briſer ſon mors blanchi d'écume.
Elle le monte avec l'heureux Maugis
Qui chaque jour admirant cette belle
De plus en plus s'intéreſſe pour elle.
En s'élançant dans des fonds ténébreux,
Sur des volcans & des monceaux de cendres
Le fier courſier les emportant tous deux
Semble voler par ces obſcurs Méandres
Où quelquefois luiſent de ſombres feux,
Et les guidant d'une courſe hardie
Les rend enfin au jardin malheureux
Où ſe paſſoit l'horrible tragédie.
Mais quel tableau pour ces tendres amis !
Les deux amans languiſſans, attendris,
Les ſœurs ſans force, & l'indigne Mélene
Sur ſon dragon contemplant cette ſcene,
Et n'attendant pour partir de ces lieux
Que de les voir expirer à ſes yeux.
Maugis s'écrie; & la triſte Lirine
Se précipite au ſecours de Deſpine.
En un clin-d'œil le courſier généreux
S'élance en l'air, atteint la bête fiere,
Et ſous ſes pieds la plonge aux noirs enfers.
Mélene tombe, & Maugis d'un revers
Coupe la tête à l'affreuſe ſorciere.

Coup trop tardif ! Ah ! l'amour outragé
En eſt-il moins trahi, quoique vengé.
Deſpine touche à ſon heure derniere,
Et ne voit plus qu'un reſte de lumiere,
Et de Richard l'ame prête à ſortir
Pour ſe rejoindre à celle qu'elle adore,
Reſte immobile, & ſemble attendre encore
L'inſtant fatal de ſon dernier ſoupir !
En ce moment Lirine ſe rappelle
Un vœu ſincere auquel elle a recours.
Ah ! ſois fidele, Alzor ! s'écria-t-elle ;
Par Ermaſis, Alzor ! à mon ſecours.
Ciel, quel prodige ! à la voix de la belle
L'eſpoir renaît, & plus prompt que l'éclair
Sur ſon Gerfaut Alzor paroît en l'air !
Quelle douleur ſuccede à l'eſpérance
Lorſqu'il leur dit que le ſort des amans,
Sans nul retour, dépend des taliſmans
Que Richardet perdit par négligence !
Mais terminons votre perplexité,
Je ne dois plus vous tenir en balance,
Car Ermaſis, ſur ce point conſulté,
Apprend ſur l'heure au vieux Mage enchanté,
Que le coffret dont on eſt tant en peine
Etoit alors au pouvoir de Mélene.
Alzor ſoudain vole au noir cabinet,
Et ſecondé par le magique empire,
Cherche ſi bien dans ce réduit ſecret
Qu'il ſe ſaiſit du tréſor qu'il deſire.
A peine on voit par ſon divin effet
Reſſuſciter Deſpine & Richardet

Que pour goûter cette allégreſſe pure,
Et fuir des lieux de ſi mauvais augure,
On veut quitter ces funeſtes jardins.
On court au port. On vole à la nacelle.
Mais peignez-vous la ſurpriſe nouvelle
De ces beautés, & des deux paladins,
En y trouvant le Scric & les couſins.
Voguons, lecteur, que rien ne vous étonne,
Voguons en paix, arrivons à Cobone,
Là, vous jugez qu'Anglante & Montauban
Avec les ſœurs vont finir leur roman.
Maugis, ſans doute, épouſera Lirine.
Pour Richardet & la belle Deſpine,
Sans contredit, leur bonheur eſt public!
Bon ſoir, Lecteur; priez Dieu pour le Scric.

FIN.

MVSEVM
BRITAN
NICVM